Bibliothèque de Philosophie scientifique
Dirigée par le Dr Gustave Le Bon

F. ACHILLE-DELMAS
Ancien Chef de Clinique des Maladies mentales
à la Faculté de Médecine de Paris.
Médecin des Asiles.

MARCEL BOLL
Professeur agrégé
de l'Université.
Docteur ès Sciences.

La Personnalité humaine

SON ANALYSE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Digitized by Google

3° HISTOIRE GÉNÉRALE

ALEXINSKY (Grégoire), anc. député à la Douma. **La Russie moderne** (8e mille).

ALEXINSKY (Grég.) **La Russie et l'Europe** (5e mille).

AVENEL (Vicomte Georges d'). **Découvertes d'Histoire sociale** (7e mille).

BIOTTOT (Colonel). **Les Grands inspirés devant la Science. Jeanne d'Arc** (3e m.)

BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), de l'Institut. **L'intolérance religieuse et la politique** (4e m.)

CAZAMIAN (Louis). **La Grande-Bretagne et la guerre** (5e mille).

CHARRIAUT (Louis) et M.-L. AMICI-GROSSI. **L'Italie en guerre** (5e mille).

COLIN (J.), Général. **Les Transformations de la Guerre** (7e mille).

COLIN (J.), Général. **Les Grandes Batailles de l'Histoire.** *De l'antiquité à 1913* (7e m.).

DIEHL (Ch.), de l'Institut. **Byzance, grandeur et décadence** (8e mille).

GENNEP. **Formation des Légendes** (6e m.)

GUIGNEBERT (Charles), professeur à la Sorbonne. **Le Christianisme antique.**

GUIGNEBERT (Charles), professeur à la Sorbonne. **Le Christianisme médiéval et moderne.**

HANNAND (J.), ambassadeur. **Domination et Colonisation** (4e mille).

HILL, ancien ambassadeur. **L'État moderne** (4e mille).

HOVELAQUE (Émile), Inspecteur général de l'Instruction publique. **Les Peuples d'Extrême-Orient. La Chine** (4e mille).

HOVELAQUE (Émile), Inspecteur général de l'Instruction publique. **Les Peuples d'Extrême-Orient : Le Japon** (4e mille).

LEGER (Louis), de l'Institut. **Le Panslavisme** (4e mille).

LICHTENBERGER (H.), professeur adjoint à la Sorbonne. **L'Allemagne moderne** (14e m.)

LICHTENBERGER (H.) et Paul PETIT. **L'impérialisme économique allemand** (7e m.)

MEYNIER (Colonel O.), des Services des Affaires indigènes en Afrique. **L'Afrique noire** (6e m.)

MICHELS (Robert), professeur à l'Université de Turin. **Les Partis Politiques** (4e mille).

MUZET (A.). **Le Monde balkanique** (5e m.).

NAUDEAU (Ludovic). **Le Japon moderne, son Évolution** (11e mille).

OLLIVIER (E.), de l'Académie française. **Philosophie d'une Guerre (1870)** (6e mille).

OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. **Les Grands Hommes** (5e mille).

4° HISTOIRE DES DÉMOCRATIES

AURIAC (Jules d'). **La Nationalité française, sa formation.**

BATIFFOL (Louis). **Les Anciennes Républiques alsaciennes** (5e mille)

BLOCH (G.), professeur à la Sorbonne. **La République romaine** (4e mille).

BLOCH (G.), professeur à la Sorbonne. **L'Empire romain.**

BORGHÈSE (Prince G.). **L'Italie moderne** (4e mille).

CAZAMIAN (Louis), me de Conférences à la Sorbonne. **L'Angleterre moderne** (7e m.)

CHARRIAUT. **La Belgique moderne** (9e m.)

COLSON (C.), de l'Institut. **Organisme économique et Désordre social** (5e mille).

CROISET (A.), de l'Institut. **Les Démocraties antiques** (10e mille).

DIEHL (Charles), de l'Institut. **Une république patricienne. Venise** (8e mille).

GARCIA-CALDERON (F.). **Les Démocraties latines de l'Amérique** (6e mille).

HANOTAUX (Gabriel), de l'Académie française. **La Démocratie et le Travail** (8e mille).

LE BON (Dr Gustave). **La Révolution Française et la Psychologie des Révolutions** (15e mille).

LUCHAIRE (J.), Dr de l'Institut de Florence. **Les anciennes Démocraties italiennes** (5e mille).

PICAVET (C.-G.), pr adjoint à l'Université de Toulouse. **Une démocratie historique. La Suisse** (4e mille).

PIRENNE (H.), Profr à l'Université de Gand. **Les anciennes démocraties des Pays-Bas** (4e mille).

ROZ (Firmin). **L'Énergie américaine** (11e m.)

STEED, BOUGLÉ, BOUTROUX, etc. **Les Démocraties modernes** (4e mille).

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La Personnalité humaine

SON ANALYSE

Digitized by Google

PUBLICATIONS DES MÊMES AUTEURS

CITÉES DANS LE PRÉSENT OUVRAGE

MARCEL BOLL. — *Trois conférences de philosophie scientifique,* faites à l'École des Hautes Études Sociales (1913).

F. ACHILLE-DELMAS. — *Les psychoses postoniriques* (Masson, 1914).

F. ACHILLE-DELMAS. — *La pratique psychiatrique* (à l'usage des étudiants et des praticiens), en commun avec Laignel-Lavastine et André Barbé (Baillière, 1919).

MARCEL BOLL. — *Attardés et précurseurs* (Propos objectifs sur la métaphysique et la philosophie de ce temps et de ce pays) (Etienne Chiron, 1921).

MARCEL BOLL. — *La Science et l'esprit positif chez les penseurs contemporains* (Alcan, 1921).

Digitized by Google

Bibliothèque de Philosophia scientifique

F. ACHILLE-DELMAS
MÉDECIN DES ASILES

MARCEL BOLL
DOCTEUR ÈS SCIENCES

La Personnalité humaine

SON ANALYSE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

1922

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Digitized by Google

EDUC.
PSYCH.
LIBRARY

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1922
by Ernest FLAMMARION.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Deux idées principales dominent cet exposé; elles nous paraissent neuves dans la manière dont elles sont conçues et comprises. Notre méthode est purement expérimentale : elle repose sur l'examen et l'interprétation de plusieurs milliers de cas cliniques; son développement et ses retouches sont le fruit d'une intime collaboration, où nos apports respectifs sont indiscernables.

F. Achille-Delmas a vu, le premier, l'intérêt d'appliquer systématiquement à la psychologie les récentes acquisitions de la pathologie mentale, pour préciser ce qu'on entendait jadis par « facultés de l'âme » ; aussi rappelons-nous d'abord l'état actuel de la psychologie et les notions primordiales de la psychiâtrie, qui ne font malheureusement pas encore partie de la « culture générale ».

Marcel Boll a ensuite proposé de transplanter en psychologie une classification familière aux mécaniciens et aux physiciens; aussi prenons-nous bien soin de distinguer, dans les faits psychiques, ce qui est statique et ce qui est dynamique, ce qui est permanent et ce qui se réalise : les éléments de la personnalité et

526423 Digitized by Google

ses manifestations. Le plan de l'Ouvrage apparaît ainsi nettement.

C'est à dessein que nous avons recherché une brièveté voisine de la sécheresse, et il nous a fallu souvent renoncer aux exemples et aux illustrations; notre souci constant fut d'être accessibles à tous par la précision et la clarté. Les résultats nouveaux que nous croyons apporter sont résumés au début de notre conclusion, où nous indiquons rapidement comment le déterminisme psychologique pose les problèmes de l'éducation, de la responsabilité et du bonheur.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉSULTATS DE LA PATHOLOGIE MENTALE

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Les méthodes de la psychologie.

§ 1. Les faits psychiques. L'introspection; sa nécessité; ses difficultés; son insuffisance. — § 2. L'observation objective; ses imperfections. — § 3. L'expérimentation en psychologie. La psychophysique; la psychophysiologie et la psychopathologie. — § 4. Echec relatif des deux premières méthodes d'expérimentation.

§ 1. La psychologie contemporaine — Théodule Ribot l'a fort bien rappelé[1] — s'est efforcée de transplanter dans son domaine et d'adapter à son but les deux principaux procédés de la méthode positive : l'observation et l'expérimentation.

L'observation, en tant que méthode scientifique, s'est développée à la suite des recherches des astronomes et des médecins grecs; l'expérimentation a été systématisée en physique par Galilée. L'une et l'autre sont la base même de la méthode biologique, telle qu'elle est résumée par Claude Bernard, dans son « Introduction à l'étude de la médecine expérimentale ».

1. *La Méthode dans les Sciences*, p. 278 (Alcan, Paris). Voir aussi Abel Rey, *Logique et Morale*, p. 721 (Rieder, Paris) et A. Lalande, *La psychologie* (Revue philosophique, p. 177-221, 1919, I).

Digitized by Google

Dans l'ensemble des phénomènes vitaux, il en est qu'on désigne habituellement sous les noms de sentiments, de pensées, de décisions, et qui caractérisent notre *personnalité* : ce sont les *faits psychiques*. En plus d'un aspect objectif fréquent que n'importe qui peut percevoir, ils contiennent toujours un élément subjectif que chacun de nous est seul à connaître immédiatement. Cet élément subjectif ne peut être atteint que par une méthode spéciale, propre à la psychologie, l'*introspection*, cas particulier de l'observation[1].

Par l'introspection — ainsi que chacun le sait — nous observons ce qui se passe en nous-mêmes, nous devenons spectateur de notre vie et nous nous appliquons à l'analyse des sentiments que nous éprouvons, des pensées qui nous animent, des décisions que nous prenons. Les faits observés en nous-mêmes sont ensuite utilement confrontés avec ceux qui se passent chez nos semblables, pour rechercher ce qu'il y a de commun entre eux et nous. C'est l'introspection qui donne un sens à l'expression des faits psychiques que nous saisissons chez autrui : un cri ou un tremblement ne pourrait nous faire concevoir en quoi consiste la frayeur si nous ne l'avions jamais ressentie.

L'introspection est employée comme procédé presque exclusif dans certaines productions d'ordre littéraire, dans les confessions à la manière de Rousseau et de Musset, dans d'autres essais moins personnels très en vogue à l'heure actuelle[2] et aussi dans la plupart des œuvres poétiques. Quelle que soit la valeur esthétique de ces productions, le psychologue

1. L'introspection est parfois appelée « observation interne » ou « émologie ».

2. Le lecteur trouvera la critique de cet engouement dans Julien Benda, *Belphégor* (Emile-Paul, Paris, 1918).

Digitized by Google

ne peut y voir que des documents très subjectifs, souvent infidèles, parfois travestis.

N'oublions pas que, même sincère, l'introspection se heurte à de multiples difficultés. L'objet de son étude présente une extrême complexité, due notamment au caractère mouvant de la vie psychique. Par ailleurs, elle doit faire appel à la mémoire, qui déforme toujours en quelque manière l'impression initiale. Enfin l'emprise de nos sentiments tend à altérer notre impartialité et à nous faire prendre pour vérités objectives de simples raisonnements justificatifs, édifiés après coup : bien rares sont les pessimistes de tempérament, qui, en se repliant sur eux-mêmes, se persuaderont que la vie n'est pas, pour tout le monde, aussi triste et aussi laide qu'ils la voient...

L'introspection n'a donc de valeur que par un long entraînement, par une véritable technique. Même dans ces conditions, elle reste une méthode partielle, d'importance limitée, puisqu'elle ne fournit que des résultats individuels et qu'il n'y a de science que du général. Auguste Comte l'a vivement battue en brèche, sans récuser d'ailleurs le témoignage même de la conscience, ni rejeter par là une catégorie fondamentale d'informations; il a surtout voulu blâmer l'usage exclusif qu'en ont fait les métaphysiciens de son temps et montrer qu'elle était à elle seule incapable de découvrir les lois psychologiques et les bases d'une théorie positive[1] ; elle ne peut devenir féconde qu'en s'associant aux autres méthodes et en perdant ainsi son caractère exclusivement subjectif. La psychologie cesse d'être un art, pour s'élever progressivement au rang d'une science — encore bien incer-

1. Cf. Baraduc, *Revue positiviste internationale*, 1910, p. 129.

Digitized by Google

taine et bien indécise, il faut le reconnaître — dans la mesure où l'homme délaisse la contemplation de son moi et associe l'introspection à l'étude des faits extérieurs. Comme l'indique Dupont[1], l'introspection est « plutôt une préparation qu'une partie intégrante de la psychologie », mais cette restriction ne diminue aucunement son importance, ni sa nécessité.

§ 2. A l'introspection qui est l'observation de notre propre personnalité et par conséquent une observation essentiellement subjective, a été de tout temps associée l'observation des autres êtres semblables à nous, c'est-à-dire une *observation objective*. Une telle observation est habituellement spontanée : les parents, par exemple, acquièrent des renseignements plus ou moins exacts sur la conduite et le caractère de leurs enfants, afin d'employer des procédés éducatifs qu'ils désireraient bien adaptés; de même, un commerçant traitant une affaire s'applique à apprécier l'honnêteté ou la sincérité de son client. Cette observation est celle de la vie courante, elle est à la portée de tous les hommes, et tous la pratiquent inconsciemment : en ce sens tous sont plus ou moins « psychologues ». Elle acquiert une portée plus générale dans certaines œuvres littéraires, comme dans les comédies de Molière ou les romans de Stendhal et de Balzac : Tartufe, Alceste, Julien Sorel, Eugénie Grandet, sont des chefs-d'œuvre créés en partant de l'observation psychologique spontanée. Il faut toutefois y chercher les éléments d'une documentation plutôt que des tentatives d'explication ou même de synthèse[2].

1. *Les problèmes de la philosophie et leur enchaînement scientifique*, p. 270, Alcan, Paris, 1920.

2. « Les documents psychologiques empruntés à des œuvres littéraires ne doivent être employés qu'à titre d'illustrations, et

Digitized by Google

L'observation objective a été érigée plus récemment en *méthode systématique*. L'exemple de la physique et de la biologie, en effet, conduit à penser que l'ancienne psychologie avait donné sa mesure et que l'étude de la personnalité n'était épuisée ni par la dialectique des moralistes ou des métaphysiciens, ni par une critique littéraire, quelque subtile et raffinée qu'elle pût être. Dans ce but, les psychologues contemporains instituèrent une série de procédés d'observation :

1° La psychologie différentielle s'adresse aux individus (interrogation directe, étude des réactions[1]) et aux collections limitées (questionnaires et tests[2]).

2° La psychologie comparée cherche des données dans la vie des enfants, des sauvages, des animaux supérieurs.

3° La psychologie sociale, la psychologie ethnique, la psychologie des foules, des professions, des sexes, analyse les religions, le langage, le droit, les arts, les sciences et, en général, tous les produits de l'activité humaine.

Les deux premières de ces méthodes restent le plus souvent décevantes ; elles présentent les mêmes

non de preuves ; ils sont assimilables à des pièces anatomiques artificielles qui peuvent être très parfaites, très utiles, mais sur lesquelles il serait absurde de vouloir faire des observations et des expériences » (Lalande, *Revue philosophique*, 1919, I, p. 192).

1. Il convient à ce sujet de signaler les essais de psychologie objective de Betcherew ; cet auteur eut le tort d'exagérer l'importance d'une telle méthode, qui n'atteint qu'une petite partie de la psychologie, ainsi que le fait remarquer Lalande (*Revue philosophique* 1919, I, p. 184). Nous y reviendrons plus loin (chapitres XVIII et XIX).

2. « Méthode surfaite, d'une rigueur scientifique apparente, » écrit Dwelshauvers (*La psychologie française contemporaine* p. 114, Alcan, Paris 1920).

Digitized by Google

inconvénients que l'introspection, dont elles sont tributaires, et, de plus, elles ne sont nullement garanties contre la vanité, le défaut de sincérité et les autres insuffisances des êtres qui s'y prêtent; elles n'arrivent qu'à des résultats disparates, tant par le défaut d'unité des enquêtes que par l'imprécision des réponses. Quant à la psychologie sociale, elle semble plus apte à faire bénéficier la sociologie des progrès de la psychologie qu'à développer directement celle-ci, car les phénomènes sociaux sont encore plus complexes et plus obscurs que les faits psychiques.

§ 3. Mais ce qui caractérise surtout la psychologie contemporaine et ce qui la distingue de la psychologie métaphysique[1], c'est l'emploi systématique de l'expérimentation, née en physique et appliquée avec succès à la biologie. On dit souvent qu'une expérience se distingue d'une observation, parce que l'une est provoquée, alors que l'autre se présente spontanée. Telle n'est pas l'opposition essentielle. Une observation devient une expérience, dès que l'on peut comparer deux phénomènes, qui, « toutes choses égales d'ailleurs », ne diffèrent entre eux que par le facteur spécialement soumis à l'étude : Galilée faisait une expérience et non une simple observation, quand il comparait, dans la cathédrale de Pise, les oscillations d'un candélabre avec les battements de son pouls. Certes, dans les conditions les plus favorables, on parvient à provoquer artificiellement les circonstances

1. « Sorte de critique littéraire sans ampleur ni solidité, laissant une impression de mesquin et de puéril; les questions sont traitées par une méthode verbale qui rappelle la scolastique, puisque tout se passe en déductions, en argumentations, en objections et en réponses. » (Abel Rey, *Logique et Morale*, p. 709).

Digitized by Google

spéciales qu'on veut connaître : c'est ce qui est fréquemment réalisé en physique. Mais, en biologie et en psychologie, on est le plus souvent obligé de se borner au choix et à la comparaison de faits isolés qui se présentent d'eux-mêmes soit normalement, soit accidentellement, sans qu'il soit possible de les susciter à volonté.

Nous pouvons, après Ribot, ramener les méthodes d'expérimentation psychologique à trois grandes catégories : la première la *psychophysique* s'efforce de transplanter la méthode expérimentale quantitative, de la physique à la psychologie ; la seconde, la *psychophysiologie* tend à rattacher directement la psychologie à la biologie ; quant à la troisième, la *psychopathologie*, elle paraît être une méthode particulièrement « psychologique » ; nous lui consacrerons une étude spéciale (chapitre II), après avoir succinctement examiné les deux autres.

La *psychophysique* a procédé à des mesures de l'intensité et de la durée de certains faits psychiques, tels que les sensations, les états de plaisir et de douleur, au moyen de techniques souvent ingénieuses. Malgré la subtile critique de Bergson[1] — retenons-en surtout l'extrême difficulté qu'on éprouve à se placer dans des conditions rigoureusement comparables — la psychophysique est parvenue à des résultats positifs et il y a grand intérêt à la faire profiter au jour le jour des perfectionnements de la physique expérimentale. Toutefois, nous ne manquerons pas d'insister sur ce point que les faits psychiques les plus simples sont seuls en relation directe avec le monde extérieur des phénomènes physiques et par suite, dans l'état actuel de la science, seuls accessibles à la

1. *Les données immédiates de la conscience* (chap. I).

Digitized by Google

mesure[1] : aussi la psychométrie n'a-t-elle pu atteindre que des phénomènes très proches des phénomènes physiologiques et ne constitue-t-elle guère qu'une « physiophysique » ; restent en dehors de son domaine les faits psychiques, dès qu'ils deviennent tant soit peu complexes : un souvenir, un état de tristesse, une décision..., de sorte, que, sans préjuger de l'avenir, on peut affirmer que jusqu'ici la psychophysique a dû laisser de côté l'essentiel du problème psychologique[2].

Les conditions physiologiques des faits psychiques ont une influence bien plus essentielle et bien plus directe que leurs concomitants physiques, et on pouvait raisonnablement concevoir l'espérance de trouver dans la *psychophysiologie* — c'est-à-dire dans l'étude comparative des deux aspects objectif et subjectif des phénomènes neuropsychiques — le point de départ d'une psychologie scientifique et les fondements de toute recherche ultérieure. Malheureusement, la biologie est une science peu avancée et, en particulier, la neurologie conserve encore une part énorme d'inconnu : c'est ainsi que la question des localisations cérébrales, qu'on avait pu croire résolue reste ouverte, et il est bien possible qu'elle ne soit que la solution simpliste d'un problème apparent[3] ;

1. « Il y aurait quelque précipitation à introduire dans l'étude des phénomènes psychiques la mesure, le calcul, la méthode quantitative propres aux sciences parvenues à maturité. » (Th. Ribot, *Les maladies de la personnalité*, p. 166).

2. Mentionnons toutefois les efforts, encore peu concluants, pour mesurer la fatigue, la mémoire, l'attention, la crédibilité, etc.

3. Bohn estime même que cette théorie « surannée » a « retardé pendant trop longtemps les progrès de la physiologie du cerveau » (*Revue philosophique*, 1919, I, p. 252 et 260).

Digitized by Google

on ne paraît pas prêt d'établir une correspondance bilatérale entre une image par exemple et le processus biologique qui l'accompagne[1]. A plus forte raison « que se passe-t-il simultanément dans le cerveau, lorsque le sujet... ressent un mouvement d'envie contre quelqu'un ou se rappelle un voyage ? Nul physiologiste ne peut le dire[2] ». Le parallélisme psychophysiologique reste une hypothèse vraisemblable — probable même —; nous sommes convaincus que la psychologie ne sera une science dans toute l'acception du mot que le jour où son lien avec la biologie sera nettement établi et même, croyons-nous, que lorsque ces deux sciences auront été fondues en un tout, de même que la chimie est progressivement devenue un chapitre de la physique. Mais une telle œuvre est prématurée, faute de données suffisamment précises et nombreuses, tant physiologiques que psychologiques. Pas plus que la psychophysique, la psychophysiologie n'est en état, à l'heure actuelle, d'aborder l'ensemble du problème psychologique[3], et « il faut se garder de trop donner à la physiologie, car il n'y a

1. « Ce sont là, écrit Lalande (*Revue philosophique*, 1919, I, p. 196 et 199), deux plans de réalité sans élément commun, analogues à la double représentation d'une fonction par une équation et par une courbe; il ne peut y avoir entre les deux qu'une correspondance globale et non un parallélisme terme à terme; aucune lettre ou aucun signe de l'équation ne correspond à un point ou à une région de la courbe. »

2. Dupont, *Les problèmes de la philosophie et leur enchaînement*, p. 322, Alcan, Paris, 1920.

3. Le plus souvent, « on produit de prétendues démonstrations physiologiques qui ne sont qu'une littérature purement émologique traduite en termes empruntés à l'anatomie et où la liaison des faits psychiques s'appelle fibre nerveuse unissant deux neurones. Lewes, qui n'est pas suspect, a écrit : « beaucoup de ce qui passe pour une explication physiologique des faits mentaux est simplement la traduction de ces faits en termes de physiologie hypothétique » (Dupont, *loc. cit.* p. 324).

Digitized by Google

aucun profit pour le psychologue à s'appuyer sur une physiologie sans solidité [1]. »

§ 4. En somme, les recherches psychophysiques et psychophysiologiques ont abouti à des résultats partiels, dont on doit s'appliquer à tenir compte, mais qui semblent incapables de permettre une synthèse de la psychologie. Il n'y a guère lieu de s'en étonner, puisque, comme le remarque judicieusement Ch.-Eug. Guye [2], « les difficultés inextricables que présente l'étude simultanée des phénomènes psychiques et des phénomènes concomitants » : — aussi bien physiochimiques que proprement biologiques — « ont pour conséquence que nos sciences particulières devront, longtemps encore, se perfectionner par elles-mêmes, sans grand souci des relations qu'elles peuvent avoir entre elles ».

L'échec relatif des deux disciplines précédentes n'a pas été sans décourager nombre de psychologues ou de psychiâtres, qui considèrent toute synthèse de la psychologie comme chimérique ou tout au moins comme prématurée. Cet essai de synthèse nous semble possible dès aujourd'hui par l'utilisation des résultats les plus récents de la troisième méthode d'expérimentation psychologique : *la psychopathologie*.

1. Ribot, *Les Maladies de la Volonté*, p. 166. Auguste Comte, qui cependant considérait la psychologie comme un chapitre de la biologie, écrivait (*Politique positive*, tome I, ch. III) : l'étude directe de l'appareil cérébral, les dissections, les vivisections, l'expérimentation physiologique,... « ne peuvent pas beaucoup apprendre, ni même souvent fournir de confirmations ». « Ce serait mutiler le fait psychologique, écrit Abel Rey (*Psychologie*, p. 39), que de négliger l'un de ses aspects nécessaires; et il faut se garder, par un excès comparable à celui qui faisait jadis dédaigner l'aspect physiologique, de ne plus voir maintenant que ce dernier ».

2. *L'évolution physicochimique*, p. 25, Chiron, Paris, 1922.

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'utilisation de la psychopathologie.

§ 5. Définition de la psychopathologie ; son importance fut pressentie par Auguste Comte. — § 6. La voie ouverte par Théodule Ribot. — § 7. Les trois propositions fondamentales de la psychopathologie. — § 8. L'interpolation en psychologie. § 9. Le psychopathologie ainsi comprise permet de préciser le problème psychologique.

§ 5. La troisième méthode d'expérimentation psychologique (§ 3) consiste à utiliser les résultats de la psychiâtrie[1].

Insistons dès l'abord sur un point fondamental, qui ne paraît pas avoir été suffisamment mis en lumière jusqu'à présent : toutes les maladies mentales sont loin de présenter le même intérêt pour le but que nous poursuivons. Les maladies du système nerveux, — et en particulier les maladies mentales lésionnelles (§ 10), — sont bien plus aptes à aider aux progrès de la physiologie qu'aux progrès de la psychologie ; retiendront plus utilement l'attention du psychologue les maladies mentales sans lésions, qui — nous le montrerons aux chapitres suivants, — repré-

1. Ou étude des maladies mentales. « Psychopathologie » est parfois employé dans ce sens ; il convient de lui réserver son acception habituelle d'application de la psychiâtrie à la psychologie.

Digitized by Google

sentent des hypertrophies ou des atrophies du fonctionnement psychique normal.

Auguste Comte fut sans doute un des premiers à pressentir la fécondité de telles recherches : il voyait fort bien que, si les maladies mentales se produisent en vertu des mêmes lois que les phénomènes normaux, les savants devront en tirer un parti considérable ; il concevait que ces dernières constituent des cas privilégiés, où ce qui est inséparable dans l'état normal apparaît dissocié. « Suivant le principe de la pathologie positive due au génie de Broussais, écrivait-il en 1836[1], l'état pathologique ne diffère pas radicalement de l'état physiologique : il constitue un simple prolongement des limites de variation, soit supérieures, soit inférieures, propres à chaque phénomène de l'organisme normal ; jamais ne se produiront des phénomènes pathologiques, n'ayant, à un certain degré, leurs analogies physiologiques. La notion exacte de l'état physiologique doit donc fournir le point de départ de toute théorie pathologique ; et réciproquement, l'examen des phénomènes pathologiques est propre à perfectionner les études relatives à l'état normal[2]. »

§ 6. Théodule Ribot, qui se rattache par l'intermédiaire de Taine au maître de la philosophie contemporaine qu'est Auguste Comte, s'exprime de manière analogue[3] : « La méthode pathologique tient à la fois de l'observation pure et de l'expérimentation. C'est un puissant moyen d'investigation et qui a été riche en résultats. La maladie en effet est une

1. *Cours de philosophie positive*, tome III, p. 261.
2. Cette idée a été reprise et développée par Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 338.
3. *De la Méthode dans les Sciences*, p. 300

Digitized by Google

expérimentation de l'ordre le plus subtil..., instituée avec des procédés dont l'art humain ne dispose pas... La physiologie et la pathologie, — celles de l'esprit aussi bien que celles du corps, — ne s'opposent pas l'une à l'autre comme deux contraires, mais comme deux parties d'un même tout. »

Une grande part de l'œuvre de Ribot reflète ces préoccupations, mais l'effort que fit l'illustre psychologue ne pouvait aboutir à des résultats définitifs que dans la mesure où les faits pathologiques qu'il interprétait étaient eux-mêmes solidement établis. Or, de ces faits, on peut distinguer trois groupes : un certain nombre se rattache à des synthèses qui n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Les hasards de la vie avaient rapproché Ribot et Charcot ; le psychologue accepta les idées du médecin, en particulier la théorie de l'hystérie et de l'hypnotisme ; cette théorie est actuellement soumise à une révision profonde [1], qui paraît n'en devoir pas laisser grand'chose. Tout ce que les psychologues [2] répètent à qui mieux mieux sur les états d'hypnose tombe du même coup ; et on conçoit sans peine qu'une interprétation clinique erronée ne puisse qu'égarer le psychologue qui édifie sur cette base.

Certains autres faits, cliniquement exacts, se rapportaient à des troubles qui désorganisent la substance nerveuse : c'est notamment le cas pour les *Maladies de la mémoire*. Il n'y a pas d'amnésie sans lésions destructives du cerveau, que ces lésions soient définitives ou réparables ; or, il ne peut faire de

1. Babinski (*Société de neurologie*, novembre 1900) ; Dupré (*Paris Médical*, 1911) ; Dumas, *Troubles nerveux et mentaux de guerre*, Paris, 1917.

2. Et notamment Bergson (Cf. Marcel Boll, *Attardés et précurseurs*, p. 37 et 38, Chiron, Paris, 1921).

Digitized by Google

doute qu'un cerveau partiellement détruit n'est plus rigoureusement comparable, dans son fonctionnement, à un cerveau qui a conservé l'intégrité de sa structure ; les lacunes amnésiques des blessés du crâne, les traumatismes de la guerre peuvent bien nous renseigner sur certains concomitants physiologiques du fonctionnement de la mémoire, mais ils ne nous renseignent guère sur la psychologie proprement dite de cette aptitude intellectuelle. Comparer deux états aussi dissemblables reviendrait à entreprendre l'étude de la sensibilité d'une balance, sans s'apercevoir que son fléau frotte sur les supports.

D'autres faits pathologiques enfin, comme ceux que Ribot passe en revue dans les *Maladies de la Volonté* paraissent supposer l'existence d'une pathologie de cette « entité » ; or, il semble bien que cette entité s'évanouisse (§ 128), quand on s'efforce de la définir comme fonction autonome, et que les prétendues maladies de la volonté ne soient que des cas particuliers de plusieurs mécanismes déficients.

Ribot, d'ailleurs, paraît s'être rendu compte que ce terrain d'expérimentation pathologique était alors trop peu solide, puisqu'il l'a abandonné dans ses essais de synthèse, tels que la *Psychologie des Sentiments*, *l'Essai sur l'imagination créatrice*, *l'Evolution des idées générales* [1] ; en dépit d'une tendance nettement marquée vers la recherche objective des faits, Ribot s'y laisse parfois aller à des interprétations subjectives, à des constructions théoriques, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne sont ni infirmées, ni contrôlées par les faits. Bref, les résultats acquis par Ribot furent limités par l'insuffisance des maté-

1. Ces œuvres, et plus spécialement la *Psychologie des sentiments*, n'en furent pas moins de remarquables mises au point, au moment où elles parurent.

Digitized by Google

riaux que les sciences médicales lui avaient fournis; ses successeurs, en rectifiant son œuvre et en reprenant ses synthèses, devront s'astreindre à utiliser des observations aussi scrupuleusement confirmées et aussi objectivement interprétées que possible.

§ 7. Depuis le début du siècle, la psychopathologie a fait des progrès décisifs, qui permettent de donner maintenant une base solide à la méthode utilisée par Ribot et de tenter une synthèse générale des faits psychiques.

Ces progrès peuvent être résumés dans les trois propositions fondamentales que nous proposons.

1° Les maladies mentales se divisent en deux classes distinctes suivant qu'il existe des lésions des centres nerveux ou qu'il n'en existe pas : aux premières qui sont les psychopathies organiques et toxi-infectieuses s'opposent les cinq psychoses constitutionnelles que nous schématiserons plus loin (ch. III). L'opposition entre ces deux catégories de maladies mentales s'accuse encore par ce fait que les altérations de structure des premières sont toujours acquises après la conception[1], tandis que les anomalies de fonctionnement des secondes paraissent transmises héréditairement par les germes conceptionnels. Ajoutons que les psychopathies lésionnelles sont, comme les maladies en général, des atteintes de la santé physique et peuvent causer directement la mort, tandis que les psychoses constitutionnelles n'altèrent pas la santé proprement dite et sont compatibles avec la plus grande longévité.

2° Chaque psychose constitutionnelle représente

1. Même quand il s'agit d'altérations survenues pendant la vie fétale (idiotie) ou dans l'enfance (épilepsie).

Digitized by Google

l'efflorescence d'une modalité spéciale de déséquilibre psychique; il y a autant de modalités de déséquilibre que de psychopathies constitutionnelles et ces modalités sont maintenant bien individualisées, définies et classées sous le nom de constitutions psychopathiques (chap. IV).

3° Les constitutions psychopatiques apparaissent seulement comme des hypertrophies — ou atrophies — des disparitions psychiques normales et la classification des constitutions permet de classer les dispositions, en ne relevant entre ces deux groupes qu'une différence de degré et non de nature [1].

Ces propositions fondamentales, un peu abstraites sous cette forme concise, nous les développerons dans les chapitres suivants. Elles nous autorisent, pensons-nous, à induire, d'un groupe de maladies mentales bien précisées, une classification des dispositions normales de la personnalité humaine [2], en d'autres termes, à faire bénéficier la physiologie des progrès récents de la psychiâtrie.

1. La guerre a servi de grande expérience et a apporté une vérification à cette nouvelle orientation psychiâtrique. Si elle n'a pas occasionné dans les cerveaux les troubles durables qu'on aurait pu redouter (§ 5), elle a eu du moins ce résultat indirect de faire examiner sérieusement la plupart des hommes de 15 à 50 ans et de permettre de découvrir le rôle des constitutions chez une multitude de prédisposés qui n'auraient probablement pas connu d'aliénistes en temps de paix. Dans le seul centre de psychiâtrie du Val de Grâce, où nous avons observé, il est passé plus de 20.000 psychopathes en quatre ans et demi.

2. De telles classifications ont été tentées à maintes reprises, notamment par Comte (fonctions du cerveau) et par Taine (facultés maîtresses); les unes et les autres ne présentent qu'un intérêt limité, car la dialectique y supplée trop souvent les lacunes des résultats objectifs.

Digitized by Google

§ 8. Il est d'observation banale en science qu'on ne connaît bien un phénomène que quand on peut faire varier ses facteurs de manière continue et dans de très larges limites. En psychiâtrie comme en psychologie, on ne peut à proprement parler faire varier les facteurs d'une expérience, mais ces variations se présentent elles-mêmes en comparant des séries d'individus convenablement classés ; c'est ainsi que l'examen de cinquante délires de revendication nous fournira une variété de degrés pouvant se classer d'après leur gravité croissante, de telle sorte que nous retrouverons ce double caractère de variations presque continues d'une part, et de variations se produisant entre de larges limites d'autre part ; en outre, une telle étude nous donnera sur les formes plus légères et plus fréquentes d'hypertrophie du moi, des idées directrices et des précisions qu'il eût été impossible d'acquérir autrement ; et on conçoit qu'étant donnée la série : mégalomanie — hypertrophie du moi — orgueil — état moyen — humilité, il sera possible de situer un individu quelconque au point de vue qui nous occupe.

La méthode, dont nous venons de donner une idée générale, est au fond très semblable à ce que les sciences expérimentales désignent sous le nom d'interpolation ; l'interpolation consiste essentiellement à intercaler un phénomène nouveau à l'intérieur d'une série de phénomènes dont on a découvert la loi de variation, ce qui fournit des résultats approchés sur les cas intermédiaires encore mal connus : on intercalera les « états moyens » entre l' « humilité » complète et la « mégalomanie », dont la psychiâtrie nous définit les caractères. L'interpolation est un procédé d'étude parfaitement légitime, à l'inverse de l'extrapolation, toujours hypothétique et souvent trompeuse ;

Digitized by Google

l'extrapolation consisterait ici à découvrir les symptômes du délire de revendication à partir de la seule observation d'individus normaux. D'une manière générale, nous nous efforçons d'appliquer ce qu'on nomme, après Stuart Mill, la méthode des variations concomitantes, qui est le véritable centre de tout raisonnement inductif, puisqu'elle se propose d'exprimer un phénomène quelconque en fonction de ceux qui présentent avec lui des relations d'interdépendance.

§ 9. Il convient, à ce propos, d'insister sur ce fait que les méthodes passées en revue au cours du chapitre précédent possèdent toutes l'inconvénient primordial de n'étudier que quelques aspects dynamiques de la personnalité et que les raisons essentielles de tel ou tel phénomène sont plus ou moins masquées par des concomitants accessoires : nous aurons souvent l'occasion d'indiquer que les mêmes manifestations correspondent à des processus souvent très disparates. Au contraire, les maladies mentales que nous retiendrons ont précisément pour effet de modifier la personnalité profonde de l'homme, de ce que Bergson a confusément soupçonné sous le vocable de « moi fondamental ».

Comme nous espérons l'établir, la psychopathologie parvient à isoler les facteurs prédominants d'un fait psychique et même en quelque sorte à les faire varier à sa guise [1]. Elle constitue donc une véritable méthode d'expérimentation ; elle donne une signification précise à l'observation objective et, en permettant à chacun de se situer au milieu de ses semblables, elle

1. Ce qui ne peut se faire qu'en considérant des individus différents.

Digitized by Google

fournit une base scientifique à l'introspection. Bref, la psychopathologie fournit à la psychologie la méthode directrice par excellence, alors que l'introspection n'est plus qu'une méthode de vérification, de contrôle et, accessoirement, de découverte.

L'utilisation de la psychopathologie permet de poser le problème psychologique en ces termes : connaître, expliquer et même prévoir les manifestations d'un individu, dans chaque circonstance, à partir de sa personnalité entière [innée (chap. VIII) et acquise (chap. XI)]. Le but de notre travail est de montrer que la psychopathologie a permis d'apporter à ce problème une première solution.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Les Maladies mentales.

§ 10. Classification des maladies mentales, fondée sur la présence ou l'absence de lésions visibles; psychopathies lésionnelles (acquises) et psychoses constitutionnelles (innées). — § 11. Caractères distinctifs de ces deux groupes de maladies au point de vue psychologique. — § 12. Les cinq psychoses constitutionnelles : paranoïa, folie, morale mythomanie, manie, mélancolie, hyperémotivité. — § 13. Chaque psychose constitutionnelle correspond à une constitution psychopathique.

§ 10. La psychiâtrie (§ 5) tend de plus en plus à admettre une opposition tranchée entre deux groupes de maladies mentales : *les psychopathies lésionnelles*, d'une part, et *les psychopathies* (ou psychoses) *constitutionnelles*, de l'autre.

Cette distinction est fondée essentiellement sur la présence ou l'absence de *lésions* du système nerveux : par lésion, il convient d'entendre toute altération, décelable à l'œil nu ou par les méthodes de laboratoire, qui détruit au moins partiellement la structure des éléments constitutifs du corps et les transforme en matière inerte.

Le premier groupe des maladies mentales que nous venons de différencier, se subdivise en deux sous-groupes : dans les psychopathies dites organiques, les lésions sont en principe durables, sinon

Digitized by Google

définitives; dans les psychopathies toxi-infectieuses, les lésions sont d'ordinaire transitoires et réparables[1]. Les unes et les autres sont des maladies nettement biologiques, en ce sens qu'elles ont toujours comme concomitant une modification décelable de l'état anatomique. Cela est vrai même pour les psychopathies qui, comme l'idiotie, apparaissent d'une façon très précoce ; dans ce cas, l'origine de la lésion est dans une maladie acquise, soit dans la période fétale, soit dans les premiers mois de la vie.

Le second groupe, au contraire, ne présente pas de lésions accessibles à nos moyens *actuels* d'investigation; si nous insistons particulièrement sur le mot actuel, c'est qu'il n'entre nullement dans notre pensée de nier l'existence de modifications anatomophysiologiques dans les psychoses constitutionnelles; nous voulons seulement bien préciser que ces altérations, si elles existent, sont différentes de celles qu'on a découvertes jusqu'ici dans les autres maladies mentales et qu'elles ne sont pas des lésions au sens où nous avons pris ce mot. Les cellules, telles que les décrivent les histologistes, sont en réalité des microcosmes, formés d'un nombre considérable de molécules différentes et groupées en organes distincts; ces organes peuvent subir des altérations profondes, mais trop fines pour être actuellement perçues, de sorte que les psychoses constitutionnelles[2] pourraient fort bien correspondre à des modifications « sous-

1. On pourrait dire que les psychopathies organiques sont plus anatomiques; les psychopathies toxi-infectieuses plus physiologiques.

2. Et aussi les différentes dispositions psychiques normales (chap. v). Au point de vue de la structure du système nerveux, le groupe formé par les individus normaux et les psychopathes constitutionnels s'oppose donc à l'ensemble des autres malades mentaux.

Digitized by Google

histologiques » du tissu nerveux. En tout cas, de telles modifications ne pourront être que très différentes de celles que l'on entend aujourd'hui par lésions. Tandis que, pour les psychopathies lésionnelles, il semble nécessaire qu'il survienne, après la conception, une cause d'altération organique des centres nerveux, les psychoses constitutionnelles, au contraire, paraissent caractérisées par une anomalie fonctionnelle incluse dans le germe même et véritablement héréditaire.

Pour préciser cette classification, nous aurons recours à trois exemples : la paralysie générale, qui est une psychopathie organique et dont l'issue est toujours fatale ; le delirium tremens, qui est une psychopathie toxi-infectieuse et qui se termine assez souvent par la mort ; enfin la mélancolie, psychose constitutionnelle, qui pousse fréquemment au suicide. Voici ce que l'autopsie du système nerveux révèle dans les trois cas : Dans cette psychopathie organique[1] qu'est la paralysie générale, on constate, à l'œil nu, de l'atrophie des hémisphères cérébraux, de l'épaississement et de l'adhérence de leurs enveloppes — les méninges —, tandis que l'examen microscopique décèle des lésions considérables des cellules, des fibres et des vaisseaux. Lorsqu'un

1. A titre d'indication, nous donnons ci-dessous, pour le lecteur étranger à la psychiâtrie, la liste des principales *psychopathies dites organiques* :

Idiotie, imbécillité et débilité mentale.
Myxœdème (ou idiotie goitreuse).
Epilepsie.
Paralysie générale.
Démences organiques (par ramollissement, par hémorragie, par tumeurs, etc.).
Démence précoce.
Démence sénile.

Digitized by Google

malade meurt du delirium tremens, psychopathie toxi-infectieuse[1], on observe un gonflement énorme et une congestion intense du cerveau et des méninges, et, à l'aide du microscope, sur un fragment préparé du cerveau, des altérations de la structure des cellules.

Au contraire, si on poursuit les mêmes recherches sur l'ensemble du système nerveux du mélancolique dont il a été question plus haut, on ne trouve aucune lésion décelable : sous le microscope comme à l'œil nu, les centres nerveux du mélancolique ne diffèrent en rien, pour nous, de ceux d'un homme normal. Ce que l'on constate, par contre, dans l'histoire clinique des mélancoliques, c'est l'existence constante de cas similaires chez d'autres membres de leur famille.

§ 11. La distinction de deux sortes de maladies mentales, les unes avec lésions, les autres sans lésions actuellement décelables, nous paraît présenter un intérêt capital au point de vue de l'application des données de la psychiâtrie aux travaux de psychologie normale, car cette discrimination biologique correspond en outre à deux aspects psychiques fort différents.

Dans toutes les psychopathies lésionnelles, en effet, nous n'avons plus, par définition, affaire à un

1. Comme précédemment et pour fixer les idées, nous rappelons les principales psychopathies toxi-infectieuses :

Neurasthénie (dans le sens précis d'épuisement par surmenage du système nerveux); n'a rien de commun avec la mélancolie (souvent appelée à tort neurasthénie).

Confusion mentale [infection microbienne, auto-intoxication, exo-intoxication (alcool, cocaïne, éther, opium, etc.), portant électivement sur le cerveau, amenant de l'obtusion, des hallucinations, du délire, et évoluant d'ordinaire sous la forme d'un accès curable].

Digitized by Google

cerveau[1] comparable à un cerveau sain; il n'y a pas seulement, entre ces deux organes, une dissemblance de fonctionnement, mais une différence très profonde de structure. Aussi les manifestations psychiques du psychopathe lésionnel sont non seulement distinctes, mais encore très éloignées de l'activité psychique normale : elles sont en général variables, contradictoires, tumultueuses, chaotiques; elles ne représentent pas une diminution ou une exagération du travail habituel, mais des déviations et des déformations. Il s'ensuit que ces manifestations ne sont que très difficilement utilisables pour l'analyse et l'interprétation des faits psychiques normaux, qu'elles risquent de dérouter et qu'elles ont induit en erreur les psychologues qui les prennent pour bases; nous pensons que les troubles, qui caractérisent les psychoses constitutionnelles, sont bien plus proches des faits psychiques, plus comparables à eux, et, partant, beaucoup plus avantageuses à étudier : ce sont donc les psychoses constitutionnelles que nous retiendrons essentiellement pour l'essai de synthèse que nous avons entrepris.

§ 12. Si les psychoses constitutionnelles paraissent bien avoir été depuis longtemps discriminées, par tous les psychiâtres, des autres maladies mentales, elles sont néanmoins restées différemment interprétées et classées dans leurs rapports entre elles. Mais, en analysant de près les descriptions nombreuses dont elles ont fait l'objet, on parvient à retrouver, chez tous les auteurs et malgré des terminologies très diverses, les cinq classes suivantes que nous allons brièvement définir et passer en revue.

1. Et en général à des centres nerveux.

Digitized by Google

1° De tout temps, on a remarqué la parenté étroite des idées de persécution et des idées de grandeur, de la méfiance morbide et de l'hypertrophie pathologique du moi; la clinique les a toujours trouvées réunies, à des degrés divers, dans le « délire primitif de persécution », le « délire des persécutions », la « folie des grandeurs », le « délire de revendication », la « folie quérulente », le « délire de préjudice », etc[1].

2° La « folie morale », la « débilité morale », la « moral insanity » des anglais, les « perversions instinctives » représentent la classe des sujets spécialement enclins, par un déséquilibre constitutionnel, aux actes délictueux et antisociaux récidivants[2]. Lombroso a fait allusion, à ces états, lorsqu'il a étudié ce qu'il appelait les « criminels-nés ».

3° Il est un ensemble[3] de manifestations physiologiques et psychiques, qu'on trouve associées chez les mêmes malades et qui se présentent, les premières comme des réalisations d'attitudes anormales, de paralysies, de contractures et de crises nerveuses, les autres comme des créations de faits inexacts et de romans imaginaires. Sans qu'il ait été facile d'en trouver une interprétation certaine, les diverses variétés ont été décrites, suivant les auteurs, sous les noms d' « hystérie », de « suggestion », de « pithiatisme », de « mythomanie », de « mythoplastie », de « pathomimie », etc...

4° Des états de dépression et d'excitation, allant

1. Cette première classe se rattache à la « constitution paranoïaque » (§ 15).

2. Ces psychoses constitutionnelles dénotent une « constitution perverse » (§ 16).

3. La « constitution mythomaniaque » correspond à cet ensemble (§ 17).

Digitized by Google

depuis l'apathie stuporeuse jusqu'à l'agitation la plus désordonnée, apparaissent soit isolés, soit alternant de diverses façons chez certains sujets[1]; ces états constituent des formes de « manie »[2], ou de « mélancolie »[3], des accès de « folie intermittente », de « folie circulaire », de « psychose périodique », de « psychose maniacodépressive », etc.

5° Enfin, une dernière classe de psychoses se rapporte à tout ce qui a trait à des réactions émotionnelles anormales[4], en tant que brusquerie, intensité, durée et autres caractères inaccoutumés; à cette classe se rattachent les formes décrites sous les vocables suivants : « anxiété paroxystique », « névroses d'angoisse », « obsessions », « phobies », « délire du toucher », « psychasténie », « nervosisme », etc.....

§ 13. La classification des psychopathies constitutionnelles semblait rester, comme on le voit, assez vague et imprécise, moins encore par suite des divergences doctrinales qu'en raison d'une terminologie un peu hétéroclite et d'un éparpillement en un nombre indéfini de variétés, qu'on ne parvenait pas à rapprocher. Les travaux de ces vingt dernières années ont apporté une base solide au classement de

1. Cette périodicité de l'humeur révèle une « constitution cyclothymique » (§ 18).

2. Rappelons qu'en psychiâtrie, « manie » n'est jamais pris dans la signification vulgaire d' « habitude bizarre » (§ 59), mais dans le sens étymologique d' « aliénation caractérisée par un délire général, avec agitation, irascibilité, penchant à la fureur » (Littré).

3. Non dans le sens de « tristesse vague ou adoucie », mais dans celui de « délire roulant exclusivement sur une série d'idées tristes » (Littré). On employait autrefois le mot lypémanie.

4. Cette classe correspond, comme nous le verrons (§ 19), à la constitution hyperémotive, par exemple, à la véritable crise nerveuse qui a toujours cette origine.

Digitized by Google

cette multitude des psychoses, en nous faisant connaître les *constitutions psychopathiques*, dont l'étude résumée fera l'objet du prochain chapitre.

Tableau résumé des maladies mentales [1].

Premier groupe : **Psychopathies lésionnelles.** (Existence de lésions.)	Première section : Psychopathies dites organiques. (Lésions définitives.)	Idiotie, imbécillité et débilité mentale.
		Myxœdème (ou idiotie goitreuse.)
		Epilepsie.
		Paralysie générale.
		Démences organiques.
		Démence précoce.
		Démence sénile.
	Deuxième section : Psychopathies toxi-infectieuses. (Lésions transitoires.)	Neurasthénie.
		Confusion mentale
Deuxième groupe : (Absence de lésions)	**Psychoses constitutionnelles**	Paranoïa.
		Folie morale.
		Mythomanie.
		Manie-mélancolie.
		Hyperémotivité.

1. « On rencontre parfois l'expression d'un certain dédain pour les *Tableaux synoptiques*. L'infinie complexité des choses, la richesse et la fécondité inépuisable de la nature s'opposent, dit-on avec emphase, à ce que nous les enfermions dans nos formules ; elles font éclater tous les cadres qu'on veut leur imposer... Sans doute, la nature ne peut être contenue dans les limites d'une demi-page, ni même dans celles du plus volumineux traité... ; mais notre connaissance, elle, n'est pas infinie, elle peut très bien s'enfermer dans des résumés de dimensions plus ou moins réduites. »

(Dupont : *Les Problèmes de la philosophie et leur enchaînement scientifique*, p. 351).

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Les constitutions psychopathiques.

§ 14. Les constitutions psychopathiques sont innées et permanentes; chacune d'elles crée un terrain propice au développement d'une psychose constitutionnelle. — § 15. La constitution paranoïaque se définit par une tendance exagérée à l'orgueil. — § 16. La constitution perverse est propre aux sujets qui récidivent dans les actes antisociaux. — § 17. La constitution mythomaniaque est le besoin des créations artificielles et fausses (en paroles et en actes). — § 18. La constitution cyclothymique se révèle par des variations anormales (par excès ou par défaut) de la dépense d'activité. — § 19. La constitution hyperémotive est caractérisée par la promptitude, l'intensité et la durée des réactions. — § 20. Tableau synoptique des cinq constitutions et des psychoses qui leur correspondent. — § 21. Importance psychologique des récents progrès de la pathologie mentale.

§ 14. Depuis très longtemps, les aliénistes français, en particulier Morel et Magnan, avaient montré que les sujets, chez qui apparaissent les psychoses constitutionnelles, présentent, dès l'enfance et pendant tout le cours de leur existence, des caractères originels spéciaux, qui leur crée comme une sorte de personnalité morbide. Dans toutes les descriptions classiques, les sujets étaient considérés comme ressortissant à une catégorie particulière et ont été tour à tour désignés par les appellations de « prédispo-

Digitized by Google

sés », d' « héréditaires », de « dégénérés », de « déséquilibrés », de « phrénasthéniques », etc.

Ayant admis la légitimité de ce groupement étiologique[1], la psychiâtrie contemporaine porta son effort plus loin dans ces vingt dernières années, en s'appliquant à analyser et à classer les formes nosologiques[1], qui constituaient ce groupement, mais qui n'étaient pas encore différenciées : c'est ainsi qu'est née, en médecine mentale, la notion fondamentale de *constitution psychopathique*.

On entend par *constitution psychopathique* l'existence, chez un sujet, d'un ensemble spécial et défini de tendances, qui, faisant partie intégrante de l'individu, permettent de préciser sa personnalité et de prévoir vers quelle psychose progressive ou régressive, intermittente ou continue, il est susceptible d'évoluer. En termes plus explicites, ces constitutions ont pour caractères communs, d'être transmises par hérédité, de se manifester de façon précoce et de persister pendant tout le cours de la vie ; de représenter par conséquent un comportement originel et permanent de la personnalité ; d'être ainsi une infirmité chronique et non une maladie à évolution déterminée ; de créer un terrain spécifique propre au développement de psychoses transitoires ou durables, dont les symptômes ne sont que l'exagération le grossissement des tendances constitutionnelles.

Les constitutions psychopathiques[2] actuellement bien individualisées sont les suivantes :

1. *Etiologie*, étude de causes (en pathologie) ; *nosologie*, description des maladies classées ; *sémiologie*, description des symptômes.

2. Pour fixer les idées, on peut admettre que 15 °/₀ des individus présentent une constitution psychopathique.

Digitized by Google

1° Constitution paranoïaque ;
2° Constitution perverse ;
3° Constitution mythomaniaque ;
4° Constitution cyclothymique ;
5° Constitution hyperémotive.

Les constitutions psychopathiques, que nous venons d'énumérer[1] ont toutes été soigneusement décrites et sont maintenant bien connues de tous les aliénistes, mais elles n'ont pas été jusqu'ici présentées, comme nous venons de le faire, sous la forme d'un cadre précis.

En outre, les auteurs, tout en n'admettant que ces cinq constitutions, n'ont pas considéré de façon expresse que leur nombre dût être limité à ce chiffre, alors que nous pensons qu'il doit bien en être ainsi, de telle sorte que le cadre que nous présentons nous paraît à la fois précis et complet. Nous ajouterons qu'il est par surcroît homogène en ce sens que toutes les constitutions psychopathiques sont toutes comparables entre elles quant à leur origine, leur rôle et leur importance.

C'est pourquoi leur connaissance nous paraît bien représenter une base solide non seulement pour l'interprétation et la compréhension des psychoses constitutionnelles, mais encore pour tout ce qui peut en être utilisé avec fruit dans les études de psychologie normale.

La description des constitutions psychopathiques fera mieux comprendre encore le rôle prépondérant que nous leur assignons.

1. Cette classification a été développée dans l'Ouvrage publié par l'un de nous, en collaboration avec Laignel-Lavastine et Barbé ; elle vient d'être reprise, sous une forme à peu près identique, par M. Dide et P. Guiraud (*Psychiâtrie du Médecin praticien*, Masson, 1922).

Digitized by Google

§ 15. La *constitution paranoïaque*[1], devenue classique en psychiâtrie, se définit d'habitude comme « une tendance exagérée à l'orgueil » : tous les termes d'hypertrophie du moi, exagération de la personnalité, égocentrisme, égophilie, autophilie, orgueil pathologique, orgueil morbide,... suggèrent une idée sensiblement exacte de cette constitution. Celle-ci est, comme les autres, originelle et permanente et se révèle, au cours de l'existence du sujet, non seulement par des manifestations de forme mégalomaniaque[2], mais encore par un antagonisme du moi avec les obstacles extérieurs, qui proviennent surtout des autres, parfois des circonstances. De ces conflits répétés naissent très facilement des idées de persécutions : le sujet, poussé par son autophilie, réclame plus qu'il ne doit, plus qu'il ne peut obtenir, et se croit, à tort, lésé ou frustré ; il tend à voir une opposition ou un empêchement des autres, là où l'opposition et l'empêchement ne viennent que de lui.

Les paranoïaques, quand leur tendance morbide originelle s'accentue, aboutissent à l'une des deux psychoses[3], où l'on retrouve généralement associés le délire de grandeur et le délire de persécution : la

1. Le mot « paranoïa », implanté du grec, signifie étymologiquement « raisonnement à côté ». Il a d'abord été employé en Allemagne avec la signification de « délire systématisé ». Mais, au fur et à mesure qu'on s'est aperçu que les délires systématisés dépendaient surtout d'une hypertrophie de l'orgueil et que les aberrations du jugement aboutissant au délire dépendaient avant tout de cette hypertrophie, le mot paranoïa a été employé — de plus en plus d'abord, exclusivement ensuite — dans le sens de « tendance constitutionnelle à un orgueil excessif ».

2. Littéralement « besoin de se grandir ».

3. La constitution paranoïaque est la condition nécessaire, mais non suffisante, pour l'éclosion de ces deux psychoses : à l'orgueil originel s'ajoute, en fait, de la méfiance provenant

Digitized by Google

psychose d'interprétation [1] et la psychose de revendication [2].

On concevra sans peine que tous les degrés, toutes les formes de passage existent entre les cas légers de constitution paranoïaque, qui ne se manifestent que par des épisodes ou des incidents quotidiens — caractérisés par des réclamations exagérées et dus à une opinion trop avantageuse de soi-même, — et les formes marquées qui dégénèrent en états pathologiques graves (§ 12, 1°).

§ 16. La *constitution perverse* est de connaissance très ancienne ; tous les auteurs classiques ont signalé

d'une constitution perverse, de la susceptibilité dénotant une constitution hyperémotive et, en outre, au moins pour la psychose d'interprétation, une débilité plus ou moins accusée du jugement.

1. Dans le délire d'interprétation, le sujet, avec ou sans point de départ réel, se met à supposer d'abord la possibilité d'une hostilité dirigée contre lui et, sous l'influence de cette première suspicion, il continue à tout scruter et arrive à voir partout des confirmations de sa première hypothèse. Dans un temps qui demande souvent un ou deux ans, il en vient à une véritable systématisation paralogique, qui désormais ne lui permettra de raisonner qu'à l'aide d'interprétations franchement délirantes et le conduira à la construction d'un délire absurde à extension continue et d'une durée indéfinie (tels sont, par exemple, les individus qui se sont créé un système délirant de descendance royale).

2. Dans le délire de revendication, le sujet, à propos d'un fait réel, grossit démesurément le préjudice subi, s'attache à en poursuivre la réparation en y donnant tous ses soins au détriment même d'intérêts plus importants, se heurte à des difficultés multiples qu'il interprète comme des indices d'une hostilité systématique et aboutit à un état passionnel (§ 123) d'habitude épisodique, mais parfois de très longue durée, sous forme d'activité quérulente ou processive, de placets injurieux, de pamphlets, de lettres de menaces, de scènes de violence et même d'attentats. Dans la pratique, le délire de revendication comporte un appoint d'excitation hypomaniaque (§ 18).

Digitized by Google

ces enfants qui, de façon précoce, se montrent désobéissants, indisciplinés, rancuniers, cruels, et récidivent sans cesse dans le vice. Pendant tout le cours de leur vie, ils présentent les deux stigmates essentiels : amoralité et inaffectivité par lesquels Régis caractérise leur déséquilibre ; Dupré, de son côté, insiste « sur l'irréductibilité des tendances perverses, qui se traduit par le récidivisme incessant de la faute, l'impossibilité de l'amendement du coupable, bref sur l'incorrigibilité du pervers. »

Ces opinions s'appliquent surtout aux cas les plus nettement pathologiques, à ceux qu'on groupe sous le terme générique de « folie morale » ou de psychose perverse (§ 12, 2°), mais il existe tous les degrés de transition et tous les états de passage entre des formes les plus accusées (vols, escroqueries et même crimes) et celles où se révèlent seulement des insuffisances plus ou moins nettes contre les sollicitations à accomplir des actions antisociales.

§ 17. La connaissance de la *constitution mythomaniaque* est due à la description initiale qu'Ernest Dupré en a donnée : « C'est une variété de déséquilibre psychique, caractérisée par la tendance à l'altération de la vérité, au mensonge, à la fabulation et à la simulation[1]... » ; l'un de nous a essayé de la préciser en ces termes : « une tendance native, presque impulsive, au travestissement des faits et à créer des mensonges, des fabulations, des mythes dans les paroles, les attitudes et les actes[2]. »

Ernest Dupré considère que la mythomanie constitue un état psychique normal de la seconde enfance

1. *Paris-Médical*, 1911.
2. F. Achille-Delmas, *Revue philosophique*, mai-juin 1920.

Digitized by Google

et il a illustré son opinion d'une grande abondance d'observations cliniques et médico-légales. Sans doute, il est acquis que les tendances mythomaniaques sont plus marquées, pour chaque sujet, dans l'enfance que dans l'âge adulte ; mais il en est de même pour l'émotivité et pour toutes les tendances constitutionnelles ; il y a là un fait général qui consiste en ce que la prédominance de la vie affective sur la vie intellectuelle est encore plus forte dans l'enfance que dans le reste de la vie. En réalité, si l'on compare les enfants entre eux, on trouvera qu'il y a des différences très accusées dans leurs tendances mythomaniaques ; aussi ceux d'entre eux qui sont vraiment mythomanes par constitution — et qui par conséquent le resteront — se distinguent-ils déjà nettement des autres, de sorte qu'à notre avis, le diagnostic de constitution mythomaniaque peut se faire aussi bien au début de l'existence que plus tard.

Les mythomanes peuvent, au cours de leur vie, ne pas manifester des désordres de forme essentiellement morbide; dans ce cas, seul un clinicien averti peut noter les stigmates psychiques de la prédisposition. Parfois, au contraire, soit à l'occasion de circonstances favorables, soit spontanément — du moins en apparence, — les sujets aboutissent à des réactions franchement pathologiques (§ 12, 3°), qui sont tantôt des fabulations et des mises en scène romanesques, propres à susciter des scandales retentissants ou à provoquer des poursuites injustifiées, à propos d'affaires ou de crimes inventés partiellement ou de toutes pièces, tantôt des simulations extraordinaires d'états maladifs[1], dans le but d'exciter

1. Le terme usuel de nerveux, quand il n'est pas attribué à des hyperémotifs, s'applique à des mythomanes, qui simulent les réactions propres à la constitution hyperémotive.

Digitized by Google

l'étonnement ou l'intérêt[1]. Ces dernières manifestations représentent ce que l'on décrit habituellement sous le nom « d'hystérie[2] » ; nous acceptons en effet, à ce point de vue, la doctrine d'Ernest Dupré, qui définit l'hystérie comme une simple mythomanie des syndromes[3] pathologiques.

§ 18. La *constitution cyclothymique*[4] a été décrite successivement par Kahlbaum, Hecker, Kraepelin et son élève Wilmanns, en Allemagne, puis par G. Denis et son élève Pierre Kahn en France. Cette constitution doit être considérée comme liée non à l'humeur, comme pourrait le faire croire l'étymologie[5], mais à l'état de l'activité. Il est de constatation banale de voir tous les hommes dépenser de manière spontanée et à peu près continue une certaine somme d'activité ; or, ce qui caractérise la cyclothymie, c'est précisément l'excès ou le défaut de cette dépense, en ce sens que l'individu cyclothymique est enclin soit à une hyperactivité exagérée, soit au contraire à une

1. Contrairement à ces faux malades, les hypocondriaques (souvent appelés malades imaginaires) croient à leur état morbide plus ou moins réel et présentent effectivement un état pénible complexe, dû à l'association de la dépression et de la paranoïa.

2. De même que l'hystérie n'est qu'une forme de mythomanie, de même dans l'hystérie rentre l'hypnotisme, qu'il convient de considérer comme une simulation de sommeil somnambulique par mécanisme mythomaniaque : les sujets et les médiums sont tous des mythomanes (§ 106).

3. On entend par « syndromes » un ensemble de symptômes qui ne se rapportent pas nécessairement à une maladie déterminée.

4. La constitution cyclothymique semble environ deux fois plus fréquente que l'ensemble des autres constitutions réunies : on peut évaluer grossièrement à 10 % le nombre des individus cyclothymiques.

5. De *cyclos* (cercle) et *thymos* (le moral, l'humeur).

Digitized by Google

hypoactivité extrême[1]. Le *même* sujet cyclothymique peut être tantôt hyperactif, tantôt hypoactif, c'est-à-dire passer d'un excès à l'autre, soit sous l'influence de causes minimes, soit plus souvent sans raison apparente, sans cause consciente ; il est ainsi incapable de se tenir dans un juste milieu, et c'est précisément là ce qui caractérise son déséquilibre psychique. Toutefois, pour un même sujet, il y a généralement une prédominance dans un sens déterminé, de telle sorte que, si l'on observe des cyclothymiques passant, par des périodes successives et irrégulières, d'un excès à l'autre, il existe surtout, soit des cyclothymiques à prépondérance d'hyperactivité (excités « constitutionnels »), soit des déprimés « constitutionnels », cyclothymiques à prédominance d'hypoactivité.

Les tendances d'un même cyclothymique peuvent, au cours de son existence, s'hypertrophier dans des proportions assez considérables pour aboutir à une véritable maladie mentale (§ 12, 4°), qui est la psychose maniaque ou accès de manie[2], quand il s'agit d'une exagération de l'excitation, qui est au contraire la psychose mélancolique ou accès de mélancolie, lorsque la dépression devient franchement pathologique[3]. Aussi la manie et la mélancolie ne repré-

1. C'est en raison de la relation habituelle qui existe entre l'activité et l'humeur, — hyperactivité et gaieté, hypoactivité et tristesse allant d'ordinaire de pair — qu'on a tendance à prendre ici l'humeur pour primitive et essentielle, alors qu'elle n'est qu'un facteur secondaire et accessoire.

2. La manie consiste en une excitation désordonnée, entraînant de l'hyperactivité intellectuelle, de l'agitation motrice et une exaltation de l'humeur (dans le sens soit de la gaieté, soit de l'énervement).

3. Inversement, la mélancolie se caractérise par une dépression à tendance stuporeuse, s'accompagnant de ralentissement intellectuel, d'inertie motrice et de tristesse ou d'anxiété.

Digitized by Google

sentent-elles que les deux aspects d'une même psychose maniaco-dépressive[1], de psychose circulaire intermittente ou périodique, ou plus simplement de manie-mélancolie.

La connaissance précise de ces faits a eu d'importantes conséquences qui ont été d'ailleurs vérifiées. En face d'un sujet qui présente les tendances particulières du cyclothymique, on peut induire qu'il a existé ou qu'il existera chez lui, à certaines périodes de sa vie, soit un accès de manie, soit un accès de mélancolie, soit plusieurs accès de l'une ou de l'autre forme. Inversement, il est permis d'affirmer qu'un malade, atteint d'un accès de manie ou de mélancolie, présentait dans le passé et continuera à présenter dans l'avenir le comportement caractéristique du cyclothymique. Ce sont là deux inductions que la clinique confirme dans tous les cas, sans exception.

Comme à propos des autres constitutions, il convient d'ajouter qu'entre les cas les plus légers de constitution cyclothymique et les formes les plus accentuées et les plus durables de la manie-mélancolie, on connaît toutes les transitions, tous les états de passage[2], ce qui montre qu'il n'existe entre ces types extrêmes, les premiers très proches de l'état dit normal, les autres parfaitement caractérisés comme formes d'aliénation mentale, non une diffé-

1. Suivant l'appellation de Kraepelin, qui le premier a insisté sur l'unité de toutes ces oscillations morbides.

2. Les formes légères de cyclothymie se rencontrent chez les gens appelés vulgairement capricieux, inconstants, changeants, fantasques, lunatiques. On désigne par « hypomanie » le stade intermédiaire entre la manie et l'excitation constitutionnelle, c'est aux hypomaniaques que s'appliquent les termes de « cerveaux brûlés », de « cerveaux fêlés », de « toqués », et autres expressions populaires.

Digitized by Google

rence de nature, mais seulement des différences de degré.

§ 19. La connaissance de la *constitution hyperémotive*[1] est due à la description initiale qu'Ernest Dupré en a donnée[2] : « c'est un mode de déséquilibration caractérisé, à la fois, par l'exagération diffuse de la sensibilité et par l'insuffisance de l'inhibition motrice (réflexe et volontaire), en vertu duquel l'organisme présente aux ébranlements, qui le sollicitent, des réactions anormales par leur vivacité, leur extension et leur durée et se montre ainsi plus ou moins incapable de s'adapter aux circonstances soudaines, aux situations imprévues, aux milieux nouveaux ». Disons, dans un langage moins abstrait, que les sujets doués de cette constitution réagissent d'une manière particulièrement brusque aux émotions et dépassent, dans ces réactions, les effets utiles de l'ébranlement psychique; ce sont eux que l'on désigne communément sous les noms de « sensibles » et d'« impressionnables »[3]. Non seulement ils présentent, à l'occasion, des réactions émotives exagérées, mais encore ils restent sans interruption sous l'empire d'une sorte de gêne psychique, qui se traduit, dans les circonstances multiples de la vie quotidienne, même les plus futiles, par des états divers d'appréhension, de crainte, de doute, de scrupule, d'hésitation, d'impulsivité, etc.

Comme les autres constitutions psychopathiques, la constitution hyperémotive se définit donc par des

1. La constitution hyperémotive paraît, au point de vue de la fréquence, la deuxième des constitutions (de 2 à 3 °/₀ du nombre total des individus), mais elle est distancée par la constitution cyclothymique.

2. *Société de Neurologie* (décembre 1909).

3. Et souvent de « nerveux ».

Digitized by Google

particularités psychiques qui permettent de l'individualiser; mais, de même que la cyclothymie, qui se manifeste par les variations plus ou moins rapides de l'humeur, elle offre cet avantage[1], précieux pour le clinicien, de s'extérioriser par des manifestations objectives[2]; ces phénomènes, qui constituent les *réflexes émotifs*[3], ont été soigneusement mis en valeur par les travaux d'Ernest Dupré : ils sont involontaires dans leurs productions, facilement observables, et interprétables sans ambiguïté ; ils consistent dans l'exagération des réflexes normaux[4], — que provoquent les émotions un peu intenses : — réflexes musculaires (tremblement, vivacité et augmentation d'amplitude des réflexes tendineux à la percussion,...), réflexes circulatoires (poussées de rougeur et de pâleur, palpitations cardiaques,...) et réflexes sécrétoires (moiteur, larmes, diarrhée,...)[5].

1. Et accessoirement d'être accessible à une thérapeutique appropriée qui en atténue les effets nocifs (§ 139, note 3). Au contraire, on ne conçoit pas, à l'heure actuelle, de médication qui puisse lutter contre les constitutions paranoïaque, perverse et mythomaniaque.

2. On entend en clinique par manifestation « objective » ou symptômes « objectifs » tout ce qui est directement accessible aux sens de l'observateur, par opposition aux symptômes subjectifs qui, ressentis par le malade seul, ne peuvent être connus que par son récit.

3. Il existe d'autres manifestations objectives de la constitution hyperémotive, en particulier le bégaiement, les tics, etc.

4. Les réflexes sont analogues au jeu d'un déclic ou au choc qui occasionne l'explosion d'une poudre.

5. Il est une catégorie d'hyperémotifs (§ 74) qui manifestent relativement peu leurs réactions, soit qu'ils s'entraînent à les réfréner (ce qui est fréquent), — ce sont alors des émotifs, qui « renferment tout », chez qui « tout se passe en dedans » — soit que les occasions d'extériorisation aient été peu nombreuses ou peu marquées au cours de la vie du sujet, et qu'il ait fallu une circonstance exceptionnelle pour révéler la constitution latente.

Digitized by Google

C'est chez les individus dotés de la constitution hyperémotive qu'apparaissent les épisodes psychopathiques dont l'ensemble permet de décrire la psychose hyperémotive (§ 12,5°) et dont les formes bien que variables sous les différents aspects de la crise nerveuse, des obsessions et des phobies, de l'accès d'angoisse, etc., ne sont que l'exagération très franchement pathologique de ce qui était déjà, mais seulement à un degré beaucoup moins intense, l'état habituel et permanent du sujet.

§ 20. De l'exposé qui précède, nous pouvons tirer les conclusions suivantes. Il existe des modalités de déséquilibration psychique, qui, en dehors de toute lésion[1] et de toute intoxication, se révèlent par des caractères spécifiquement groupés et associés, et qui peuvent par conséquent être définis et classés d'après ces caractères mêmes. Ces modalités de déséquilibration définies et classées sont les cinq constitutions psychopathiques[2].

Les diverses constitutions psychopathiques peuvent, suivant les cas, ou bien se marquer seulement par des tendances morbides assez légères et par conséquent assez proches de l'état dit normal, ou bien évoluer vers des formes psychopathiques qui ne sont que l'exacerbation des tendances constitutionnelles et qui répondent aux maladies mentales transitoires

1. Telle qu'elle a été définie (§ 10).

2. Pour alléger l'exposé, nous n'avons pas insisté sur les associations de constitutions psychopatiques chez un même sujet. S'il existe souvent une seule constitution psychopathique, il est plus fréquent d'en trouver plusieurs combinées (avec ou sans prédominance de l'une d'entre elles) : c'est ainsi qu'un hyperémotif peut être cyclothymique, ou un mythomane en même temps pervers et paranoïaque, etc.

Digitized by Google

ou durables, décrites sous le nom de psychoses constitutionnelles[1].

Ainsi, nous pouvons arriver à une classification précise des psychopathies constitutionnelles, anciennement décrites de façon un peu cahotique sous les noms de « folies héréditaires », « psychoses des dégénérés », « états de dégénérescence » etc., etc.; et nous donnons ci-dessous le tableau des constitutions et des psychoses qui leur correspondent.

Constitutions psychopathiques.	Psychoses constitutionnelles.
Constitution paranoïaque.	Paranoïa { Psychose de revendication. Psychose d'interprétation.
Constitution perverse.	Folie morale (Psychose perverse).
Constitution mythomaniaque.	Mythomanie et, en particulier, psychose hystérique.
Constitution cyclothymique	Manie-mélancolie.
Constitution hyperémotive.	Hyperémotivité morbide (Psychose hyperémotive).

§ 21. Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur les quatre chapitres qui constituent l'introduction de cet ouvrage, on voit que la psychopathologie s'est profondément transformée au cours de ces dernières années par suite des progrès de la psychiâtrie elle-même. Cette méthode était restée jusqu'ici insuffisante

1. On peut admettre avec vraisemblance que, sur deux sujets nés avec une constitution psychopathique, un d'entre eux a présenté ou présentera au moins un état paroxystique, décrit sous le nom de psychose constitutionnelle.

Digitized by Google

en raison de la pauvreté et de l'incertitude des données empruntées à la pathologie mentale.

Mais la psychiâtrie a franchi un pas décisif le jour où elle a pu établir la distinction nécessaire entre les psychopathies lésionnelles d'une part et les psychoses constitutionnelles d'autre part, où elle a pu reconnaître que les psychoses constitutionnelles n'étaient que les manifestations paroxystiques de ces modes de déséquilibration continues que sont les constitutions psychopathiques.

Appuyée sur ces nouvelles notions, la psychopathologie devenait capable de constituer une méthode rajeunie et féconde. C'est ce que nous nous efforcerons de montrer dans la suite de ce travail.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉLÉMENTS DE LA PERSONNALITÉ

(PSYCHOSTATIQUE)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

Les dispositions affectives-actives : le tempérament.

§ 22. Confrontation des constitutions psychopathiques et des états dits normaux; classification des dispositions. — § 23. L'avidité ou disposition à acquérir. — § 24. La bonté ou disposition à aimer. — § 25. La sociabilité ou disposition à plaire. — § 26. L'activité ou disposition à agir. — § 27. L'émotivité ou disposition à se défendre. — § 28. L'ensemble des dispositions ou tempérament. — § 29. Les limites du pathologique et du normal.

§ 22. La connaissance des constitutions psychopathiques a eu, nous venons de le voir, les conséquences les plus fécondes en psychiâtrie : c'est en partant de la base solide qu'elles représentent, qu'on est parvenu à classer objectivement les psychoses constitutionnelles et à mieux préciser leurs caractères originels et évolutifs.

Mais ces conséquences sont, pour nous, bien plus importantes et bien plus essentielles encore, quand on cherche à confronter avec les constitutions psychopathiques les états dits normaux, c'est-à-dire les états psychiques. Il nous a paru, en effet, résulter de cette confrontation la conclusion suivante : les groupements de tendances, qui forment les constitutions psychopathiques, sont les mêmes en psychologie

Digitized by Google

normale qu'en psychiâtrie, de telle sorte qu'à chaque constitution psychopathique correspond une disposition psychique spéciale. Tout ce qui va suivre doit tendre à justifier cette conception fondamentale.

De même que nous estimons qu'il existe cinq constitutions psychopathiques, de même nous admettons cinq dispositions[1] affectives-actives correspondantes et cette correspondance est indiquée par le tableau ci-dessous.

Constitutions psychopathiques.	Dispositions affectives-actives[2].
Constitution paranoïaque.	Avidité.
— perverse.	Bonté.
— mythomaniaque.	Sociabilité.
— cyclothymique.	Activité.
— hyperémotive.	Émotivité.

1. Littré, entre autres définitions de ce mot, donne les suivantes : « ...manière d'être de l'âme, des sentiments... tendance... aptitude... »; nous l'entendons dans le sens *d'une manière d'être de la personnalité, qui a pour conséquence une tendance à se comporter de telle ou telle façon ;* nous avons choisi ce mot parce qu'il n'a pas encore de signification précise en psychologie.

2. Une des plus grandes difficultés auxquelles nous nous heurtons, c'est d'utiliser une terminologie qui soit à la fois claire et précise. Or, pour des notions, sinon nouvelles du moins comprises dans un sens nouveau, il n'est ni clair ni précis d'employer, sans les définir, des mots déjà consacrés, déjà appliqués avec des significations plus ou moins disparates. D'autre part, pour de multiples raisons, nous avons renoncé à recourir à des néologismes ou à des termes techniques; aussi apportons-nous le plus grand soin à bien préciser le sens exact dans lesquels nous entendons les termes adoptés. Le lecteur pourra se reporter au glossaire, à la fin du livre (page 263).

Digitized by Google

Les dispositions psychiques présentent un ensemble de caractères généraux, calqués sur ceux des constitutions psychopathiques (§ 14) :

d'abord, elles sont des manières d'être originelles, primitives, innées, constitutionnelles ; elles se manifestent dès le début de la vie psychique et se révèlent donc de la façon la plus précoce ;

d'autre part, elles sont fixes, permanentes, en quelque sorte définitives d'emblée ;

enfin, et c'est là le corollaire de ce qui précède, elles persistent tout au long de l'existence du sujet, de telle sorte que la personnalité affective-active d'un individu est formée par la synthèse, fixée une fois pour toutes, de ses cinq dispositions[1].

Considérées dans leur ensemble, les dispositions définissent donc et caractérisent ce qui constitue la personnalité innée au point de vue de la vie affective-active, ce que nous appellerons le tempérament[2] d'un individu. Examinée séparément, chaque disposition évoque l'idée d'une sorte de fonction, de mécanisme psychique ; c'est selon cet angle qu'il convient de les étudier séparément.

1. Auguste Comte (*Cours de philosophie positive*, tome III, p. 631) pressentait nettement les principes philosophiques qui servent de base à la psychologie : « L'innéité des diverses dispositions fondamentales, soit affectives, soit intellectuelles ; la pluralité des facultés essentiellement distinctes et radicalement indépendantes les unes des autres, quoique les actes affectifs exigent ordinairement leur concours plus ou moins complexe ».

2. Le mot « tempérament », outre son sens physiologique, peut fort bien conserver son sens psychologique qu'on lui attribuait au XVIII[e] siècle et dont Littré donne de nombreux exemples (« M. de Tournefort était d'un tempérament vif, laborieux, robuste », Fontenelle). Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une manière d'être innée.

Digitized by Google

§ 23. L'*avidité* est la disposition à réclamer son dû et à accroître sa part, en tous sens, à rechercher pour soi le plus possible de ce qui paraît avantageux ou favorable. Nous sommes tous enclins à nous préoccuper d'assurer nos droits, d'étendre notre possession, d'augmenter notre bien ; il s'agit là d'un ensemble de tendances originelles, constitutionnelles et fixes, apparaissant de façon précoce chez l'enfant et persistant tout au long de l'existence.

Si elle est une disposition fixe chez un même sujet, l'avidité varie naturellement dans son intensité d'un individu à l'autre. Chaque homme se comporte, à ce point de vue, d'une manière qui lui est propre, et cette manière représente une tendance exagérée chez les uns, peu développée chez les autres. Les premiers sont désignés couramment par les termes d'intéressés, cupides, âpres au gain,... lorsqu'il s'agit de « choses matérielles », d'orgueilleux, de prétentieux ou même de « mégalomanes », quand la revendication se rapporte à des actions morales ou sociales. Les seconds, au contraire, sont dits, suivant les cas, ou désintéressés ou humbles et modestes. Entre ces deux extrêmes, se situent tous les états intermédiaires d'avidité et spécialement l'état moyen, dit normal [1], qui se présente comme le domaine où se rejoignent

1. Bien qu'il soit très difficile de définir exactement ce qu'il convient d'entendre par la moyenne et par la normale, on peut admettre que la moyenne correspond au degré le plus fréquent, alors que la normale représenterait le degré le plus favorable à l'adaptation ; moyenne et normale ne coïncident pas nécessairement : pour l'émotivité (§ 27), il semble que la moyenne est supérieure à la normale ; en tout cas, pour l'activité (§ 26), la normale se situe au-dessus de la moyenne, étant donnés les immenses avantages qui découlent d'un certain excès de cette disposition.

Digitized by Google

ces hypertrophies et ces atrophies[1]. Enfin, quand la disposition qui nous occupe se trouve portée à une intensité exceptionnelle, on est en présence d'états très proches de cette exagération morbide qui est la constitution paranoïaque, définie plus haut (§ 15). L'avidité, en effet, est, en psychologie normale, ce que la constitution paranoïaque représente en psychopathologie.

§ 24. Une de nos idées directrices consiste à nous efforcer constamment de remplacer les oppositions soi-disant de nature par de simples différences de degré, de substituer des énoncés quantitatifs aux constatations purement qualitatives; la seule conception satisfaisante qu'on peut se faire de l'état normal, c'est de le définir comme la moyenne de deux déviations divergentes, hypertrophie et atrophie. Il convient d'insister sur ce fait que l'importance relative de ces deux déviations a été fixée par la pratique de la vie; c'est la vie individuelle et collective qui conduit à considérer telle hypertrophie comme pathologique, c'est-à-dire comme désastreuse pour le sujet ou pour l'espèce, en raison des réactions qu'elle peut entraîner, alors que l'atrophie correspondante est prise pour une simple anomalie du tempérament, parce que sans retentissement nuisible; tel est le cas de l'hyperémotivité aux conséquences souvent pénibles par rapport à l'impassibilité, d'habitude inoffensive, et aussi de la paranoïa vis-à-vis du désintéressement.

Si nous examinons la deuxième disposition, nous remarquerons que ce n'est pas son hypertrophie qui

1. Nous rencontrons ici un premier exemple de cette possibilité d'interpolation entre des types extrêmes, sur laquelle nou avons précédemment insisté (§ 8).

Digitized by Google

crée la constitution perverse (§ 16), mais bien son atrophie ; la constitution perverse ne consiste pas tant dans une tendance à vouloir nuire à autrui que dans une tendance insuffisante à renoncer aux avantages personnels, même s'ils ont pour effet de porter préjudice aux autres : le pervers ne recherche pas directement le mal, mais s'y résout trop facilement, quand il est pour lui un moyen d'atteindre une satisfaction égoïste. On comprend qu'il y ait une gradation insensible qui va du pervers au débonnaire, en comprenant comme cas intermédiaires ceux du mauvais, de l'indifférent, de l'indulgent, du bienveillant et du bon. La disposition correspondante peut être désignée sous le nom de *bonté* ; elle comprend l'ensemble des tendances constitutionnelles qui nous poussent à aimer nos proches et nos semblables, à éprouver des sentiments philanthropiques, par une extension progressive de cette disposition innée[1]. La constitution perverse se présente ainsi comme une atrophie de la bonté et permet les actes antisociaux les plus caractérisés ; mais ce serait une erreur de croire que l'hypertrophie de cette disposition ne soit pas parfois sans inconvénient, puisque la faiblesse morale des parents produit des résultats déplorables en éducation et que l'ascendant que prennent certains meneurs sur des comparses débonnaires et suggestibles arrive à leur faire commettre des délits et même des crimes.

§ 25. Transposée en psychologie normale, la constitution mythomaniaque (§ 17) nous révèle une dis-

1. Ribot a rappelé en termes heureux, comment s'était développé, à partir de la « sympathie consciente », le « sentiment moral et social. » (*Psychologie des sentiments*, p. 239, 294, etc.).

Digitized by Google

position dont l'importance a échappé aux psychologues, sauf à Paulhan, qui ne l'a d'ailleurs pas située dans l'ensemble de la vie affective, puisqu'il la considère comme une manifestation dynamique de la vie sociale plutôt que comme un élément essentiel de la personnalité. La constitution mythomaniaque peut être considérée comme une hypertrophie morbide de la tendance que nous avons tous à vouloir plaire aux autres et à chercher à les intéresser à nous ; elle se caractérise par un emploi abusif de tous les moyens plus ou moins artificiels et faux, que nous estimons propres à nous faire paraître sous le jour le plus favorable et parmi lesquels le mensonge, sous toutes ses formes, tient la première place[1] ; c'est une exagération du désaccord fréquent entre ce que nous ressentons et ce que nous extériorisons. Comme toujours on observe tous les états intermédiaires entre le mythomane, tel que nous l'avons défini, et le cynique[2] qui dit plus qu'il ne faut : les qualificatifs de simulé, de flatteur, d'aimable, de poli et de franc donnent une idée juste de cette gradation. Faute d'un meilleur terme et pour employer le mot usuel le plus approché, on peut dénommer cette disposition fondamentale : *sociabilité*[3], dans le sens précis de disposition à intéresser les autres à soi, à conquérir leur sympathie ou leur bienveillance[4], par opposition à

1. « On ne ment plus guère, écrivait Diderot, quand on s'est départi de la prétention d'occuper les autres de soi ».

2. Le mot « cynique » doit être entendu ici dans le sens de tendance exagérée, brutale à la franchise.

3. « Sociable », avec qui il est aisé de vivre (Littré).

4. Dans le *Misanthrope*, Molière n'a pas voulu prendre comme sujet la misanthropie, ainsi que pourrait le faire croire le titre; il nous paraît au contraire avoir traité de la sociabilité, au sens où nous l'entendons : Alceste et Philinte représentent bien les deux types de l'insuffisance et de l'excès de cette disposition.

Digitized by Google

la bonté qui a pour effet de donner sa sympathie, de s'intéresser aux autres. Ainsi comprise, la sociabilité représente une disposition nécessaire à la vie collective, qui serait impossible sans les habitudes de politesse, de savoir-vivre, de bienséance. Sans doute il y a surtout lieu de se méfier des hypertrophies de cette disposition : coquetterie féminine, hâblerie, mystification,... ; mais de l'atrophie de la sociabilité résultent parfois des inconvénients notables, comme en témoigne le sens péjoratif attribué au mot cynisme ou excès de franchise, qui marche souvent de pair avec l'incorrection, la discourtoisie ou même l'insolence.

§ 26. Il est une disposition psychique qui constitue *l'activité*. Littré donne de ce mot les définitions suivantes : « Puissance d'agir,... diligence,... » ; tous les hommes — comme tous les êtres vivants — ont non seulement la puissance d'agir, mais encore le besoin d'agir. Il n'existe pas de moment où nous puissions cesser d'agir : même dans le sommeil, il persiste une activité végétative constante et un certain degré d'activité psychique qui se traduit par le rêve et peut-être aussi par ce travail qui, d'après l'opinion commune [1], achève l'assimilation des acquisitions faites dans l'état de veille.

L'activité déborde de beaucoup la propriété de se mouvoir, la motilité : elle comprend les manifestations qu'on fait communément rentrer dans les fonctions dites de relation, c'est-à-dire les attitudes ; la mimique, le langage et, d'une manière générale, tous les modes d'expression, d'extériorisation et de réalisation. En ce sens, l'activité est la disposition à

1. Le proverbe : « La nuit porte conseil » a trait, au moins en partie, à ce travail d'assimilation.

Digitized by Google

actualiser cette énergie complexe qu'est la vie, à la traduire en actes.

Ainsi comprise, l'activité d'un individu se distingue de ce qu'on appelle son comportement. L'activité est une tendance en puissance, une disposition, une fonction, qui se définit non par des actes accomplis, mais par une possibilité d'actes[1]. Le comportement, au contraire, est une somme des actes réalisés et n'est appréciable qu'après exécution. Il y a d'habitude d'étroits rapports entre l'activité et le comportement ; il n'y a pas toutefois parallélisme absolu.

On ne saurait trop se pénétrer de ce fait essentiel que l'activité n'existe pas au même degré chez tous. Elle ne représente pas chez tous de la diligence, bien que le mot activité soit quelquefois pris dans cette acception[2]. En fait, tous les hommes ont de l'activité ; mais certains en ont beaucoup, d'autres moyennement ; d'autres très peu. La turbulence, l'agitation, l'exubérance, l'expansivité sont les termes qui définissent l'état de ceux qui ont beaucoup d'activité ; la lenteur, la mollesse, l'inertie correspondent à l'état inverse. Ces deux extrêmes doivent être rapprochés de l'excitation constitutionnelle et de la dépression constitutionnelle, qui sont les deux modalités en plus ou en moins de la constitution cyclothymique, décrite précédemment (§ 18).

L'activité, telle que nous l'avons définie[3], ne devrait

1. L'activité est comparable à ce qu'on désigne en physique par *énergie potentielle*.

2. On dit volontiers de quelqu'un qu'il a « de l'activité », dans le sens : il a « beaucoup » d'activité.

3. Dans un travail indépendant du nôtre (*Journal de Psychologie*, 15 Avril 1920). L. Duprat a pressenti ce caractère de fonction primordiale que nous attribuons à l'activité, mais en exagérant son domaine.

Digitized by Google

pas faire préjuger, *a priori*, d'un parallélisme quelconque entre cette disposition et l'humeur. Or il se trouve en fait que l'humeur est en quelque sorte proportionnée à l'activité : un sujet qui a beaucoup d'activité est presque toujours gai ; un sujet qui a peu d'activité est sinon triste, du moins grave : exubérance, expansivité et gaieté vont généralement de pair; mollesse, lenteur accompagnent au contraire une humeur neutre ou de tonalité plutôt triste. C'est pourquoi l'humeur représente la manifestation extérieure de l'état actuel de l'activité ; il est en pratique aussi difficile de ne pas réunir optimisme et hyperactivité, que de séparer pessimisme et dépression (hypoactivité). L'origine de cette coexistence tient aux relations étroites qu'on observe entre l'activité et l'état physiologique, plus spécialement entre l'activité et la cénesthésie [1] : une bonne cénesthésie provoque à la fois un état de satisfaction, d'euphorie, de griserie, et une tendance impérieuse à dépenser un tel trop-plein de vie. Nous ne pouvons ici que rappeler ces relations facilement observables, sans y insister plus longuement [2] ; nous signalons seulement l'immense avantage qui résulte du fait de naître, toutes choses égales d'ailleurs, avec un système nerveux fonctionnant bien, c'est-à-dire avec une légère hyperactivité [3].

1. La cénesthésie (de coinos, général et aisthésis, sensibilité) est l'ensemble de nos sensations internes ; c'est à la cénesthésie que sont dus notamment les états de bien-être ou de mal-être.

2. On aura une idée de la raison profonde des rapports qui lient l'activité à la cénesthésie, lorsque nous aurons fait remarquer (§ 30 et 33) que la motilité est sous l'étroite dépendance de l'état d'équilibre interne.

3. Ce sont les gens qu'on désigne communément par les qualificatifs : caractères enjoués, heureuses natures, bons vivants, boute-en-train,...

Digitized by Google

§ 27. La dernière disposition qui nous reste à examiner est la disposition à s'émouvoir ou *émotivité*[1]. S'émouvoir (éprouver une émotion) est un mot de sens très compréhensif, par suite du souvenir de multiples expériences qu'il éveille en nous ; il s'applique à toutes les modalités par lesquelles l'individu réagit à l'égard des sollicitations du milieu extérieur, lorsqu'elles peuvent correspondre à une souffrance, à un danger, à un obstacle ou, au contraire, à une satisfaction. C'est ainsi qu'on peut considérer comme des modalités de s'émouvoir les faits de s'attrister, de s'effrayer, de s'irriter ou de se réjouir. L'émotion est bien, en effet, une réaction du sujet par rapport au milieu, mais c'est une réaction élective, s'appliquant spécialement au caractère utile ou nocif du milieu[2] : aussi l'émotivité est-elle une disposition de discrimination défensive tendant à la sécurité du moi, à la conservation de son intégrité, c'est un mécanisme de vigilance, une sentinelle qui doit reconnaître l'ami ou l'ennemi. L'émotivité, disposition à s'émouvoir,

1. Le mot « sensibilité » est employé aussi quelquefois dans ce sens ; nous l'éliminons en raison de deux autres sens qu'on lui attribue également ; l'un, limité à la sensibilité nerveuse périphérique, c'est-à-dire à la possibilité d'avoir des sensations (irritabilité, ou, comme nous disons, *réceptivité*) ; l'autre, étendu à l'ensemble de ce qui constitue la vie affective (*affectivité*).

2. Nous considérons les émotions comme les modes d'expression propres à la disposition émotivité. William James a pu écrire que rien n'était resté plus complexe et plus mal connu que l'étude des émotions, « depuis Descartes jusqu'à nos jours ». En ramenant les émotions à un mécanisme plus général, l'émotivité, que nous nous efforçons de définir à partir des données déjà très complètes de la psychiâtrie sur l'hyperémotivité, nous pensons que le problème gagne en simplicité et en précision. Nous verrons dans la suite (chap. XVIII), comment nous essaierons de résoudre ce problème, par la classification des émotions et la connaissance de leur rôle dans la vie psychique.

Digitized by Google

est donc disposition à se garder, à se défendre.

Ainsi définie, l'émotivité existe chez tous les sujets : on la trouve dans la série animale, on la retrouve chez tous les hommes ; nous reconnaissons tous spontanément et sans erreurs trop nombreuses ce qui nous est favorable ou non, avantageux ou non. Mais cette dispostition a ses degrés chez chacun. Elle peut être exagérée et atteindre une intensité normale, comme c'est le cas pour les sujets dits sensibles, impressionnables, « nerveux », plus ou moins proche de cette exagération encore plus marquée qui correspond à la constitution hyperémotive (§ 19). Elle peut au contraire être très peu accentuée, se révéler plus lente dans son déclanchement, plus atténuée dans son intensité, plus brève dans sa durée ; on se trouve alors en présence des individus qu'on désigne couramment par les termes de froids, impassibles, apathiques. Entre ces deux états extrêmes se situent les gens normaux, les types courants, ceux qui, par convention, représentent la moyenne.

D'ailleurs, et c'est là un point essentiel, on ne voit pas un même individu réagir de façon très variables ; il n'est pas tantôt très impressionnable et tantôt très impassible ; il y a chez chacun un état habituel, qui reste sensiblement le même pendant tout le cours de la vie. C'est pourquoi l'étude d'un sujet, — lorsqu'elle est assez poussée pour le situer, à un moment donné par rapport aux différents degrés de l'émotivité, — fournit une indication définitive sur l'intensité que présente chez lui cette disposition psychique. La psychologie du bon sens a de tout temps opposé les sensibles aux apathiques, les impressionnables aux impassibles ; en même temps, elle a reconnu qu'il n'y avait pas là des différences accidentelles ou épisodiques, mais qu'il s'agissait d'un comportement

Digitized by Google

propre à chacun. Si tous les sujets sont aptes à s'émouvoir, si l'émotivité est une disposition qui leur est commune, il convient d'insister encore sur ce fait que chacun d'eux a son degré spécial d'émotivité ; ce qui leur est commun, c'est la fonction ; ce qui les différencie, c'es le degré de cette fonction.

§ 28. Les cinq dispositions précédentes [1] définissent et caractérisent le tempérament de chaque individu ; elles s'associent et se combinent entre elles de façon très variable et, de ces associations et combinaisons, naît l'extrême dissemblance des personnalités. Ces dispositions doivent être considérées comme indépendantes les unes des autres et peuvent atteindre chez chacun les degrés les plus variables. Nous reviendrons plus tard sur les conséquences qu'on peut tirer de ces idées générales, particulièrement dans l'étude des caractères ; mais donnons dès maintenant quelques exemples d'associations qui aboutissent à des types accusés ou intéressants. C'est ainsi que la bonté et l'émotivité, si elles sont très marquées chez un individu, feront que celui-ci sera enclin à la pitié : tel homme très bon et très impressionnable sera nécessairement compatissant. Beaucoup d'avidité et d'émotivité avec peu d'activité causeront de la propension à l'avarice. La rencontre de la sociabilité, de l'avidité et aussi de l'activité, voilà le caractère de l'intrigant.

A côté de ces associations dont les effets sont en

1. Parmi ces cinq dispositions, les trois premières (avidité, bonté, sociabilité) sont essentiellement affectives ; les deux autres (activité, émotivité) ont de plus grandes affinités avec la vie active et sont des élaborations de la motricité organique (§ 35). Comme telles, ces dernières sont, dans une certaine mesure, tributaires de l'hygiène et de la médication actuelles.

Digitized by Google

quelque sorte convergents, il en est d'autres qui ont entre elles des effets correcteurs ou antagonistes. Si beaucoup d'avidité et peu de bonté font l'égoïsme, beaucoup de bonté atténuera les effets d'une avidité excessive, et réciproquement. Sociabilité et émotivité se combattent quand elles existent toutes deux à un haut degré ; l'une ou l'autre l'emporte ; un sujet ne pourra être très sociable que s'il n'est pas trop gêné par son émotivité ; inversement, il extériorisera peu son émotivité, s'il est capable de simulation. On conçoit du même coup qu'on puisse trouver là l'interprétation de certaines contradictions ou incohérences de la vie affective.

Ces quelques exemples montrent comment on peut conduire l'analyse et arriver à préciser les nuances de la vie psychique. Tout homme possède cinq dispositions qui atteignent un degré très variable d'un sujet à l'autre ; chacune d'entre elles peut être affectée d'un chiffre qui précise son importance (§ 75) et le nombre des combinaisons possibles est ainsi en quelque sorte indéfini, condition nécessaire pour pouvoir interpréter l'extrême complexité de la vie affective-active.

§ 29. — La correspondance entre les dispositions et les constitutions soulève la question délicate de la délimitation du normal et du pathologique. L'opposition grammaticale, que le langage a créée entre deux épithètes contraires, est incapable d'embrasser la multiplicité des faits ; elle a été supplantée par une transition insensible du normal au moins normal, du pathologique au plus pathologique.

Dans les traités spéciaux, on peut trouver la description de symptômes différentiels, plus ou moins commodes, mais on n'arrive pas à établir de critère

Digitized by Google

constant et certain. La difficulté est d'ailleurs d'autant plus grande que le caractère pathologique est moins marqué : dans ce cas, il est impossible de prévoir si le sujet présentera ou ne présentera pas d'accès morbide franc. Néanmoins, ces cas limites sont relativement exceptionnels : leur rareté atténue l'inconvénient de devoir rester quelquefois en suspens ou dans le doute en face d'eux. Aussi sera-t-il possible à l'observateur exercé de classer l'immense majorité des individus soit dans la catégorie des normaux, soit dans le groupe des psychopathes, les premiers possédant des dispositions normales, les autres doués d'une des cinq constitutions pathologiques, dont chacune représente une anomalie particulière du tempérament.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Les propriétés primordiales de la vie et leur élaboration.

(Psychophylogénie I.)

§ 30. La vie sous ses formes les plus simples : elle se manifeste par quatre propriétés : nutrition, génération, motilité et réceptivité. — § 31. La réceptivité, ou possibilité d'éprouver des sensations. — § 32. Les propriétés précédentes apparaissent comme nécessaires et suffisantes pour définir la vie; fonctions de conservation et fonction de relation. — § 33. Le premier stade d'élaboration des propriétés primordiales : appétit, sexualité, spontanéité, réactivité et perceptivité. — § 34. Ce qu'il faut entendre par instinct. — § 35. Les cinq dispositions affectives-actives considérées comme l'élaboration des trois premières propriétés biologiques. — § 36. La quatrième propriété primordiale conduit aux aptitudes intellectuelles.

§ 30. L'étude des maladies mentales et plus spécialement la connaissance des constitutions psychopathiques nous ont amenés à reconnaître l'existence des cinq dispositions de la vie affective-active. Un autre moyen de retrouver ces dispositions consiste à les considérer comme le résultat d'une élaboration des propriétés primordiales de la vie.

La vie est essentiellement continue[1] ; jamais nous

1. Cette continuité de la vie se retrouve dans ses manifestations les plus complexes et, en particulier, dans la vie psychique.

Digitized by Google

n'en observons le commencement. Toute cellule vivante naît d'une autre cellule ou d'un autre groupe de cellules vivantes; les caractères qui définissent la vie se transmettent d'un être à l'autre et se poursuivent à travers des formes diverses. La notion de commencement est une apparence purement subjective, qui usurpa une valeur objective à la suite d'observations superficielles; l'origine de la vie sur la terre est au contraire un problème scientifique, dont l'examen dépasse de beaucoup le cadre de ce travail, où nous nous limiterons strictement aux modes d'expression de la vie, à ses manifestations.

Si nous examinons la vie sous ses formes les plus simples dans un être unicellulaire ou protozoaire, comme l'amibe[1] ou l'infusoire[2], nous constatons qu'elle s'y révèle par la coexistence d'un certain nombre de phénomènes, rendus possibles par la plasticité, par l'instabilité des colloïdes dont sont faites les substances organiques.

En premier lieu, l'amibe incorpore en elle des particules puisées dans le milieu ambiant; elle les entoure de pseudopodes et les englobe dans son protoplasme. Ces phénomènes d'incorporation, suivis d'assimilation et de désassimilation, correspondent à une propriété primordiale de la vie qui constitue la *nutrition*. Tous les êtres vivants possèdent cette fonction sous une forme plus ou moins complexe; chez les vertébrés supérieurs, on doit rattacher à la nutrition, non seule-

1. Etre microscopique des eaux douces et salées, se mouvant à l'aide de prolongements (pseudopodes), envoyés par son corps, adhérant aux substances voisines, et rentrant dans la masse de l'animal.

2. L'infusoire est plus complexe que l'amibe; son protoplasme est entouré d'une membrane d'enveloppe avec organes locomoteurs (cils ou fouets).

Digitized by Google

ment la digestion, mais encore la respiration, la circulation et la sécrétion.

L'observation montre, en second lieu, que l'infusoire se fusionne parfois avec un autre *individu* de même espèce, en formant une nouvelle cellule; cette conjugaison de deux êtres[1] se trouve dans toute l'échelle de la vie et se présente comme la manifestation d'une seconde propriété, qui est la *génération*[2].

A un troisième point de vue, l'amibe se meut, le mouvement est un de ses attributs; en laissant de côté les phénomènes de croissance qui se rattachent directement à la nutrition, nous donnerons le nom de *motilité* à cette nouvelle propriété, qui se révèle dans les cas les plus simples sous forme de tropismes, réponses de l'être aux excitants extérieurs; dans les êtres différenciés, la motilité s'exerce par les muscles et le squelette; les muscles, organes actifs, sont excités par les nerfs moteurs (à conduction centrifuge); ces derniers enfin sont eux-mêmes sous la dépendance de la tonicité nerveuse et en particulier de cette tonicité nerveuse générale que nous avons déjà rencontrée (§ 26), qui reste toujours inconsciente et qu'on désigne sous le nom de cénesthésie.

1. Ou de deux portions d'êtres (gamètes).

2. La génération s'accomplit sous diverses formes, qui se rattachent toutes à la propriété qu'ont les êtres vivants de se *fractionner* : les deux parties qui en résultent sont ou sensiblement égales (scissiparité) ou très inégales. Dans cette dernière alternative, deux cas peuvent se présenter : ou la partie la plus petite peut continuer à vivre (parthénogénèse) ou elle ne vivra qu'en se conjuguant à une partie détachée d'un autre individu. C'est ce dernier mode de génération qui est la règle chez les animaux supérieurs et spécialement chez l'homme : nous le retrouverons sous le nom de sexualité (§ 33).

Digitized by Google

§ 31. Les trois propriétés précédentes — nutrition, génération, motilité — sont celles qui se présentent d'emblée à tout observateur; elles ne suffisent pas toutefois à définir complètement la vie.

Le fait que les tropismes, forme élémentaire de la motilité organique, se présentent comme des réponses au milieu extérieur, nous oblige à admettre, même chez l'amibe ou l'infusoire, une propriété spéciale, qui sera désignée sous le nom de *réceptivité* et que nous considérons comme la quatrième propriété primordiale de la vie. Il est, en effet, d'expérience journalière que les êtres même les plus simples ne sont pas indifférents par rapport aux actions de toute nature qui les sollicitent : ils n'incorporent pas en eux, pour se nourrir, toutes les particules rencontrées; ils s'éloignent des unes, ils se rapprochent des autres; ils ne s'unissent qu'avec des cellules de même espèce, présentant même des caractères identiques aux leurs; ils sont impressionnés de quelque façon par ce qu'ils reçoivent de l'extérieur; autrement dit, ils éprouvent des sensations; c'est précisément en cela que consiste la *réceptivité*.

Cette propriété primordiale atteint, chez les êtres les plus complexes, un degré extraordinaire de différenciation, puisqu'elle se localise dans les organes sensoriels et dans les centres nerveux (liés entre eux par les nerfs sensitifs, à conduction centripète). Les organes des sens ont des sièges bien connus, qui se particularisent de plus en plus depuis le sens organique, le sens thermique, le toucher et le sens musculaire jusqu'au goût, à l'odorat, à l'ouïe et à la vue, en même temps que nous pressentons que le développement du cerveau est accompagné de l'élaboration des diverses aptitudes intellectuelles, ainsi que nous l'indiquerons bientôt (Chap. VII).

Digitized by Google

§ 32. Nutrition, génération, motilité et réceptivité, telles sont les quatre propriétés primordiales de la vie. *Isolément*, ces propriétés se rencontrent chez les corps non organisés : une flamme présente une suite ininterrompue de phénomènes d'assimilation et de désassimilation[1] ; les corps cristallisés se reforment toujours identiques à eux-mêmes, tant dans leur forme extérieure que dans leur structure interne ; le mouvement est un phénomène très général tant en astronomie qu'en météorologie ; enfin un corps déformable, un aimant, une plaque photographique conservent la trace des actions qu'ils ont subies. Les biologistes[2] s'accordent à considérer comme physico-chimiques les phénomènes *élémentaires* de la vie, comme les mouvements, les échanges osmotiques et les réactions chimiques : jamais on n'a pu mettre en évidence un seul caractère définissable qui permette de distinguer un phénomène vital d'un phénomène matériel[3]. Mais ces phénomènes élémentaires, ces propriétés primordiales, si on les observe isolément dans les corps bruts, ne s'y rencontrent jamais réunis, puisque, par définition, c'est leur coexistence qui constitue la vie : la vie se caractérise, se définit par la présence simultanée des quatre propriétés que nous venons de rappeler[4]. En d'autres termes, ces

1. Les membranes de Bütschli et de Stephan Leduc croissent irrégulièrement par endosmose de solutions et finissent par se désagréger ; de même, une pile électrique transforme ses « réserves » d'énergie chimique en chaleur (et en mouvement, lorsqu'elle est associée à une dynamo).

2. Le Dantec, Delage, Loeb, Houssay, Rabaud, Bohn...

3. Cf. Marcel Boll, *Attardés et précurseurs*, p. 32, Chiron, Paris, 1921.

4. Une définition est complète lorsqu'elle épuise les caractéristiques essentielles de l'objet dont on s'occupe : « Provisoirement tout au moins, il n'y a pas lieu de se demander comment ces diverses propriétés se trouvent réunies dans les êtres

Digitized by Google

quatre propriétés transmissibles sont à la fois suffisantes et constantes ; suffisantes, car, lorsqu'elles se trouvent réunies, la vie existe ; constantes, car pas un être vivant ne s'est encore rencontré, sans que ces caractères soient présents en lui.

Cet ensemble de propriétés peut se classer en deux groupes, à l'intérieur desquels les analogies sont plus marquées : les deux premières constituent *les fonctions de conservation*, dont l'effet est d'assurer la continuité de la vie par la conservation de l'individu (nutrition) et par la conservation de l'espèce (génération) ; ces deux fonctions ont entre elles les rapports les plus étroits, puisque les biologistes considèrent le fractionnement des êtres rudimentaires comme une conséquence de la croissance, due elle-même à la nutrition; les deux autres, *les fonctions de relation*, fonctions plus extérieures, moins profondes, se présentent à un certain point de vue comme des moyens, des instruments à la disposition des premières; ces fonctions, qui ne sont pas différenciables dans les tropismes [1], se ramènent à des échanges entre l'individu et le milieu : échange endocentrique ou action du milieu sur l'individu (réceptivité); échange exocentrique ou réaction de l'individu sur le milieu (motilité).

Les quatre propriétés primordiales de l'être vivant ne doivent donc pas être considérées comme des fonctions indépendantes les unes des autres; en par-

vivants, de même que la physique a laissé longtemps sans réponse satisfaisante le fait que l'or était à la fois jaune, brillant, malléable, difficilement fusible, conducteur de l'électricité et inattaquable par les acides » (Marcel Boll, *La Science et l'esprit positif*, p. 132. Alcan, Paris, 1921).

1. Les tropismes sont la manifestation d'une fonction déjà complexe de l'être vivant, faite de réceptivité et de motilité et qui est généralement désignée sous le nom d'irritabilité.

Digitized by Google

ticulier, elles ne peuvent être isolées du retentissement psychique qu'elles ont eu même dans les formes les plus rudimentaires de la vie. Cette division, indispensable à la compréhension et à la description des faits, ne saurait masquer l'unité profonde, indissoluble, de l'être vivant.

§ 33. Telles sont, sommairement décrites, les quatre propriétés de la vie, comme elles sont en général étudiées par les physiologistes. C'est par l'élaboration progressive de ces propriétés primordiales que s'est réalisée la complexité croissante des êtres vivants. Pour mieux comprendre en quoi consiste cette élaboration, nous considérerons successivement ses stades, parmi lesquels nous distinguerons surtout le stade des « instincts », et le stade des dispositions et aptitudes, qui correspond à l'homme actuel.

Dans ce travail sans fin, dans cette dépense continue d'activité qu'est la vie, l'exercice de la réceptivité semble accompagné de représentations psychiques encore extrêmement vagues, mais qui se sont ensuite précisées dans l'échelle des êtres. Sous l'influence de la réceptivité, l'infusoire manifeste des moyens très frustes, très primitifs de discrimination qui le conduisent à des actes analogues au fond à ce que nous considérons comme un choix ; on s'accorde en général à lui reconnaître un rudiment de conscience (Chap. XVII), conscience de son existence, conscience de ses besoins de nutrition et de génération, conscience de ses mouvements et de ses sensations. Dès les formes les plus simples de la vie, à l'aspect physiologique des propriétés primordiales se superpose un aspect psychique.

C'est ainsi que la nutrition est, en fait, toujours

Digitized by Google

accompagnée d'un choix, qui exige une représentation plus ou moins vague de cette fonction[1]; elle constitue ce qu'on peut désigner par l'*appétit* dans le sens le plus large du terme, comprenant notamment, outre la faim et la soif, le besoin de respirer ou d'excréter.

De même, la génération, dès qu'elle devient tant soit peu consciente, non dans ses effets lointains, mais dans son simple fonctionnement, forme l'instinct génésique, l'instinct sexuel, que nous désignerons plus brièvement sous le nom de *sexualité*.

Quant à la motilité, elle paraît se manifester de très bonne heure sous deux formes assez différentes, qui vont en s'accusant de plus en plus. Cette somme de sensations internes (§ 26), qu'on désigne communément sous le terme de cénesthésie et que nous avons rattachée à la motilité (§ 30), représente chez les êtres unicellulaires une sorte d'état d'équilibre interne, de nature physicochimique; déjà Cabanis faisait remarquer que « l'être sentant a besoin de se mouvoir, il éprouve des impressions de bien-être ou de malaise qui l'y poussent »; nous conserverons, pour la propriété correspondante, son terme de *spontanéité*, naturellement sans aucune arrière-pensée vitaliste ou librarbitriste; les mouvements spontanés sont directement déterminés par la cénesthésie, comme les tropismes le sont par la réceptivité. Mais la spontanéité n'épuise pas la motilité sous ses formes plus évoluées : les excitations du milieu extérieur provoquent, en effet, une motilité de réaction qui peut être notamment de défense, d'attaque ou de détente

1. Fouillée signalait déjà comme une hypothèse très vraisemblable que « l'appétition la plus rudimentaire fût accompagnée d'un sentiment vaguement conscient ».

Digitized by Google

et pour laquelle nous proposons la dénomination de *réactivité*.

La réceptivité s'élabore elle-même dans la *perceptivité*, dès que les sensations acquièrent cette complexité que la psychologie classique a identifiée sous le vocable de perceptions : les perceptions sont à la base de notre connaissance du monde et servent de point de départ à l'expérimentation scientifique.

En résumé, appétit, sexualité, spontanéité, réactivité et perceptivité constituent le premier stade d'élaboration des propriétés primordiales de la vie.

§ 34. Ce premier stade d'élaboration nous permet de préciser ce qu'il convient, d'après nous, d'entendre par *instinct*, que Littré définit « stimulation intérieure qui détermine l'être vivant à une action spontanée ». En faisant de l'instinct une œuvre mystérieuse de la nature à jamais fixée dans des lois immuables, les métaphysiciens le représentaient comme immobile et invariable, infaillible et spécial au but auquel il est adapté. Sans doute peut-on accorder à Bergson que l'instinct se confond avec la vie, mais il faut ajouter avec les formes d'une vie déjà élaborée : ce qui le distingue du réflexe, écrit Abel Rey, c'est « sa complexité relative, son adaptation partiellement consciente, sa spontanéité, son intermittence[1] ».

Parmi les cinq fonctions que nous venons d'identifier, le terme d'instinct ne s'applique exactement qu'à trois d'entre elles, la réactivité et la perceptivité laissant trop peu de part à l'action propre de l'être vivant et restant trop sous la dépendance du milieu extérieur. Au contraire, l'appétit, la sexualité et la spontanéité correspondent suffisamment avec la

1. Abel Rey, *Psychologie*, p. 416.

Digitized by Google

notion un peu vague qu'on se fait d'un instinct. L'instinct se présente donc dans les aspects les plus simples de la vie psychique, dès que l'exercice de la vie est accompagné d'une conscience plus ou moins rudimentaire du fonctionnement des organes[1].

Nous allons retrouver d'autres formes plus complexes d'instincts — instinct de propriété, amour maternel, goût du jeu — dans le deuxième stade d'élaboration, dont nous allons maintenant nous occuper.

§ 35. Grâce à une lente évolution, qui s'est certainement répartie sur un grand nombre de millénaires, les cinq fonctions fondamentales (§ 33) se sont peu à peu développées et, par une adaptation progressive, semblent avoir donné naissance aux dispositions et aux aptitudes qui caractérisent l'homme actuel, l'homme des trois derniers millénaires, le seul dont nous puissions connaître la personnalité. Quel que soit le caractère hypothétique de cette élaboration, elle ne nous semble pas une simple vue de l'esprit, en particulier pour les deux raisons suivantes : elle est, en effet, parfaitement conforme à l'esprit du lamarkisme, théorie de l'évolution, qui renferme une grande part de vérité et dont « l'idée spécifique est l'influence du milieu et du mode d'existence sur les êtres vivants[2] ». De plus, cette élaboration est rendue plausible par les rapprochements et les affinités multiples qu'on peut établir entre chaque propriété primordiale et les dispositions auxquelles elle a abouti.

1. Nous aurons à revenir sur les actes instinctifs, ou actes intuitifs, que nous engloberons sous le nom générique d'impulsions (chap. XIX).

2. Delage et Goldsmith, *Les Théories de l'Evolution*, p. 241 (Flammarion, Paris).

Digitized by Google

L'appétit s'est compliqué, par des étapes qu'il est facile d'imaginer, pour former finalement la disposition affective que nous avons définie (§ 23), sous le nom d'*avidité* : la recherche de la nourriture a bientôt montré à l'homme l'avantage qu'il trouvait dans l'accumulation de réserves, à un stade intermédiaire qui correspond à ce qu'on désigne communément par « instinct de propriété », qui est une forme de l'avidité ; puis l'homme s'aperçut que sa vie était facilitée par l'accaparement de tout ce qui semble avantageux : fortune, influence, domination... ; les mots « appétit », « soif »,.... sont d'ailleurs souvent employés dans ce sens figuré pour faire image.

C'était une idée familière à Auguste Comte, que « l'instinct sexuel stimule le développement de la sympathie [1] ». Il nous semble bien que la *bonté* (§ 24) dérive de la sexualité en passant par les stades suivants : amour sexuel, amour maternel, amour filial, amour fraternel, affection, amitié [2] ; on peut d'ailleurs admettre qu'une telle évolution se poursuit de nos jours, principalement sous l'influence de la vie intellectuelle, et qu'elle correspond à l'altruisme, à l'éthisme, à la solidarité et à l'humanitarisme [3].

Le rôle que l'école de Freud attribue à la sexualité

1. *Catéchisme positiviste*, p. 166, Edition Garnier, Paris, 1909.

2. C'est à cette période intermédiaire qu'est vraisemblablement né ce qu'on appelle « l'esprit d'imitation », que nous considérons comme un des effets de l'attirance des êtres les uns pour les autres, c'est-à-dire de la bonté ; inversement, l' « esprit de contradiction » est lié à une hypertrophie de l'avidité.

3. Ce qu'on entend par instinct grégaire ou socialité (instinct de la vie en commun), nous semble être un complexe des dispositions partiellement évoluées. Nous ne nions pas, d'autre part, qu'*à l'heure actuelle*, la pratique de la sexualité n'ait pas de profondes affinités avec l'avidité.

Digitized by Google

nous paraît extrêmement exagéré; mais nous ne faisons aucune difficulté à lui faire sa part, puisque nous lui rattachons non seulement la bonté, mais aussi la *sociabilité* (§ 25). Il n'est guère contestable que c'est la pratique de la sexualité qui a donné naissance à la sociabilité, sous ses formes les plus primitives; cette disposition se retrouve dans la série animale sous différents aspects : les attitudes, les gestes, le chant des oiseaux, la roue du paon, la luminescence du ver luisant, la « robe de noce » des poissons[1]..., qui constituent autant de formes de l'art de plaire ou de charmer. L'étape intermédiaire correspond à peu près à la coquetterie, besoin de se parer et de se parfumer; et, progressivement, cette disposition s'est étendue et s'est généralisée en laissant de côté son but primitif, puisqu'elle se manifeste de nos jours dans tous les actes qui permettent à l'homme « civilisé » de vivre au milieu de ses semblables, de leur rendre sa présence agréable.

La spontanéité a finalement abouti à l'*activité* (§ 26), telle qu'elle existe aujourd'hui; on comprendra la nature de cette évolution en considérant l'ensemble des actes, indépendants de tout but de conservation individuelle ou collective, se suffisant à eux-mêmes, qui constituent l'activité de luxe, dont le jeu est un des exemples les plus typiques et qui s'observe si communément chez les jeunes animaux, y compris les enfants; ce « besoin d'activité », comme on dit parfois, est le point de départ d'un grand nombre d'actions désintéressées que la psychologie classique considérait comme « inexplicables » parce qu'elles ne correspondent à aucun « mobile » déterminé. De

1. Cette apparition de vives couleurs serait, d'après Houssay, le signe d'une excrétion insuffisante de l'appareil génito-urinaire.

Digitized by Google

fait, l'activité reste constamment sous la dépendance étroite de la cénesthésie (§ 26).

Enfin il est à peine besoin d'insister sur la manière dont la réactivité s'est développée pour donner naissance à cette disposition que nous avons identifiée sous le nom d'*émotivité* (§ 27) : les réflexes émotifs (§ 19) sont de tous points comparables aux tropismes, tant par le mécanisme de leur production que par leur caractère inévitable ; la réactivité s'est, de bonne heure, accompagnée du souci de se défendre contre les dangers extérieurs que la réactivité signalait et de profiter des avantages qui s'offraient, en même temps qu'une suppression temporaire de la nécessité de se défendre se trouvait suivie d'une satisfaction, d'une affection de plaisir, élaboration des premières manifestations de détente.

§ 36. Les considérations précédentes montrent qu'on peut retrouver avec une grande vraisemblance les cinq dispositions de la vie affective-active, qui se présentent comme une élaboration de quatre fonctions fondamentales de la vie psychique : appétit, sexualité, spontanéité, réactivité. Ces théories de phylogénie psychologique confirment l'ensemble des résultats que nous avons déduits de la psychopathologie et reçoivent ainsi une justification indirecte.

Pour les raisons que nous allons indiquer au chapitre suivant, la psychopathologie ne nous semble fournir aucun renseignement directement utilisable en ce qui concerne les aptitudes intellectuelles ; aussi sommes-nous contraints d'utiliser, dans ce but, la voie phylogénique, qui vient de nous inspirer une confiance croissante. Nous sommes ainsi naturellement préparés à considérer, après Condillac et les

Digitized by Google

évolutionnistes, les aptitudes intellectuelles comme les fruits d'une élaboration de la réceptivité, dernière propriété primordiale de la vie.

Psychophylogénie.

Propriétés biologiques.	Première élaboration psychique.	Exemples de stades intermédiaires.	Dispositions et aptitudes actuelles.	
Nutrition.	Appétit.	Instinct de propriété.	Avidité.	Dispositions affectives.
Génération.	Sexualité.	Affection, amitié.	Bonté.	
		Coquetterie.	Sociabilité.	
Motilité.	Spontanéité.	Jeu.	Activité.	Dispositions actives.
	Réactivité.	Défense.	Emotivité.	
Réceptivité.	Perceptivité.	Habitude.	Mémoire.	Aptitudes intellectuelles.
		Association d'images.	Imagination.	
		Discrimination.	Jugement.	

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Les aptitudes intellectuelles : l'intelligence.

(Psychophyiogénie II).

§ 37. Raisons pour lesquelles la psychopathologie ne renseigne pas directement sur les aptitudes intellectuelles. — § 38. Les opérations spontanées sur les perceptions : conservation, juxtaposition et discrimination. — § 39. La mémoire ou aptitude à retenir; l'imagination ou aptitude à combiner; le jugement ou aptitude à abstraire. — § 40. Le développement de la vie intellectuelle.

§ 37. Nous avons vu, dans les précédents chapitres, comment les maladies mentales constitutionnelles avaient conduit à définir les constitutions psychopathiques, à partir desquelles nous nous sommes élevés à la connaissance des dispositions affectives-actives. Les psychoses constitutionnelles, en effet, représentent des altérations (hypertrophies et atrophies) de la vie affective-active; par contre, elles ne présentent aucune relation *directe* avec le fonctionnement intellectuel proprement dit; si, en fait, elles arrivent à le perturber, ce n'est qu'indirectement, en raison du désordre affectif qu'elles occasionnent.

Voici, par exemple, un sujet atteint d'un délire de revendication (§ 15): une cause occasionnelle plus ou moins minime l'y a fait verser, car il y était prédisposé par sa constitution paranoïaque. Il commet des erreurs

Digitized by Google

absurdes de jugement, en découvrant des manœuvres hostiles et des tentatives agressives, là où il n'y a que des faits indifférents ou d'une tout autre signification que celle qu'il leur attribue; si son avocat exprime des craintes sur l'issue du procès qu'il a engagé, c'est parce que cet avocat a été payé par la partie adverse pour le trahir; s'il reçoit une lettre dont le timbre sur l'enveloppe est placé la tête en bas, c'est parce qu'on veut lui faire prévoir qu'il sera terrassé par ses ennemis. Ces paralogismes ne proviennent nullement d'une altération de son pouvoir général de critique : appliquée à des questions qui ne touchent pas à son délire, cette critique s'exerce avec autant de justesse que lorsqu'il n'était pas encore atteint de sa psychose. Ces erreurs grossières viennent uniquement de son désordre paranoïaque, fait d'orgueil, de susceptibilité et de méfiance.

Les psychoses constitutionnelles n'ont donc pu servir qu'à l'analyse et à la discrimination des composantes affectives-actives. En suivant une voie parallèle, on pouvait espérer que d'autres maladies mentales, portant leur perturbation sur l'intelligence même, pourraient permettre de découvrir et de classer des fonctions ou des aptitudes intellectuelles. Cette attente nous semble jusqu'ici avoir été déçue, et il nous faut expliquer pourquoi.

Les psychopathies, qui altèrent directement le fonctionnement intellectuel, sont les états de confusion mentale, de débilité mentale (imbécillité, idiotie) et de démence, auxquels nous avons fait allusion précédemment (chap. III). Les états de confusion sont en principe transitoires et guérissables; les deux autres, au contraire, sont définitifs, mais, tandis que la débilité est un état originel, existant dès l'enfance et représentant par suite un défaut de développement

Digitized by Google

intellectuel, les démences, au contraire, sont des états acquis, constituant des régressions de l'intelligence et survenant chez des sujets qui furent pendant un certain temps normaux à ce point de vue[1].

Malgré ces distinctions très nettes qui les différencient, les états de confusion mentale, de débilité mentale et de démence présentent un caractère commun, sur lequel nous avons déjà insisté : c'est que tous s'accompagnent de lésions plus ou moins destructives du système nerveux. Ce caractère est de la plus grande importance pour le problème qui nous occupe : nous avons vu, en effet, que la destruction plus ou moins considérable des cellules modifie profondément la structure du cerveau; celui-ci ne fonctionne plus dans les mêmes conditions et avec les mêmes déviations que lorsqu'il a conservé son intégrité anatomique; les troubles relevés sont alors plus ou moins disparates, discordants et même chaotiques, ils diffèrent complètement de ce que pourraient être des hypertrophies et des atrophies des aptitudes intellectuelles; au contraire, les cerveaux anatomiquement sains[2] n'offrent les uns vis-à-vis des autres, au point de vue de la pensée, que des dissemblances qui ne constituent jamais des « psychoses intellectuelles » et qui sont analogues à celles que nous avons indiquées à propos des seules dispositions normales de la vie affective-active. Telles sont les raisons pour lesquelles, à notre avis, la psychologie

1. Suivant la phrase classique d'Esquirol : « Le débile est un pauvre qui a toujours été pauvre; le dément est un riche qui est devenu pauvre ».

2. Et par conséquent, indemnes de toute lésion destructive, qui caractérise les psychopathies organiques. De tels cerveaux, rappelons-le, peuvent présenter des psychoses affectives-actives (psychoses constitutionnelles).

Digitized by Google

de l'intelligence ne peut, jusqu'à nouvel ordre, rien tirer de précis de l'étude des maladies mentales aussi bien constitutionnelles qu'organiques.

Il nous a donc fallu renoncer à user de la psychopathologie pour découvrir et classer les aptitudes intellectuelles, bien que cette méthode nous ait paru si féconde pour découvrir et classer les dispositions affectives-actives. A défaut de la méthode psychopathologique, nous ferons appel à la psychophylogénie, qui nous a déjà permis de retrouver ces mêmes dispositions et qui va nous conduire à considérer les aptitudes intellectuelles comme une élaboration de la réceptivité et de la perceptivité; le problème nous paraît d'ailleurs présenter moins de difficulté, car la pensée passe à juste titre, aux yeux des psychologues, pour plus simple et mieux connue que les obscures et profondes tendances, sur lesquelles seule la psychopathologie est parvenue à jeter quelque lumière.

§ 38. La réceptivité, nous l'avons vu (§ 31) est la propriété que possède tout être vivant d'avoir des sensations; la perceptivité (§ 33) lui permet de se faire une représentation rudimentaire des objets extérieurs et de soi-même. Indiquons que, chez l'homme, la sensation proprement dite est à peu près inexistante et ne se conçoit guère que par un effort d'abstraction : c'est toujours sous la forme de la perception que la quatrième propriété primordiale (§ 32) de la vie se manifeste en nous, et cette perception consiste dans la juxtaposition des diverses sensations et résulte d'une élaboration des sens par suite du développement du système nerveux; en d'autres termes, la perceptivité constitue le premier stade de complication, de développement de la réceptivité vers les aptitudes intellectuelles de l'homme actuel.

Digitized by Google

Les psychologues admettent, en général, que, sur ces éléments de la vie intellectuelle que sont les perceptions, l'esprit humain se livre à trois sortes d'opérations : il peut conserver ces perceptions, il peut les juxtaposer les unes aux autres, il peut enfin les distinguer les unes des autres. Sans nous dissimuler la part d'*a priori*, d'arbitraire en quelque sorte que comporte cette classification, nous avons déjà fait remarquer que la déduction, la dialectique est entachée de moins de causes d'erreur quand elle s'applique à la pensée qu'à la vie affective-active; ajoutons que l'exercice de ces trois opérations correspond aux trois aptitudes intellectuelles, que la psychologie classique, en accord avec celle du bon sens, a distinguées depuis Bacon.

§ 39. La première de ces aptitudes a pour effet l'assimilation de nos perceptions, en les conservant et en les reproduisant[1], puis en les reconnaissant et en les localisant, sous forme d'impressions secondaires ou images ; bornée à la conservation et à la reproduction, cette faculté constitue l'habitude[2]; complétée par la reconnaissance et la localisation, on la désigne sous le nom de *mémoire*. Ribot[3], entre autres, puis Pierron et Dugas ont beaucoup insisté sur l'identité de ces deux facultés; nous considérons l'habitude comme un stade intermédiaire dans l'évolution de la perceptivité vers la mémoire; autrement dit, la mémoire est la première et sans doute la plus simple

1. La conservation et la reproduction *seules* créent des représentations vagues, analogues aux sensations.

2. L'hérédité est une « habitude » de l'espèce, car elle comporte une conservation et une reproduction, sans reconnaissance ni localisation.

3. Notamment dans les *Maladies de la Mémoire*, p. 3.

Digitized by Google

des aptitudes intellectuelles, et elle comprend comme cas particulier, plus physiologique, ce qu'on entend couramment par habitude[1]. Alors que l'habitude intervient dans l'éducation et dans l'automatisme (régression psychique), la mémoire joue un rôle prépondérant dans cette appréhension de connaissances que sont l'instruction, la technique et l'érudition.

En second lieu, nos perceptions ont une tendance à se rapprocher les unes des autres, à se réunir par contiguïté, par ressemblance, par contraste,..., à s'intégrer; sous ses aspects les plus primitifs, qui se retrouvent dans toute la série animale et qui constituent les « phénomènes associatifs » (Loeb et Bohn), cette élaboration de la perceptivité n'est autre que l'association des images et intervient pour une grande part dans cette connaissance immédiate qu'est l'intuition[2]; parvenue à son degré actuel de développement, elle forme l'*imagination*, qui, parfois appelée « activité créatrice », n'est jamais en fait que combinatrice. C'est l'imagination qui est le facteur essentiel de l'invention sous toutes ses formes, soit dans la pratique où elle suggère des rapprochements entre faits considérés d'ordinaire comme sans relations, soit dans l'art où elle inspire des juxtapositions d'images, musicales ou plastiques, soit dans les constructions métaphysiques, soit enfin dans la science où elle consiste dans la puissance de synthèse, dans l'aptitude à induire des rapports lointains, à édifier des hypothèses fécondes et à trouver les méthodes propres à les vérifier[3].

1. « L'imagination reproductrice » au contraire est l'aspect le plus élaboré de la mémoire.

2. Il y a aussi, vraisemblablement, dans l'intuition, un raisonnement rapide et devenu inconscient par l'habitude (régression psychique).

3. Abel Rey, *Psychologie*, p. 309-311.

Digitized by Google

Enfin, dès le début de la vie psychique, par un ensemble de phénomènes que Loeb et Bohn ont englobés sous le vocable de « sensibilité différentielle », nos perceptions se distinguent les unes des autres; nous avons le pouvoir « de remarquer, dans le flux continu des états de conscience, certains moments que nous fixons en quelque sorte en les isolant du reste et en leur donnant une existence indépendante[1] ». Sous sa forme spontanée, c'est là ce qu'on appelle la fonction de discrimination ou aperception[2]; le perfectionnement progressif de cette aptitude a donné naissance aux concepts (ou idées générales), formés par abstraction, par généralisation, par systématisation,... en même temps qu'apparaissait le raisonnement déductif, opération essentielle de l' « activité rationnelle ». Cette troisième direction, à laquelle aboutit la perceptivité par une élaboration plus directe peut-être que les deux précédentes, forme le *jugement*[3], terme que nous employons dans le sens de la psychologie classique[4], qui, chez l'immense majorité des hommes, reste au stade du bon sens et de la compréhension, mais dont le développement le plus parfait correspond à la puissance d'analyser, d'abstraire, de déduire; important dans la vie pratique et dans l'art, le jugement est l'aptitude maîtresse qui permet au savant et au philosophe d'identifier la vérité.

1. Abel Rey, *Ibid.*, p. 129.

2. Le mot « attention » est parfois employé dans ce sens; il vaut mieux lui conserver une acception dynamique : l'attention est la mise en œuvre de la fonction de discrimination (chap. XVI).

3. On emploie souvent le mot « raison »; mais Boutroux a disqualifié ce terme en y incorporant des éléments affectifs, avec lesquels le jugement n'a aucun rapport.

4. « Faculté de l'entendement, qui saisit les rapports entre les idées, qui apprécie sainement les choses » (Littré).

Digitized by Google

§ 40. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard (chap. XII) sur les principales catégories de mentalités qui nous semblent résulter des divers modes de combinaisons que peuvent affecter entre elles, suivant les sujets, les trois aptitudes intellectuelles : mémoire, imagination, jugement. Disons dès maintenant, qu'elles sont la base de la pensée au même titre que les cinq dispositions psychiques : avidité, bonté, sociabilité, activité, émotivité, régissent les manifestations de la vie affective-active. Les trois fonctions intellectuelles sont « comme l'épanouissement dernier, en des organismes complets, des humbles commencements de la vie, qui est déjà habitude et mémoire, organisation et synthèse, adaptation sélective...; elles se mêlent étroitement, elles se prêtent un mutuel secours ; elles ne sont trois fonctions distinctes que si on les considère abstraitement, comme on est bien forcé de le faire pour les étudier[1] ». Ajoutons que c'est sous l'influence de ces trois aptitudes que les dispositions affectives-actives tendent à s'intellectualiser et à permettre une compréhension de plus en plus objective des choses[2] Le jugement joue un rôle prépondérant dans cette « désubjectivation », qui est la condition de l'adaptation la plus complète : « accentuer cette subordination, telle est l'œuvre de la vie psychique supérieure, telle est la tâche la plus haute que l'éducation individuelle peut se proposer »[3].

1. Abel Rey, *Psychologie*, p. 146 et 147.

2. Il y a, — nous venons de le voir dans les deux chapitres précédents — un parallélisme étroit et une collaboration constante dans la phylogénie des dispositions affectives-actives et des aptitudes intellectuelles. D'ailleurs, comme l'indique Lévy Brühl (*Les fonctions mentales dans les Sociétés inférieures*, p. 113), « les travaux sociologiques ne révèlent pas l'antériorité du sentiment sur la logique, mais seulement la simultanéité du sentiment et de la logique ».

3. Abel Rey, *Ibid.*, p. 478.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

La personnalité innée.

§ 41. La personnalité innée comprend le tempérament et l'intelligence; elle est primitive, permanente et fondamentale. — § 42. Dispositions et aptitudes sont indépendantes les unes des autres : leurs rôles déterminant et adjuvant. — § 43. Chacune des dispositions joue un rôle prédominant, à un certain point de vue. — § 44. Chaque aptitude intellectuelle est un adjuvant indispensable. — § 45. La vie psychique est une synergie des dispositions et des aptitudes.

§ 41. Au point où nous en sommes arrivés, apparaissent nettement les éléments essentiels et primitifs qui constituent notre personnalité ou, de manière plus précise, cette partie de notre personnalité que nous appellerons *personnalité innée*[1], qui comprend le tempérament, formé par l'ensemble des cinq dispositions affectives-actives (avidité, bonté, sociabilité, activité et émotivité) et l'intelligence qui résulte de la synthèse des trois aptitudes intellectuelles (mémoire, imagination, jugement)[2].

1. Nous distinguerons une seconde personnalité (*personnalité acquise*); l'étude de la personnalité tout entière constitue la psychostatique que nous opposerons à la psychodynamique.

2. Ces dispositions et aptitudes comprennent naturellement les cinq fonctions plus primitives (appétit, sexualité, spontanéité, réactivité et perceptivité) que nous avons identifiées (chap. VI) : les dispositions et aptitudes, en s'élaborant, acquiè-

Digitized by Google

La personnalité innée nous apparaît comme originelle, fondamentale et permanente.

Elle est originelle, car elle représente tout ce que nous recevons de notre hérédité; elle est le résultat non seulement de l'hérédité de l'espèce (humaine, dans le cas qui nous occupe), mais encore de l'hérédité ethnique, familiale et individuelle. A l'hérédité spécifique, nous devons l'ensemble de notre personnalité, c'est-à-dire le nombre et la nature de nos dispositions et de nos aptitudes; aux secondes, chacun de nous est redevable des particularités de sa propre personnalité, et notamment de la forme et du degré de chaque élément.

Elle est fondamentale et essentielle, car d'elle dépend, avant tout et surtout, ce que nous deviendrons dans le cours de notre vie. Dans la très importante mesure où la personnalité innée intervient, elle correspond à un déterminisme inflexible, à un fatalisme qui impose une certaine directive à l'existence tout entière. La personnalité innée caractérise un homme particulier comparé aux autres, et, si elle agissait seule, tous les actes de chaque individu seraient par cela même fatalisés; nous ne pouvons diriger notre propre comportement ou influencer celui de nos semblables qu'en tenant le plus grand compte de ces caractères de la personnalité innée.

rent une complexité plus grande, sans rien perdre de leurs propriétés initiales. Indiquons néanmoins accessoirement que certains individus possèdent des prédominances sélectives de ces cinq fonctions, sans qu'ils présentent une hypertrophie correspondante des dispositions ou aptitudes : un gros appétit n'est pas toujours le signe de l'avidité, l'instinct sexuel très développé se rencontre souvent sans bonté ni sociabilité, les gens chatouilleux (ou remuants) ne sont pas nécessairement émotifs (ou excités), enfin l'ouïe fine et la vue perçante ne sont pas des caractères nécessaires d'une intelligence développée.

Digitized by Google

Enfin, comme nous venons de le pressentir, elle est permanente et immodifiable dans ses éléments[1] : c'est ce que l'observation confirme, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. S'il arrivait que l'on puisse voir des sujets très émotifs perdre leur tendance à réagir de façon exagérée, des pervers devenir brusquement des êtres bons, très éthiques, si l'on rencontrait des mnésiques perdre leur mémoire tout d'un coup et indépendamment de toute maladie organique, on pourrait en induire que le développement d'un individu peut à lui seul modifier la personnalité innée, quelles que soient ses caractéristiques au début de la vie. Mais il n'en est rien : dans l'observation psychopathologique, d'une part, quand le psychiâtre est en présence d'accidents maladifs d'émotivité, il retrouve toujours dans le passé du malade une constitution hyperémotive plus ou moins latente ; de même, l'observation ordinaire ne décèle jamais des transformations complètes : tous les individus ne présentent à l'âge adulte qu'une élaboration plus avancée de leurs dispositions et aptitudes initiales.

Il y a lieu de faire justice d'une exception apparente qui viendra peut-être à l'esprit : c'est le cas des personnes de caractère enjoué et d'activité débordante qui, tout d'un coup, deviennent tristes et apathiques ; le changement inverse peut aussi s'observer. Il y a là des manifestations pathologiques qui n'infirment en rien notre thèse, car ce qui est alors originel et fondamental, c'est l'instabilité de l'activité ou cyclothymie[2], comme nous l'avons vu en étu-

1. La personnalité acquise (chap. XI) ne peut agir que sur le comportement.

2. On peut même ajouter que le degré de cyclothymie est préalable : ce qui le caractérise, c'est la valeur moyenne des écarts autour du degré d'activité.

Digitized by Google

diant le cas spécial de cette constitution psychopathique (§ 18).

§ 42. C'est ici qu'il convient d'insister à nouveau sur un point que nous nous sommes bornés à signaler en passant : il n'y a pas de hiérarchie entre les différentes dispositions et aptitudes ; elles sont indépendantes les unes des autres, en ce sens que chacune d'elles peut exister à n'importe quel degré, quelle que soit par ailleurs l'intensité des autres dispositions chez le même homme. A un point de vue légèrement différent, mais complémentaire, faisons remarquer qu'il n'est pas possible de signaler des particularités affectives-actives d'un sujet, sans qu'elles aient trait à l'une ou l'autre des dispositions, de telle sorte que, si on connaissait le degré de chaque disposition chez un individu, on pourrait en déduire quelles seront les directives de sa vie affective. Mais il faut pour cela les connaître exactement toutes, car l'intensité de l'émotivité ne préjuge en rien du degré de bonté ou d'activité, d'où il résulte que toutes les associations et modalités sont possibles. Il en est de même pour les aptitudes intellectuelles, et l'intelligence ne peut se définir sans qu'on connaisse, de façon précise, le degré de chacune d'elles; un mnésique peut être plus ou moins sensé, un imaginatif plus ou moins sensé ou mnésique. Par contre, si les trois aptitudes sont bien connues, l'intelligence est alors définie.

Comme la personnalité innée qui résulte de leur synthèse étroite, les dispositions et les aptitudes apparaissent toutes comme aussi primitives, fondamentales et essentielles les unes que les autres. On s'en convaincra aisément en les examinant à tour de rôle [1],

1. Pour la plus facile compréhension, on se reportera utilement au tableau synoptique donné à la fin de ce chapitre.

Digitized by Google

mais signalons tout d'abord une distinction importante.

Après de multiples observations, nous en sommes venus à penser que les cinq dispositions sont tantôt déterminantes et tantôt adjuvantes ; les trois aptitudes intellectuelles ne sont jamais qu'adjuvantes [1]. Ces deux qualificatifs [2] signifient respectivement que, dans les manifestations psychiques, dispositions et aptitudes peuvent avoir une influence tantôt prépondérante, tantôt accessoire.

Ce caractère tantôt déterminant, tantôt adjuvant des dispositions a pour corollaire une intéressante remarque : toute disposition déterminante tendra à se satisfaire et elle se satisfera avec d'autant plus d'énergie chez un individu donné que le degré de cette disposition sera plus important [3], c'est ainsi

1. C'est ce qu'avait déjà vu Ribot : d'après lui, les associations d'idées sont superficielles, l'essentiel ce sont les états affectifs ; la vie affective a beaucoup plus de poids que l'intelligence et, même quand le raisonnement et les idées prennent un grand développement, la vie affective conserve son indépendance et ses lois.

2. Nous évitons d'employer les mots classiques, de but et de moyen, tant pour éliminer leur sens finaliste, téléologique, qui entraînerait d'importantes réserves, que pour parer à une confusion qui ne manquerait pas de se produire : but et moyen sont des termes appliqués à des faits très dynamiques, toujours plus ou moins conscients, et qui, nous en sommes persuadés, ne nous révèlent jamais qu'un déterminisme apparent, superficiel ; au contraire, les déterminants et les adjuvants sont les conditions du déterminisme réel, profond. De même que les constitutions psychopathiques, les dispositions et aptitudes ne sont pas immédiatement perceptibles, ne sont pas conscientes et même nous seraient pour la plupart restées inconnues sans le secours de la psychopathologie : la psychologie classique n'en a guère soupçonné l'importance, absorbée qu'elle était par le détail plus apparent des manifestations dynamiques.

3. Il s'ensuit que, chez les psychopathes constitutionnels, la constitution psychopathique est un déterminant singulièrement puissant, sinon exclusif.

Digitized by Google

qu'un homme, doué d'une forte dose d'avidité, cherchera à satisfaire son besoin d'acquérir. Un individu plus avide que simulé s'appliquera surtout à capter de l'argent, des profits, de l'influence et pourra se servir, souvent avec adresse, de la politesse, de la flatterie, voire de mensonges : l'avidité est déterminante, la sociabilité est adjuvante. Au contraire, une personne plus simulée qu'avide recherchera principalement à plaire, à briller, à se faire valoir et fera servir à ce but la fortune ou l'autorité qu'elle aura acquise : la sociabilité est déterminante, l'avidité est adjuvante. Il est d'ailleurs bien évident qu'une disposition ou une aptitude n'aura un rôle important dans le comportement d'un individu que si le coefficient dont elle est affectée est suffisamment élevé.

§ 43. Nous ne reviendrons pas sur les fonctions biologiques, dont nous avons déjà montré le rôle. Signalons toutefois que *l'appétit* et la *sexualité* sont des instincts proprement dits : c'est à eux que se rattachent les « buts » de la vie animale. Au contraire, *spontanéité*, *réactivité* et *perceptivité* procurent surtout des « moyens » ; ce sont des fonctions adjuvantes. On pourra donc prévoir que les dispositions qui dérivent des deux premiers instincts auront plus particulièrement un rôle déterminant, alors que les dispositions et aptitudes qui se sont élaborées à partir des deux autres seront surtout adjuvantes. C'est là ce qu'on constate en première approximation ; mais la complication croissante de la vie psychique n'a pas été sans amener quelques chevauchements que nous signalerons, en passant en revue les dispositions et les aptitudes pour montrer le caractère fondamental et essentiel que chacune d'elles possède.

Digitized by Google

Par sa fréquence et son intensité, *l'avidité* est la disposition déterminante par excellence : c'est tout ce que l'on peut accorder à La Rochefoucauld (« les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer »), à Nietzsche, l'apôtre du surhomme, et à Le Dantec (« l'égoïsme, base de toute société »). Il y a d'ailleurs chez La Rochefoucauld une confusion dont il n'a peut-être pas été entièrement dupe : on ne peut pas toujours démêler s'il a cru que nous agissions toujours sous l'empire de notre disposition avidité — ce qui est tout à fait inexact — ou que nos actions étaient déterminées par le maximum de satisfaction individuelle, remarque évidente d'après ce qui précède.

En tout cas, ce moraliste n'a pas nettement aperçu l'importance de la *bonté*, qui est un déterminant puissant chez quelques individus. D'autres auteurs, tels que Tolstoï, ont préconisé un renoncement irréalisable, dicté par leur état dépressif. La plupart des biologistes philosophes, et principalement Delage et Goldsmith[1], montrent avec force que « les espèces les mieux adaptées sont celles qui ont acquis des habitudes d'entr'aide » ; la vie sociale est plus complexe que Le Dantec l'avait imaginée.

A un autre point de vue, l'homme ne pourrait vivre sans *sociabilité*, comme nous l'avons déjà indiqué ; cette disposition intervient comme adjuvante, principalement, et elle a pour effet de faciliter nos rapports avec nos semblables, mais elle peut aussi agir comme déterminante, chez les individus pour lesquels elle atteint une intensité marquée : la coquetterie, la vantardise, la hâblerie, la recherche des complications romanesques se rencontrent en dehors de tout stimu-

1. *Les théories de l'évolution* (conclusion).

Digitized by Google

lant d'avidité et représentent alors des manifestations immédiates de la sociabilité.

L'activité est la disposition adjuvante de réalisation par excellence. Mais elle fonctionne aussi comme déterminante chez les individus particulièrement bien doués, « qui agissent pour agir ». Ce rôle déterminant a complètement échappé à la psychologie classique; par contre, Bergson semble avoir exagéré l'importance de l'activité, en l'identifiant avec la vie, car l'activité renferme, à notre sens, tout ce que peut contenir de positif cette force mystérieuse, non intellectuelle, qu'il a glorifiée sous le vocable d' « élan vital ».

Le rôle de l'*émotivité*, est différent de celui de l'activité : celle-ci en effet est le facteur principal d'extériorisation motrice, de satisfaction de notre besoin spontané d'agir; l'émotivité, au contraire, intervient dans les actions auxquelles nous sommes sollicités par le milieu. Cette disposition est généralement adjuvante, et ceci toutes les fois qu'elle nous renseigne à propos d'une autre disposition à satisfaire, toutes les fois qu'elle nous incite à acquérir (avidité), à aimer (bonté) ou à plaire (sociabilité); à ce point de vue, notre comportement dépend plus de notre émotivité que de notre activité, ce qui revient à dire que nous accomplissons plus d'actes utiles et intéressés que d'actes proprement spontanés. Mais l'émotivité peut être aussi déterminante : c'est ce qui se produit dans la recherche directe du plaisir, soit sous ses formes les plus élaborées (plaisir intellectuel ou artistique), soit sous ses formes uniquement physiologiques, tels que les plaisirs bachiques : mélomanes et toxicomanes sont également des émotifs.

§ 44. En l'opposant à la « matière », Bergson a cru

Digitized by Google

trouver dans la *mémoire* ce qui caractérise la vie. Cette vue intuitive est extrêmement partielle, comme tout notre exposé tend à le montrer. Sans doute, c'est grâce à la mémoire que, depuis les époques les plus éloignées jusqu'à notre naissance, s'est formée (par hérédité) la personnalité innée de chacun de nous; de même, c'est par la mémoire principalement que se constitue notre personnalité acquise, dès que nous jouissons d'une existence indépendante. Mais ce n'est qu'à ce point de vue que la mémoire possède une importance prépondérante ; elle reste un facteur accessoire dans un grand nombre de cas où d'autres dispositions et aptitudes prédominent.

L'*imagination* est un adjuvant sans lequel l'existence serait impossible, car, suivant la remarque de Bergson[1], « toute notre vie est tournée vers l'avenir » ; l'imagination, en nous fournissant par avance la représentation des conséquences de nos actes, a ancré en nous l'illusion[2] de la finalité et du libre-arbitre.

Pas plus pour le *jugement* que pour l'imagination, nous n'insisterons sur l'importance bien connue de ces aptitudes en ce qui concerne l'activité proprement intellectuelle (esthétique, scientifique, philosophique, § 39). D'une façon plus générale, nous rappellerons que le jugement est l'aptitude essentielle d'adaptation et d'élaboration de la vie affective ; c'est sans contredit le jugement qui différencie le plus l'homme des autres espèces animales. Son rôle est capital comme adjuvant de la vie pratique : les fautes les erreurs, les superstitions tiennent toutes à un

1. Que nous trouvons ici très juste.

2. Cette illusion tient en outre (chap. XXIII) à l'impossibilité de connaître tous les facteurs antécédents.

Digitized by Google

défaut de jugement, soit que l'individu en question [1] présente une anormale simplicité d'esprit (infériorité absolue du jugement), soit que ses dispositions affectent une intensité tellement considérable que son jugement s'en trouve dévoyé (infériorité relative, logique des sentiments).

§ 45. Nous avons déjà indiqué à propos de l'imagination qu'elle était tournée vers *l'avenir* et qu'en particulier, elle nous permettait une anticipation continue de nos actes et de leurs conséquences. Au contraire, le jugement s'applique surtout aux conditions *actuelles*, tandis que la mémoire est étroitement liée au *passé*. Ce n'est là qu'une opposition assez superficielle, la synergie des trois aptitudes étant toujours réalisée à chaque instant.

On a vu, en effet, par les remarques qui précèdent que les dispositions et aptitudes interviennent toutes dans notre vie psychique ; elles sont de même origine, de même nature, et ne se subordonnent pas les unes aux autres; elles ont toutes une part prépondérante *si l'on considère un aspect particulier de la vie*. Nous avons reconnu à chacune certaines propriétés spéciales : les aptitudes intellectuelles, l'émotivité et l'activité fonctionnent en général comme des adjuvants et, inversement, les dispositions affectives paraissent plus fondamentales, de telle sorte que l'homme se caractérise par une véritable prédominance de l'affectivité. Quel que soit l'intérêt de ces remarques, elles ne doivent pas nous faire méconnaître l'unité profonde qui caractérise la vie dans son dynamisme. La vie résulte d'une synergie de ses diverses composantes :

1. Même s'il est relativement instruit (distinction entre la personnalité innée et la personnalité acquise).

Digitized by Google

la vie animale est la synergie des instincts biologiques ; la vie psychique, qui s'est élaborée à partir de ces instincts, est la synergie des dispositions affectives-actives et des aptitudes intellectuelles. En décrivant la personnalité innée, synthèse de ces instincts, de ces dispositions et de ces aptitudes, nous avons défini la partie la plus importante de cette subdivision de la psychologie, qu'est la psychostatique.

Psychostatique.

LES ÉLÉMENTS DE LA PERSONNALITÉ INNÉE

	Éléments déterminants.	Éléments tantôt déterminants et tantôt adjuvants.	Éléments adjuvants.
Éléments psychophysiologiques.	Appétit. Sexualité.	Spontanéité.	Réactivité. Perceptivité.
Éléments psychologiques.		Avidité. Bonté. Sociabilité. Activité. Émotivité.	Mémoire. Imagination. Jugement.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'adaptation progressive de la personnalité innée.

(Psychoontogénie)

§ 46. Par l'exercice même de la vie, les dispositions et aptitudes deviennent successivement efficaces. — § 47. La vie passive, la vie spontanée et la vie réfléchie. — § 48. Rapprochements entre le développement de l'individu et l'évolution de l'humanité.

§ 46. L'étude de la première partie de la psychostatique nous a conduits à considérer chaque individu, dès sa naissance, comme complètement caractérisé au point de vue psychique par ce que nous avons appelé sa personnalité innée, c'est-à-dire par l'ensemble de ses cinq fonctions biologiques, de ses cinq dispositions affectives-actives et de ses trois aptitudes intellectuelles.

Dès sa naissance, la vie psychique commence et se complique au fur et à mesure de son fonctionnement. De cette complication même résulte une évolution de l'individu, qui le conduit de l'enfance à la maturité psychique, telle qu'on la constate chez l'homme adulte moyen. Cette évolution, nous allons nous efforcer de la préciser dans le présent chapitre, en expliquant comment les dispositions et aptitudes deviennent successivement efficaces, puis prédominantes dans le comportement. Les remarques de

Digitized by Google

psychoontogénie que nous allons énoncer nous permettront de montrer, dans les chapitres suivants, que le dynamisme lui-même, par la trace qu'il inscrit en nous, modifie la personnalité primitive (ou personnalité innée) et y superpose une deuxième personnalité, moins importante que la première sans doute, mais dont les effets sont loin d'être négligeables et qui constitue ce que l'on évoque d'habitude sous les noms d'empreinte ou d'expérience.

Cette deuxième personnalité est acquise par l'individu et se superpose à la personnalité innée, héritée de l'espèce. Bien qu'acquise au cours du dynamisme et grâce à lui, elle s'intègre à la personnalité et devient ainsi statique. C'est pourquoi son étude appartient à la psychostatique et doit précéder la psychodynamique. Le lecteur admettra aisément les très réelles difficultés d'exposition auxquelles nous nous heurtons et qui tiennent à la diversité et à l'enchevêtrement des faits psychiques.

§ 47. Nous ne nous dissimulons pas la part d'arbitraire et d'hypothétique que contient nécessairement un essai de psychoontogénie; mais nous tenons néanmoins à montrer comment les indications, qui nous paraissent résulter de notre synthèse psychologique, cadrent avec les opinions très communes et les précisent peut-être mieux. Sans insister spécialement sur cette division, qui, dans notre esprit, s'efforce surtout de fixer les idées sur les divers aspects d'une évolution continue, nous distinguerons trois stades successifs dans ce développement de la vie psychique individuelle : la vie passive, la vie spontanée, la vie réfléchie.

Le premier stade correspond à ce qu'on peut appeler la *vie passive*, d'abord végétative, puis animale ; cette vie commence à la naissance, ou même si l'on

Digitized by Google

préfère à la conception, s'étend sur les premières années de la vie, sur ce qu'on a coutume d'appeler la première enfance, et se caractérise par une influence prédominante du milieu extérieur sur des êtres encore imparfaitement individualisés. Dans l'espèce humaine, trois fonctions biologiques sur cinq à savoir l'appétit, la réactivité et la perceptivité atteignent pendant cette période leur état normal de développement, bien qu'ils continuent à se développer dans la suite. Au point de vue psychologique, la disposition prépondérante est l'émotivité, comme le prouvent l'innéité des réflexes primaires et secondaires, ainsi que la précocité des réflexes émotifs (cris, larmes,...) ; l'aptitude intellectuelle la plus efficace dans la vie passive est la mémoire, les représentations les plus fréquentes sont les perceptions et les reviviscences, comme l'ont compris les éducateurs, ce qui pouvait se prévoir *a priori*, car seule une accumulation suffisante de souvenirs rend possibles les opérations de la pensée. Les animaux supérieurs, les mammifères et en particulier le chien ou le chat semblent présenter essentiellement une vie passive, à laquelle se joint un développement incomplet de la vie spontanée, puisqu'ils possèdent sans conteste les autres dispositions affectives-actives que nous avons distinguées chez l'homme ; ce qui différencie les animaux supérieurs de l'homme, ce n'est pas tant leurs vies affectives-actives, que les observations décèlent comme très analogues, mais plutôt l'insuffisance intellectuelle des premiers par rapport aux seconds[1]. C'est l'insuffisance intellectuelle des ani-

1. La comparaison entre les animaux supérieurs et l'idiot (ou l'imbécile) est tout à l'avantage des premiers; or l'idiot (et l'imbécile) semblent bien posséder à l'état normal les dispositions de la vie affective-active.

Digitized by Google

maux qui empêche l'enrichissement de leur vie affective-active et les fait paraître, même à ce point de vue, inférieurs à l'homme.

2° *La vie spontanée* coïncide avec l'émancipation progressive de l'individu et se présente, à ce point de vue, comme une réaction de l'individu sur le milieu ; en gros, la vie spontanée s'étend, chez l'homme civilisé, sur la deuxième enfance et sur l'adolescenee. L'instinct biologique, qui ne se rencontre pas pendant la période précédente, la sexualité, apparaît et acquiert son développement complet à la nubilité, suite de la puberté. La disposition que nous avons désignée sous le nom d'activité s'élabore, puisque le rôle de la spontanéité devient de plus en plus important, mais l'activité n'atteindra son état normal que dans la période suivante. A l'émotivité s'adjoignent les trois dispositions affectives : la bonté, qui réalise en quelque sorte une domination du milieu sur l'individu ; l'avidité, qui concrétise la lutte de l'individu contre le milieu et la sociabilité, essai de conquête du milieu par l'individu. Ces remarques permettent d'interpréter les observations de Dupré, auxquelles nous avons fait allusion précédemment (§ 17) : la poussée de sociabilité lors de la seconde enfance se révèle par des fabulations et des mensonges souvent maladroits, expédients à la disposition de cerveaux insuffisamment formés. De même, à cet âge, l'aptitude intellectuelle prédominante est l'imagination, car la combinaison des souvenirs (évocation) semble plus spontanée et plus immédiate que leur parfaite discrimination; à cette prédominance, correspondent le nombre considérable de pressentiments et d'intuitions, ainsi que la précocité des prédispositions artistiques.

3° Le troisième stade de la vie s'étend sur la jeunesse et l'âge mûr et se termine par la sénilité ; la

Digitized by Google

vie réfléchie se présente comme un effort pour concilier les deux vies précédentes, comme une adaptation de plus en plus adéquate de l'individu au milieu. Si l'activité et les autres dispositions parviennent à leur état complet de développement, c'est surtout grâce à la maturité du jugement, qui dispose alors d'une expérience suffisante pour s'exercer avec fruit. L'homme conserve sans doute une grande prédominance affective, qui le pousse à considérer comme vrai ce qui lui est utile ; mais la pratique de la vie réfléchie l'éclaire sur les illusions d'un utilitarisme étroit, de la subjectivité, de la logique affective. L'importance de la vie intellectuelle, sous forme d'abstractions, de raisonnements déductifs et de contrôles expérimentaux, tend à nous rendre plus désintéressés, plus objectifs, plus ouverts aux synthèses de la science et de la philosophie. La meilleure adaptation de l'homme à son milieu est le fait de la collaboration d'une intelligence profonde et riche à une activité légèrement supérieure à la moyenne (§ 26), collaboration qui est singulièrement facilitée par l'absence d'hypertrophies trop exagérées des autres dispositions affectives-actives.

§ 48. Telles sont les quelques indications probables qui nous semblent résulter de l'application de la psychostatique à l'ontogénie de la personnalité innée. Nous n'entrerons pas dans la discussion du parallélisme de l'ontogénie et de la phylogénie des phénomènes psychiques ; si cette théorie n'est pas d'une application très générale, elle peut néanmoins suggérer des hypothèses intéressantes. En comparant les remarques précédentes à celles qui constituent l'essentiel de notre psychophylogénie (Chap. VI et VII), on peut mentionner que l'homme, à sa nais-

Digitized by Google

sance, est déjà un être très évolué par rapport à l'ovule fécondé et que le développement ontogénétique intra-utérin correspond à la plus grande partie de l'évolution phylogénétique, qui conduit des propriétés primordiales de la vie aux dispositions et aptitudes psychiques; en d'autres termes, le passage de la vie passive à la vie réfléchie chez un individu donné est assimilable, au point de vue intellectuel tout au moins, à l'évolution de l'humanité pendant les trois derniers millénaires. Cette comparaison a été indiquée par Auguste Comte, comme une conséquence de sa loi des trois états, à laquelle des critiques répétées n'enlevèrent pas toute valeur : sans qu'il y ait de correspondance terme à terme, les états théologique et métaphysique se caractérisent par la crainte des dieux et par la création d'entités, ce qui les rapproche de nos vies passive et spontanée ; dans l'état positif au contraire, comme dans la vie réfléchie, l'homme observe le monde au lieu de l'inventer.

Digitized by Google

Psychoontogénie.

STADES successifs.	PSYCHOSTATIQUE		PSYCHODYNAMIQUE		
	Dispositions prépondérantes.	Aptitudes prépondérantes.	Représentations principales.	Retentissements principaux.	Extériorisations principales.
VIE PASSIVE (Influence prédominante du milieu).	Émotivité.	Mémoire.	Perceptions et reviviscences.	Émotions.	Réflexes émotifs.
VIE SPONTANÉE (Émancipation de l'individu).	Bonté. Sociabilité.	Imagination.	Évocations.	Sentiments.	États d'humeurs
VIE RÉFLÉCHIE (Adaptation de l'individu au milieu).	Activité.	Jugement.	Évaluations, puis abstractions.	Sentiments.	Actes.

Digitized by Google

CHAPITRE X

La personnalité et le comportement.

§ 49. Les difficultés de la connaissance de la personnalité innée. — § 50. Une même manifestation peut avoir des origines extrêmement dissemblables. — § 51. Distinction essentielle entre la psychostatique et la psychodynamique.

§ 49. L'ensemble de nos dispositions et aptitudes, la personnalité innée, est devenue une notion précise et positive grâce aux résultats de la psychopathologie, corroborée par diverses considérations phylogénétiques. Mais, pour que l'intérêt de cette étude ne reste pas exclusivement théorique, il faut lui trouver une confirmation quotidienne, ainsi que nous nous sommes efforcés de le faire pour notre propre compte depuis plusieurs années déjà.

La connaissance de la personnalité d'un de nos semblables — et en particulier la connaissance de notre propre personnalité — présente des difficultés considérables, qui sont imputables à plusieurs raisons :

nous n'assistons jamais qu'à des faits, à des manifestations dynamiques; seule une abstraction bien conduite permet de remonter du dynamisme au statisme, et on concevra les possibilités d'erreur qui peuvent se glisser dans de telles interprétations;

la personnalité innée est inconsciente, et chacun de nous se forge des idées extrêmement erronées à ce

Digitized by Google

sujet, idées qui proviennent de tout un système de raisonnements justificatifs et dont il convient, avant tout, de faire table rase;

enfin, comme nous l'avons indiqué déjà (§ 45) et comme nous y insisterons au prochain chapitre, à la personnalité innée se superpose une seconde personnalité, acquise à la suite du comportement passé; et il est souvent délicat de faire le départ de ce qui appartient à l'une ou à l'autre de ces deux personnalités.

§ 50. La connaissance psychologique d'un homme ne peut se fonder sur un seul de ses actes, ni même sur un petit nombre d'actes; elle n'a quelques chances d'être sûre et complète que si elle porte sur de multiples observations, que si elle s'appuie sur une plus grande portion de son comportement. Ce qui définit et caractérise un sujet, ce ne sont donc pas ses actes en eux-mêmes, mais ce qu'il y a de semblable et de commun entre ses diverses actions, ce qui établit le lien et comme la parenté entre elles, ce qui à la longue se dégage comme toujours présent et par suite comme fondamental.

Nos moyens d'extériorisation sont, somme toute, relativement limités, et une même action peut, malgré des apparences identiques, avoir des origines, partant des significations très différentes. Donner une aumône à un pauvre peut être un geste de vanité, accompli avec l'intention de passer pour généreux; ce peut être au contraire une précaution intéressée de la part d'une âme pieuse, qui croit en récolter des droits au paradis; enfin ce peut être l'élan d'un homme compatissant[1]. Une observation brute, une

1. Le lecteur aura reconnu sans peine quelles sont, dans les trois cas, les dispositions déterminantes : sociabilité, avidité, bonté.

Digitized by Google

expérience fragmentaire conduit donc aussi bien à l'erreur qu'à la vérité : l'action de donner ne saurait par elle-même apporter un renseignement décisif; elle doit être observée dans sa répétition et sa fréquence, elle doit être appréciée par rapport aux circonstances : richesse du donateur, présence ou absence d'ostentation, croyances religieuses, etc.; elle doit surtout être confrontée avec l'ensemble de la conduite, avec ce que nous appelons d'une manière générale le comportement.

Pour un psychiâtre habitué à la recherche des stigmates et des points de repère qui caractérisent les constitutions psychopathiques, cette analyse deviendra vite familière et facile; mais elle pourra être facilement entreprise par tout homme qui a bien compris les catégories que représentent une fois pour toutes les dispositions et les aptitudes définies plus haut et qui s'exerce à en rechercher les manifestations chez lui et ses semblables.

En procédant à une observation suffisamment prolongée, on vérifiera les résultats que nous avons induits de la psychopathologie; on se rendra compte que tous les hommes possèdent une personnalité profonde, qui conserve toujours son identité. Le bon sens ne s'y est pas trompé; il a reconnu au travers de tout ce qu'il y a de commun à tous, ce qui différencie les divers individus, ce qui caractérise les tempéraments et les intelligences. Néanmoins, les psychologues ne sont pas encore parvenus à édifier une science des tempéraments et des intelligences[1]; cette étude est restée de fait abandonnée à l'intuition

1. Cette science a pour domaine une partie de ce que Stuart Mill appelait l'*éthologie*; nous lui préférons le terme plus précis de *psychostatique*.

Digitized by Google

du sens commun et aux essais souvent heureux des romanciers et dramaturges.

§ 51. La raison essentielle de cet état de choses tient à ce que la psychologie classique, fortement, sinon uniquement imprégnée de métaphysique rationaliste, s'est attaquée d'emblée à des problèmes apparents ou mal posés, tels que ceux de « l'âme » du « moi », de la « volonté », etc..., d'où elle pensait pouvoir descendre par voie déductive jusqu'à la connaissance de l'individu ; l'étude des tempéraments et des intelligences passait pour une application accessoire et, en quelque sorte, utilitaire de la psychologie. Pour nous, au contraire, c'est l'analyse et pour ainsi dire la dissection des personnalités, observées dans ce que leurs manifestations offrent de plus profond et de plus intime, qui est le fondement même de toute science psychologique, le point de départ de toute généralisation.

La psychologie moderne, celle des Ecossais notamment et, plus près de nous, celle de l'école de Ribot, s'est bien appliquée à partir des faits les plus simples et les plus primitifs, mais il a manqué à ces psychologues la notion directrice, qu'on peut tirer de la psychopathologie et qui permet de préciser la personnalité.

Vue d'un autre angle, la psychologie classique ne paraît pas avoir aperçu les deux aspects profondément distincts que revêtent les faits psychiques. De ces deux aspects, l'un se rapporte à la forme extérieure qu'ils prennent pour l'observateur, l'autre au mécanisme intime et profond qui les détermine. Ces deux aspects ne sont pas liés entre eux de manière univoque ; deux faits peuvent bien se présenter de même façon objective et provenir cependant de deux

Digitized by Google

mécanismes originels très différents. L'exemple cité plus haut (§ 50) de l'acte de charité, né de motifs très dissemblables malgré son aboutissement identique, pourrait être varié à l'infini. C'est pourquoi il est capital, à notre avis, dans toute analyse psychologique, de distinguer ce que nous faisons et ce qui nous détermine, nos actes et leurs véritables antécédents, sans confondre ceux-ci avec les mobiles apparents que chacun de nous imagine après coup pour les expliquer. Cette distinction précise les deux grandes divisions que nous établissons en psychologie et auxquelles conviennent les noms respectifs de psychodynamique et de psychostatique.

La psychostatique, c'est l'étude de ce qui est à la fois primitif et permanent en nous, de ce qui préside à l'élaboration de tous nos actes, de ce qui caractérise les individus, de ce qui différencie les personnalités. On a toujours remarqué que les individus différaient entre eux, on a créé toute une langue de qualificatifs pour exprimer les mille nuances que présentent les tempéraments et les intelligences; mais une science exacte de ces différences reste à édifier; la psychostatique, nous en sommes convaincus, en est le seul point de départ solide.

La psychodynamique, par contre, étudie les manifestations psychiques des individus, les formes de leur extériorisation, et non plus seulement les mécanismes statiques qui sont en eux. La personnalité et le comportement, ou, comme nous dirons encore, le statisme et le dynamisme, peuvent souvent correspondre entre eux; un acte de charité peut provenir d'un mouvement spontané de notre disposition bonté, un mensonge poli peut être dû à notre disposition à plaire, à notre sociabilité. Mais il n'en est pas toujours ainsi : nous pouvons faire un acte charitable par

Digitized by Google

intérêt (avidité) ou par ostentation (sociabilité) ; nous pouvons également mentir par intérêt, par excès ou défaut de bonté, par excitation, et non par sociabilité.

Nous pensons avoir suffisamment insisté sur cette division primordiale entre la psychostatique, étude de la personnalité, et la psychodynamique, étude du comportement. Jusqu'à présent, nous nous sommes surtout occupés de psychostatique, en réservant pour plus tard l'étude des manifestations dynamiques. Mais la psychostatique n'est pas terminée, car il convient de préciser les modifications qu'apporte, dans notre personnalité primitive, l'ensemble de notre dynamisme passé ; ce sera le but du prochain chapitre, intermédiaire et trait d'union entre la psychostatique et la psychodynamique, dans lequel nous définirons une personnalité acquise, qui se superpose à la personnalité innée et dont il serait incomplet de négliger le rôle sur le dynamisme quotidien.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

La personnalité acquise.

§ 52. L'interdépendance de l'individu et du milieu physique, biologique et social. — § 53. Exemples d'interactions des dispositions affectives-actives. — § 54. Comment se forme la personnalité acquise. — § 55. Facteurs externes et internes de cette formation ; rôle essentiel de la mémoire. — § 56. L'aspect intellectuel de la personnalité acquise : souvenirs et croyances. — § 57. L'aspect moteur de la personnalité acquise : habitudes. — § 58. L'aspect affectif de la personnalité acquise : goûts et inclinations. — § 59. Les inclinations ne doivent être confondues ni avec les sentiments, ni avec les modalités du caractère. — § 60. Les passions sont les formes particulièrement intenses des goûts et des inclinations. — § 61. Coup d'œil d'ensemble sur la personnalité : parallèle entre la personnalité innée et la personnalité acquise.

§ 52. Ainsi que nous l'avons vu à propos des fonctions biologiques (§ 32), la vie peut se schématiser dans l'interdépendance de deux termes, l'individu et le milieu. Au point de vue psychique qui nous occupe, le premier de ces termes est originellement représenté par la personnalité innée, formée par l'hérédité; elle nous est maintenant connue. Le second terme, le milieu, est multiple, variable et en perpétuelle évolution; il s'ensuit que les relations entre le sujet et l'ambiance varient sans cesse. Au fur et à mesure que le sujet prend contact avec le milieu qui l'entoure, au fur et à mesure que, sous l'influence

Digitized by Google

des dispositions affectives-actives et à l'aide des aptitudes intellectuelles, l'individu essaie de s'adapter et d'utiliser les événements extérieurs, la personnalité ne reste pas fixe et immuable; elle est amenée à se modifier, non dans sa nature primitive, mais dans sa façon de se manifester, autrement dit dans son comportement. Or, en fait et plus spécialement au point de vue social, ce qui importe pratiquement, c'est moins ce que nous sommes que ce que nous faisons; nous ne valons que par nos actes et dans l'action. C'est pourquoi il est indispensable de rechercher ce que devient la personnalité à la suite des contacts répétés avec le milieu, de préciser comment elle se complète grâce à l'empreinte que laissent sur l'individu les faits auxquels il a participé.

Les phénomènes qui agissent sur nous peuvent se classer en plusieurs groupes : faits physiques, biologiques ou sociaux. Comme exemples des deux premières catégories, nous citerons la direction que peuvent imprimer à toute une vie un choc émotionnel intense et les petites infirmités de l'individu périphérique (maladresse, myopie...). Mais, de tous les facteurs externes, ce sont sans doute les faits sociaux qui entrent pour la part la plus importante dans la formation de la personnalité acquise : telles sont l'influence d'un ami ou d'une lecture, l'action de la famille et de l'école, l'éducation et l'instruction, et, en général, tous ces faits catalogués par Georges Dumas [1] et qui constituent ce que Tarde a appelé l'*interpsychologie*.

§ 53. On comprend facilement quelle est la complexité des phénomènes qui nous occupent et combien

1. *Journal de Psychologie*, juin-juillet 1920.

Digitized by Google

il est ardu de les préciser dans leur multiplicité, dans leur importance et dans leur interaction. Pour en dégager les caractères communs, nous prendrons des exemples dans chacune des cinq dispositions affectives-actives ; il est naturel de choisir ces exemples dans l'enfance ou dans la jeunesse, car les actions y sont plus spontanées et les dispositions innées plus directement déterminantes.

Prenons le cas d'un jeune homme orgueilleux et cupide chez qui l'*avidité* primitive entraîne le besoin de tout posséder ; il se rend insuffisamment compte d'abord du caractère excessif de ses désirs, mais les obstacles qu'il rencontre, les heurts, les blessures d'amour-propre l'amènent à réfléchir sur son propre cas et à réfréner ses manifestations avides, quand elles gênent le but final qu'il vise ; le moyen de réduction sera fourni par la sociabilité, la bonté ou l'avidité elle-même [1].

Reprenons ensuite le fait déjà cité d'un acte de charité ou de générosité : un enfant donne un de ses jouets à un autre enfant, parce que le haut degré de sa disposition *bonté* lui inspire un sentiment de sympathie pour son compagnon de jeu ; sa personnalité innée se révèle seule à ce moment. Plus tard, dans la vie, il lui est arrivé fréquemment d'être généreux avec des ingrats, d'avoir été trompé par des méchants, d'avoir pâti de son excès de bonté. Sa mémoire lui a permis de fixer ces faits, son imagination les lui a évoqués à propos, son jugement lui a montré qu'il

1. Par exemple, l'avidité peut nous solliciter, dans l'emploi d'une somme d'argent, à la fois vers une utilisation pour un plaisir immédiat et vers un placement qui contribuerait à garantir l'avenir ; l'avidité nous dirigera, en dernier ressort, vers la solution en faveur de laquelle auront pesé d'autres facteurs (activité, jugement, personnalité acquise,...).

Digitized by Google

ne devait donner qu'à bon escient, sous peine de souffrir dans son avidité ou dans sa sociabilité. Il est certes resté bon, il continue à aimer et à aider les autres ; mais l'expérience a développé en lui un mécanisme, sinon antagoniste, du moins réducteur, et ce nouvel ensemble d'habitudes où la bonté n'intervient plus seule constitue une partie de sa personnalité acquise.

Voici un autre enfant, dont la disposition *sociabilité* est d'emblée peu marquée : il dit simplement, spontanément tout ce qui lui passe par la tête ; c'est un « enfant terrible », qui signale à haute voix les ridicules des visiteurs ou qui répète les propos désobligeants qu'on a tenus sur leur compte. Son excès de franchise lui a attiré des réprimandes et des punitions ; mieux que cela, on l'a engagé à se montrer aimable, on l'a complimenté quand il disait un mot agréable ou quand il embrassait une personne indifférente. Bref, on a fait plus ou moins consciemment appel à ses autres dispositions (avidité, bonté, émotivité...), pour créer chez lui un mécanisme correcteur, qui représente désormais l'intervention d'une personnalité acquise.

On peut également montrer comment il est possible de canaliser, de diriger l'*activité* chez les enfants bruyants, tapageurs, fatigants : si l'on ne saurait diminuer leur excitation, on peut néanmoins s'appliquer à la rendre inoffensive ou même utile, soit en les entraînant à la marche ou aux sports, soit en les encourageant à rendre service à autrui, soit en leur montrant les avantages que leur avidité pourra tirer d'un meilleur emploi du besoin de se dépenser qui bouillonne en eux.

L'*émotivité* est parfois très marquée chez les enfants ; certains notamment se mettent en colère avec une

Digitized by Google

extrême facilité ; l'éducation, l'expérience personnelle leur font comprendre qu'une colère exagérée les met dans un état d'infériorité. Sans doute, l'individu ne devient pas moins émotif ; mais il apprend à ne pas extérioriser sa colère et, par suite, à la dominer mieux : un tel résultat est dû à l'habitude et à l'influence des autres dispositions (avidité, sociabilité).

§ 54. Il est facile d'esquisser, tout au moins dans les grandes lignes, ce que ces divers exemples peuvent avoir de commun : dans tous les cas, nous assistons à une réduction du rôle d'une disposition, originellement prédominante, par l'intervention d'autres dispositions ou aptitudes, qui restaient tout d'abord sans action : la formation de la personnalité apparaît ainsi comme une modification de la valeur déterminante[1] de certaines dispositions, sous la poussée du dynamisme, qui, quotidiennement répété, tend à créer une interaction et une collaboration de plus en plus étroites entre toutes les dispositions. Cette formation[2] de la personnalité acquise est d'ailleurs parallèle à l'utilisation progressive[3] de la personnalité innée, que nous avons étudiée précédemment (chap. IX) ; toutes deux se poursuivent, dans l'immense majorité des cas, dans le sens d'une plus complète adaptation de l'individu au milieu ; toutes deux permettent à l'individu d'acquérir des règles directrices de conduite, qui lui serviront quand il se trouvera en face de circonstances nouvelles. Le résultat de cette adaptation reçoit communément les

1. Comme les aptitudes intellectuelles ne sont jamais déterminantes, on comprend pourquoi elles ne nous ont fourni aucun exemple.
2. Grâce surtout à la mémoire (§ 55).
3. Où le jugement joue un rôle essentiel (§ 47).

Digitized by Google

noms d'expérience quand il s'agit de la vie affective-active et de maturité quand il s'agit de la vie intellectuelle.

En même temps, nous pouvons signaler, sans y insister, quelle est la condition indispensable de cette adaptation progressive : il est nécessaire qu'aucune disposition ne soit trop hypertrophiée ; sinon, quoi qu'il arrive, les autres dispositions ne pourront jamais jouer qu'un rôle tout à fait négligeable ; un individu sera d'autant moins éducable qu'il côtoiera de plus près les constitutions psychopathiques.

§ 55. Les exemples que nous avons cités nous montrent qu'il se crée des mécanismes destinés à corriger les dispositions innées ; une étude systématique permettra sans doute de préciser le rôle de l'expérience personnelle, de l'éducation, de l'imitation et, d'une manière générale, des différents facteurs par lesquels agit le milieu physique, biologique et social. Ces facteurs sont multiples et disparates ; l'état encore précaire de la sociologie laisse peu d'espoir d'en pouvoir dresser, quant à présent, une classification satisfaisante. Bornons-nous à mentionner qu'à côté de l'éducation, il conviendrait de placer l'instruction et, à côté de l'imitation, la contagion et la suggestion.

Si les facteurs externes qui concourent à la formation de la personnalité acquise sont mal connus, il n'en est pas de même des facteurs internes ou psychiques, qui pratiquement se réduisent à un seul, la *mémoire*. C'est, en effet, par la répétition et l'accumulation des expériences que se créent et se perpétuent ces premières acquisitions de la mémoire que sont les habitudes. Nous n'agissons guère spontanément qu'au début de notre vie ; très tôt, les revi-

Digitized by Google

viscences de tout ce que nous avons acquis interviennent dans notre comportement, par une action dont l'importance est proportionnée à leur répétition, comme il résulte des justes remarques de Ribot. Nous cessons d'être mus directement par nos seules dispositions innées; l'expérience de situations plus ou moins analogues crée des directions d'origine mnémonique de nos actes, autrement dit des habitudes du comportement [1].

Parmi les manifestations de la vie, en effet, il en est qui se produisent rarement, accidentellement, de loin en loin. Il en est d'autres, au contraire, qui sont fréquentes, constamment utiles ou agréables, et qui prennent un caractère spécial et très important de répétition coutumière. Or cette répétition, plus elle se reproduit, plus elle tend à donner aux manifestations une sorte d'organisation et de systématisation, qui aboutit à leur transformation en véritables mécanismes ou modes de penser, d'agir et de sentir, commodes, aisés, familiers et préférés, qui s'intègrent à la personnalité innée. La personnalité acquise est, pour ainsi dire, une portion du comportement passé qui s'est trouvée fixée par la mémoire : aussi tient-elle peut-être plus de la vie dynamique que de la personnalité innée, tout au moins en ce qui concerne ses éléments principaux, que nous allons rapidement passer en revue, en les rattachant aux manifestations de la vie intellectuelle et de la vie affective-active.

§ 56. Au point de vue intellectuel, la personnalité acquise est formée par nos *souvenirs* : tout souvenir débute par une impression et s'entretient par des

1. C'est en ce sens que nous agissons par habitude et que l'habitude est une seconde nature.

Digitized by Google

reviviscences successives. Il convient de faire une distinction très nette entre un souvenir, qui n'est pas objet d'attention, qui n'est pas conscient en ce moment, mais qui est capable de le redevenir, et une image, objet présent d'une manifestation spéciale, la reviviscence ou réactualisation des souvenirs. Il y a la même différence entre un souvenir et une image qu'entre l'énergie potentielle d'un lac et l'énergie cinétique de la chute qu'il alimente.

Parmi les souvenirs, il en est qui se systématisent sous l'influence du jugement ; l'acceptation et l'organisation de certaines idées plus ou moins vérifiées ou contrôlées constituent des modes habituels et durables de penser : ces modes ont reçu le nom générique de *croyances*, terme qui indique bien la part considérable d'affectivité que comportent presque toujours de telles systématisations. Dans certaines croyances, la part affective est assez restreinte et elles prennent ainsi un caractère plus nettement objectif (opinions et connaissances) [1].

La somme des connaissances, qui se développent et se conservent en nous, au cours de la vie, constitue la *conscience*, mais celle-ci ne peut être étudiée que lorsque sera connu le dynamisme de la vie intellectuelle et en particulier l'attention. C'est pourquoi, après avoir seulement indiqué sa place dans la personnalité acquise, nous reprendrons le problème de la conscience et lui consacrerons plus loin un chapitre spécial (Chap. XVII).

§ 57. Dans l'ordre moteur, la personnalité acquise se compose des *habitudes* proprement dites. Toute

1. On emploie le terme de principes, quand on a spécialement en vue l'application des croyances à la conduite.

Digitized by Google

habitude débute par un acte; la répétition de l'acte crée l'habitude. Les actes particulièrement simples tendent à devenir inconscients, automatiques (§ 100). Parmi les habitudes, certaines peuvent être individuelles : telles sont les habitudes de dormir la fenêtre ouverte, de manger très salé, d'écrire très fin, de sortir avec une canne, ...; les exemples que nous avons choisis ont à dessein une part motrice presque exclusive et sont au contraire à peu près dénués de retentissement affectif [1]. D'autres habitudes sont collectives, ce sont les mœurs ou coutumes, qui dépendent du climat, du milieu, de l'état de civilisation : habitudes dans les façons de se coucher, de se nourrir, de se vêtir, de se saluer...

§ 58. Mais c'est surtout dans le domaine de l'affectivité que la personnalité acquise est la plus riche et la plus complexe : elle consiste alors en *goûts* et en *inclinations*, qui sont des dispositions appliquées à des cas particuliers; les goûts se rapportent aux dispositions autres que la bonté, les inclinations dérivent au contraire de cette disposition. Goûts et inclinations débutent par une émotion et par un sentiment; ils s'entretiennent par le renouvellement de ces retentissements; ce sont, en quelque sorte, des sentiments latents, capables de renaître. Il arrive qu'une répétition trop fréquente amène parfois la satiété, mais la satiété est un phénomène toujours passager qui cesse avec une moindre fréquence de la répétition.

Nous dirons peu de choses sur les goûts et nous nous contenterons de donner quelques exemples de goûts qui se rattachent aux diverses dispositions.

1. Il existe tous les intermédiaires entre les habitudes et les goûts : on parle indistinctement de l'habitude de fumer et du goût du tabac.

Digitized by Google

A l'activité se rapportent les goûts des jeux, des sports, de la marche, de la danse, des voyages ; à la disposition émotivité, plus ou moins aidée par l'excitation, le goût de la musique et en général tous les goûts esthétiques ; à la sociabilité se rattache le goût de la toilette ; enfin à l'avidité le goût des plaisirs et des jouissances, en particulier certains goûts assez physiologiques, comme la gourmandise [1]. On comprend que la liste des goûts soit très longue, puisqu'ils peuvent s'associer, s'affiner ou au contraire se corriger les uns les autres, suivant les combinaisons des dispositions et les circonstances créées par le milieu.

Les inclinations retiendront plus longtemps notre attention. Choisissons comme exemple l'inclination d'amitié que nous avons pour quelqu'un et voyons comment s'est développée cette portion de notre personnalité acquise. La première fois que nous avons rencontré notre ami, nous avons éprouvé cette forme de sentiment de contentement que constitue la sympathie. Si les hasards de l'existence nous avaient définitivement séparé de lui, nous pourrions conserver un très bon souvenir de notre unique rencontre, mais il n'y aurait pas d'amitié. Si, au contraire, les entrevues se sont fréquemment renouvelées, et si notre sentiment de sympathie s'est reproduit à chaque fois, il est devenu, par cette reproduction même, persistant en nous et a acquis une véritable existence latente, puisque nous le retrouvons toujours par simple évocation ; il s'est ainsi constitué, organisé en une inclination (acquise), qui n'est autre que l'amitié. Il faut distinguer cette inclination, considérée en elle-même, avec ses caractères de continuité et de permanence, et sa manifestation intermittente, qui est la

1. Cf. § 41, note 2.

Digitized by Google

réapparition du sentiment de contentement que nous éprouvons et par lequel l'inclination se révèle, quand nous rencontrons notre ami (perception) ou quand nous songeons à lui (reviviscence). L'amitié, comme toutes les autres inclinations, n'est qu'un cas d'application de notre disposition bonté, et on comprend comment notre comportement envers notre ami dépend à la fois du statisme inné de notre disposition bonté et du statisme acquis de notre inclination amitié.

Sans avoir la prétention de donner une liste complète des inclinations, nous pouvons citer à titre d'exemples : l'affection, l'amitié, l'attachement, l'amour, l'admiration, le respect, l'estime, la reconnaissance; le patriotisme, l'humanitarisme; et, en sens contraire, l'antipathie, la rancune, l'animosité.

§ 59. C'est par suite de l'existence de ces goûts et de ces inclinations, dont Ribot avait démêlé la grosse importance, que le grand psychologue a cru pouvoir décrire une « mémoire affective » : il n'y a pas là, à proprement parler, de mémoire particulière à la vie affective [1]; la mémoire est une aptitude essentiellement intellectuelle, représentative, qui produit en nous des images (puisées dans l'ensemble de nos souvenirs) [2]; c'est grâce à la personnalité acquise que les mêmes images tendent à reproduire les mêmes manifestations et, en particulier, les mêmes sentiments. La

1. Ribot ne distinguait pas les domaines de la psychostatique et de la psychodynamique; il n'y a pas de mémoire affective, mais des *souvenirs* fortement chargés d'affectivité, qui sont précisément les goûts et les inclinations.

2. Ainsi que les répétitions d'actes et les renouvellements des sentiments, puisés respectivement dans la réserve de nos habitudes et de nos goûts et inclinations.

Digitized by Google

« mémoire affective » de Ribot doit être, selon nous, considérée comme l'aspect affectif de la personnalité acquise.

Il est essentiel, d'autre part, de distinguer les goûts et les inclinations, de ce que nous décrirons bientôt sous le nom de modalités du caractère. Les goûts et les inclinations se présentent comme des applications spécialisées et stables de dispositions; les modalités du caractère, au contraire, sont des combinaisons (de dispositions) habituelles, mais non spécialisées à un objet ou à un individu. C'est ainsi que l'inclination sympathie qu'on « garde » pour quelqu'un ne doit pas être confondue avec des combinaisons telles que l'aménité (qui résulte de la coexistence de la bonté et de la sociabilité) ou l'expansivité (due à l'association de la bonté et de l'excitation). Les inclinations sont des manières d'être acquises et spécialisées ; l'aménité et l'expansivité sont des manières d'être innées et générales. La distinction pourra parfois être délicate à établir, car les mêmes mots ont pu servir à désigner à la fois une modalité du caractère et une inclination et, plus souvent encore, une inclination et un sentiment : on conserve pour quelqu'un une inclination d'admiration, qui a débuté par un sentiment d'admiration qu'on a éprouvé pour lui.

§ 60. A l'aspect affectif de la personnalité acquise se rattachent les *passions* qu'on doit définir comme des degrés très marqués, ou même exagérés des goûts et des inclinations [1].

1. Les *manies*, au sens vulgaire du mot, représentent parallèlement les degrés très marqués ou même exagérés des habitudes. Les manies sont l'équivalent, au point de vue moteur, de ce que sont les passions au point de vue affectif. Ce n'est, en effet, que lorsque l'habitude devient une gêne, soit pour le

Digitized by Google

C'est ainsi que, dès qu'un goût est extrêmement fort, on parlera volontiers de la passion du jeu, de la chasse; parfois même l'expression s'emploie pour des goûts plus physiologiques auxquels nous avons fait allusion : passion du vin, passion de l'alcool, etc. L'amour et l'antipathie peuvent de même atteindre des degrés très intenses et se transformer en passions, telles que la jalousie et la haine. Enfin les inclinations relatives à ces faits d'ordre social où l'aspect affectif et intellectuel sont étroitement liés, comme dans le patriotisme, les irrédentismes, les croyances religieuses, les convictions politiques, peuvent également dégénérer en passions : il n'est pas rare que ces croyances soient défendues avec « feu », avec « passion » : le sectarisme, l'illuminisme, le mysticisme..., peuvent nous servir d'exemples.

Ce qui caractérise la passion, c'est avant tout, avons-nous dit, le degré très marqué ou exagéré auquel atteint le goût ou l'inclination. Mais ce degré n'apparaît pas toujours nettement. Il n'apparaît pas, par exemple, quand le goût ou l'inclination peuvent se satisfaire complètement et facilement. Il apparaît, au contraire, au maximum, quand le goût (ou l'inclination) se trouve gêné dans son extériorisation et dans sa satisfaction, quand il (ou elle) se heurte à des obstacles. La force de la passion se révèle par l'ardeur même qu'elle apporte dans sa lutte contre l'obstacle.

Le fait que la passion éclate dans la lutte contre

sujet lui-même, soit pour les autres, qu'on la qualifie de « manie ». Comme nous l'avons fait remarquer, il est des habitudes-goûts, en ce sens que l'élément moteur et l'élément affectif sont associés : c'est ainsi qu'on dit indifféremment « habitude de fumer » ou « goût du tabac »; on emploie de même les expressions : « manie de fumer » ou « passion du tabac ».

Digitized by Google

les obstacles qui s'opposent à la satisfaction des goûts ou des inclinations intenses, explique pourquoi tous les sujets ne sont pas également aptes à atteindre au degré de la passion. Seuls ceux qui ont à la fois beaucoup d'émotivité et d'avidité, c'est-à-dire ceux qui sont le plus enclins à se défendre et à attaquer, les combattifs, acquerront facilement des passions. Les passionnés sont toujours des avides émotifs.

Les passions, une fois acquises, présentent, comme les inclinations, une sorte de vie qui, bien que continue et latente, ne se manifeste que par intermittences, à l'appel des circonstances où elles sont intéressées. Ces manifestations intermittentes se produisent sous forme de sentiments particuliers, remarquables par leur intensité, qui constituent les états passionnels (§ 125) et qui se résolvent souvent par des actes impulsifs, plus ou moins involontaires. Bref, la passion est un état affectif de certaines personnalités, dont certains goûts ou inclinations, spécialement intenses, sont gênés dans leur satisfaction.

§ 61. Au point où nous sommes arrivés, nous pouvons jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la personnalité, dont l'étude n'est autre que la psychostatique.

A cette synthèse de dispositions (innées) que nous avons désignée sous le nom de tempérament, se superposent les habitudes, les goûts, les inclinations (acquises) : on peut réserver le terme de caractère[1] au tempérament modifié par les habitudes, les goûts et les inclinations : caractère devient donc synonyme de personnalité affective-active. En se conformant de même le plus possible à l'usage, la mentalité

1. Fouillée distinguait déjà le tempérament et le caractère, mais il limitait le tempérament à ce qu'il a de physiologique.

Digitized by Google

représentera la somme des aptitudes intellectuelles (intelligence) et des souvenirs (et des croyances). En d'autres termes, la personnalité totale comprend une partie affective-active ou caractère et une partie intellectuelle ou mentalité, comme le rappelle le tableau synoptique donné à la fin de ce chapitre.

Il est intéressant de remarquer que les hommes diffèrent essentiellement les uns des autres par leur personnalité innée ; la formation de la personnalité acquise tend au contraire à atténuer légèrement les différences, à rendre les individus un peu moins dissemblables. Sans la personnalité innée, on pourrait prévoir que la vie en commun et un ensemble d'influences extérieures à peu près identiques auraient pour effet de façonner des individus très semblables, ce qui est loin d'être le cas. En réalité, ces conditions du milieu n'arrivent à développer qu'un moi superficiel qui correspond à la personnalité acquise et elles laissent intact le moi fondamental ou personnalité innée, ainsi que Bergson en avait eu l'heureuse intuition, sans donner des précisions suffisantes sur cette manière de voir [1].

Dans la mesure où la personnalité acquise agit sur le comportement, celui-ci revêt des apparences communes dans un même milieu : c'est ce qui explique les différences de mœurs, de coutumes et d'opinions, de race à race, de peuple à peuple, de région à région; la diversité de croyances, de modes, de langues...., sont par suite des manifestations de la personnalité acquise ; c'est enfin la personnalité acquise qui permettra d'interpréter, dans une large

1. En particulier, Bergson s'est imaginé qu'une introspection opiniâtre (qu'il appelle intuition) est capable de nous faire connaître notre personnalité innée.

Digitized by Google

proportion, les caractères spéciaux des classes sociales, des âges et aussi des sexes.

Le rôle de la personnalité acquise est loin d'être négligeable dans notre comportement ; ce rôle ne pourra être connu et précisé qu'au prix de longues recherches et analyses sur les facteurs complexes qui le déterminent. Ce serait toutefois une erreur de la considérer comme une substitution ou une transformation profonde de la personnalité innée, qu'on reconnaît toujours comme permanente et prédominante [1]. La personnalité acquise n'est guère qu'une légère modification, le plus souvent dans le sens d'une plus complète adaptation, de la personnalité innée. Une observation superficielle aurait pour effet d'exagérer l'importance de la personnalité acquise, qui seule paraît agir, puisque la personnalité innée reste toujours inconsciente [2], il y a là une source inépuisable d'erreurs de psychologie.

Notre personnalité s'est formée en deux stades : la *personnalité innée*, qui est de beaucoup la portion la plus considérable [3], résulte d'un lent développement phylogénétique (antérieur à la naissance ; chap. VI) ; nous devons sa connaissance à ce fait que les maladies mentales constitutionnelles, en exagérant les variations de ses composantes, nous ont permis de les identifier ; la *personnalité acquise* doit sa for-

1. Comme en témoignent les remarques populaires : « On ne se refait pas » ; « chassez le naturel, il revient au galop ».

2. En particulier, l'introspection ne révèle jamais que la personnalité acquise.

3. Sans attacher trop de précision à un chiffre qui ne peut que donner un ordre de grandeur, il semble raisonnable de fixer en moyenne à 3/4 la part de la personnalité innée, l'autre quart étant réservé à la personnalité acquise :

Personnalité totale = (3/4 Personnalité innée) + (1/4 Personnalité acquise).

Digitized by Google

mation à l'effet de notre dynamisme antérieur depuis notre accession à la vie individuelle. On trouverait peut-être les raisons de cette inégale importance de l'une et de l'autre en s'inspirant de l'analyse de Ribot sur l'acquisition des souvenirs : le rôle prépondérant de la personnalité innée proviendrait de ce que la vie antérieure à la naissance se prolonge indéfiniment dans le passé et est, par suite, infiniment plus longue que la vie individuelle, alors que la personnalité acquise conserve néanmoins une influence qui serait due à ce que les souvenirs, les habitudes et les inclinations sont relativement très récents : la personnalité acquise est comparable aux premiers plans d'un paysage, lesquels conservent une certaine importance, bien que leurs dimensions soient infiniment petites par rapport à l'ensemble. En tout cas, l'action du milieu tant social que physique et biologique est faible tout le long de la vie individuelle, car il ne modifie pas la personnalité innée et il n'agit, concurremment avec cette dernière, que sur la personnalité acquise; ces considérations démontrent l'indépendance de la psychologie, vis-à-vis de la sociologie [1], et corroborent la place distincte que la quasi-unanimité des philosophes s'accordent à leur assigner dans la classification des sciences [2].

1. Voir à ce sujet Seignobos, *La méthode phychologique en sociologie*, *Journal de psychologie*, juin-juillet 1920. Un calcul simple permet de se rendre compte de l'influence minime des facteurs sociaux sur la personnalité : si l'on admet (ce qui est vraisemblable) que personnalité innée et facteurs externes entrent chacun pour moitié dans la formation de la personnalité acquise; si, d'autre part, on évolue à 3/4 le rôle des facteurs sociaux (l'autre quart étant attribué aux faits physiques et biologiques), on aboutit à ce résultat que le milieu social n'agit sur l'ensemble de notre personnalité que jusqu'à concurrence de 1/10.

2. Mathématiques, physique, biologie, psychologie, sociologie.

Digitized by Google

Psychostatique : l'ensemble de la personnalité.

	CARACTÈRE (Personnalité affective-active).	MENTALITÉ (Personnalité intellectuelle).
PERSONNALITÉ INNÉE (Moi fondamental).	TEMPÉRAMENT (Ensemble des dispositions affectives-actives).	INTELLIGENCE (Ensemble des aptitudes intellectuelles).
PERSONNALITÉ ACQUISE (Moi superficiel).	GOUTS, INCLINATIONS ET HABITUDES	SOUVENIRS ET CROYANCES

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Les mentalités.

§ 62. Les aptitudes intellectuelles comme éléments constituants de l'intelligence. — § 63. La mémoire : les grands mnésiques et les oublieux. — § 64. L'imagination : chimériques et positifs. — § 65. Le jugement dans les pensées et dans les actes : sensés et débiles. — § 66. Association des aptitudes. — § 67. Coloration de l'intelligence par les dispositions affectives-actives. — § 68. Intervention de la personnalité acquise : formation de la mentalité à partir de l'intelligence initiale. — § 69. Indications sur la distinction classique entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse.

§ 62. La vie est un ensemble synergique; et ce n'est que pour la possibilité de l'exposé, que nous la divisons en vie affective-active et en vie intellectuelle. Dans la vie affective-active, les cinq dispositions interviennent toujours en même temps; il en est de même, dans la pensée, pour les trois aptitudes intellectuelles : mémoire, imagination, jugement. Mais, malgré cette association fonctionnelle constante, ces aptitudes peuvent intervenir d'une façon plus ou moins prédominante dans les différentes phases du travail intellectuel. En outre, elles existent, à un degré qui est fixe pour chacune d'entre elles, chez un sujet donné : autrement dit, tout individu est plus ou moins mnésique, plus ou moins imaginatif, plus ou moins sensé. De même que les degrés des cinq dispositions seront

Digitized by Google

décrits plus loin comme les éléments constituants d'un tempérament, de même les doses que chacun possède de mémoire, d'imagination et de jugement, représentent les éléments constituants de son intelligence, ainsi que nous nous efforcerons de le montrer tout d'abord. Nous indiquerons ensuite comment ces éléments constituants peuvent s'associer et comment chaque intelligence se trouve colorée par les dispositions affectives-actives, c'est-à-dire par le caractère qui coexiste avec elle chez un même individu. Enfin, nous mentionnerons de quelle manière l'influence de la vie antérieure, en superposant une personnalité acquise à la personnalité innée, contribue à la formation de la mentalité proprement dite à partir de l'intelligence primitive.

§ 63. Les mnésiques, c'est-à-dire les individus doués de l'aptitude *mémoire* à un haut degré, parviennent à la fixation (souvenirs) et à la reproduction (reviviscences) le plus facilement et le plus sûrement. Si l'on compare deux enfants de tempéraments analogues et sensiblement équivalents au point de vue de l'imagination et du jugement, une observation même sommaire permettra de constater la différence qui peut exister dans leur aptitude mnésique ; à ce point de vue, tous les enfants pourront se situer entre deux types extrêmes. Nous considérons comme secondaires les modes d'application de la mémoire (visuelle, auditive, verbale, typographique...), qu'on s'est complu à décrire et à étudier : chaque sujet adopte et utilise l'une d'entre elles de préférence, pour les mêmes raisons, très complexes et très diverses, qui président à la création des habitudes et des manifestations automatiques. L'essentiel réside dans le degré originel de l'aptitude elle-même, et un enfant, qui a

Digitized by Google

fait précocement la preuve qu'il était très bien doué quant à la mémoire, restera toute sa vie [1] un grand mnésique.

Il n'est peut-être pas inutile de citer, en passant, des cas tout à fait exceptionnels, tels que ceux des calculateurs prodiges : il s'agit, en général, de sujets très mnésiques, mais de jugement médiocre, sinon pire (idiots calculateurs) et d'instruction très faible, sinon nulle. Dans ces cerveaux restés très incultes, il s'est développé, à l'exclusion de toute autre acquisition, particulièrement, solitairement, une seule spécialisation, qui tend vers un rendement d'autant meilleur qu'elle est plus limitée : les calculateurs prodiges sont capables, dans une seule série, d'un seul procédé de calcul et restent le plus souvent très ignorants, même dans l'arithmétique la plus simple.

A l'opposé des grands mnésiques, nous rencontrons le type extrême d'insuffisance de mémoire : il se caractérise, non par une absence de mémoire, mais par un degré relativement faible de l'aptitude. Disons tout de suite qu'en dehors de psychopathies lésionnelles, les cas de grande pauvreté de mémoire n'existent à peu près pas et que, dans la répartition des dispositions et des aptitudes, la mémoire est une de celles qui manquent le moins : on peut même affirmer qu'un homme sensé ne sera jamais arrêté par son défaut de mémoire, sauf s'il rencontre, dans ses examens ou concours, des juges férus d'une répétition machinale; à moins de dispositions fâcheuses [2] qui font de lui un « oublieux », il saura suppléer à son insuffisance mnésique par les multiples procédés

1. Nous faisons naturellement abstraction de la possibilité de lésions ultérieures (confusion mentale, paralysie générale, sénilité, etc.).

2. Excès d'émotivité, excès d'excitation,...

Digitized by Google

bien connus, de telle sorte que le rendement du travail intellectuel n'en sera pas compromis.

§ 64. L'*imagination*, comme la mémoire, présente des exemples de cas extrêmes et de tous les degrés intermédiaires. Les hommes commencent, dès leur enfance, à combiner avec une intensité et une facilité très variables de l'un à l'autre, et ces différences persistent tout au long de leur vie. Les tendances inventives et « créatrices » en art, en littérature, en science, sont en raison directe du degré d'imagination : beaucoup d'imagination est alors une condition nécessaire, encore qu'insuffisante. Dans la vie pratique, l' « intuition » est surtout affaire d'imagination : il s'agit là d'une combinaison rapide d'idées, parmi celles qui se présentent à première vue et qui, par cela même, est souvent plus séduisante que vraie.

La plupart des imaginatifs vivent dans l'avenir : c'est de l'imagination que dérive en partie le désir de la nouveauté, des lointains voyages, des explorations. D'autres[1] manifestent des tendances à la rêverie et un grand développement de la vie contemplative, grâce à quoi ils arrivent à se suffire à eux-mêmes : ils vivent en imagination tout ce qu'ils ne peuvent réaliser en fait, et se complaisent dans des constructions chimériques qui ne trouveront place ni dans le temps, ni dans l'espace.

Les pauvres d'imagination, au contraire, vivent surtout dans le présent : ils ont assez d'imagination pour les besoins ordinaires de la vie et, en particulier, pour cette sorte de prévision continue, qui nous contraint à nous représenter imaginativement tout ce que nous allons faire, pour pouvoir l'exécuter et y

1. Présentant en général, un léger appoint de dépression.

Digitized by Google

adapter notre effort. Mais ils auront peu de goût pour les arts et seront plutôt portés vers les réalisations pratiques : on les qualifie souvent d'hommes « positifs ».

§ 65. La troisième aptitude, *le jugement* (§ 39) a sa valeur particulière, variable d'un sujet à l'autre. Son bon fonctionnement dépend sans doute du degré de l'instruction et de l'expérience acquises, mais aussi et surtout de sa valeur intrinsèque, bien qu'il y ait là une cause d'erreur dans l'estimation qu'on en peut faire. A égalité de jugement, l'instruction et l'expérience constituent incontestablement un avantage considérable, mais on peut voir des sujets très cultivés, très érudits, pécher par un défaut très marqué du jugement, alors que des êtres incultes, ayant vécu en dehors de tout milieu intellectuel, étonnent par la justesse et l'exactitude de leurs appréciations.

Pour savoir si quelqu'un est sensé, il ne faut donc pas s'en rapporter à l'abondance de ses souvenirs (érudition), comme on le fait parfois. Si l'on veut éviter que des grands mnésiques ne viennent donner le change et présenter comme personnelles les répétitions d'opinions d'autrui, il convient de placer le sujet qu'on veut apprécier dans une situation intellectuelle nouvelle, en lui fournissant les matériaux nécessaires : cette remarque explique la juste importance qu'ont prise dans les examens les applications et les problèmes, qui paraissent le meilleur critère de la valeur du jugement. On peut également se tromper en ne tenant compte que des actes, car les dispositions affectives-actives ont une influence considérable dans le choix des évaluations, et il est d'observation courante que des gens remarquablement intelligents se conduisent parfois « comme des imbéciles ».

Digitized by Google

L'opinion qu'on se fera de quelqu'un au point de vue de son jugement présentera donc des garanties, si on l'apprécie dans des cycles à peu près exclusivement idéatifs (§ 89), dans des raisonnements objectifs par exemple. Le jugement est l'aptitude à apprécier sainement les combinaisons imaginatives élaborées à partir des documents mnésiques : sainement signifie surtout de manière telle que l'expérience ultérieure vienne habituellement confirmer le bien-fondé des évaluations initiales. Dans la vie pratique, un jugement solide correspond à une perfection de l'adaptation générale : toutes autres dispositions et aptitudes égales par ailleurs, le sensé aura pour caractéristique de mieux s'adapter, c'est-à-dire de réaliser cette chose difficile d'avoir l'attitude ou la décision qui conviennent, de distinguer l'essentiel de l'accessoire, d'éviter les excès, de se tenir dans la juste mesure et de reconnaître la nuance exacte. Cette importance dynamique du jugement tient à ce fait (§ 98) qu'il intervient surtout dans l'évaluation, aboutissement de tous les cycles psychiques et point de départ de tous les actes.

Inversement la niaiserie, la sottise, la stupidité, formes plus ou moins accusées de la faiblesse d'esprit ou de la débilité mentale[1], représentent souvent des obstacles insurmontables à un bon rendement du comportement, quels que soient par ailleurs les autres facteurs favorables, tels que l'excitation, hypertrophie de l'activité innée, et l'érudition, accumulation antérieure de souvenirs nombreux.

§ 66. Les aptitudes, éléments constituants de l'intelligence, s'associent d'une manière fixe et définie

1. La locution latine « minus habens » est synonyme de « débile mental ».

Digitized by Google

pour chaque sujet, mais très variable de l'un à l'autre. En s'associant par deux ou trois, les aptitudes intellectuelles créent des particularités plus ou moins différenciées.

Un mnésique pauvre d'imagination sera capable d'un travail d'exécution ou d'érudition, il fera, par exemple, un excellent technicien ; mais il sera beaucoup moins apte à des œuvres de création littéraire ou artistique, de reconstitution historique ou d'invention scientifique[1].

Un sensé, imaginatif, très peu mnésique, pourra être gêné dans ses acquisitions proprement techniques, par son insuffisance relative de mémoire ; mais, par contre, il possédera de la mesure, de la finesse, sinon du brillant dans ses manifestations intellectuelles. Inversement, un « esprit étroit » est le fait d'un jugement moyen associé à une pauvreté d'imagination : partant de prémisses vraisemblables, il en déduit parfois des conclusions erronées et la faiblesse d'imagination l'empêche d'en supposer d'autres. Les hommes pénétrants, perspicaces, sagaces, sont bien doués à la fois au point de vue de l'imagination et du jugement[2].

§ 67. Puisque les aptitudes et les dispositions constituent, chez un même individu, un ensemble inséparable, il se produira de multiples interactions entre le tempérament et l'intelligence. Nous indiquerons

1. Maurice de Fleury, dans son étude sur Littré (Masson, 1920) a montré que celui-ci était un mnésique sans imagination, répondant au type que nous indiquons.

2. En chiffrant les trois aptitudes par des cotes variant entre -3 et $+3$, on montre que le nombre de modalités possibles est 7^3, c'est-à-dire $7 \times 7 \times 7 = 343$, sans tenir compte des différences que superpose la personnalité acquise.

Digitized by Google

plus loin (§ 81) comment l'intelligence peut colorer le tempérament : l'émotivité ne se présente pas de la même façon chez un sensé ou chez un sot. Corrélativement, des tempéraments divers, à aptitudes égales, ne donnent pas la même résultante : certaines manifestations intellectuelles dépendant au plus haut degré de l'affectivité. Quelques exemples permettront de préciser ce point.

Les esprits échauffés, emballés, exaltés, fantasques, etc., correspondent à l'existence de désordres de l'activité et de l'émotivité. La lenteur d'esprit, qu'il faut distinguer de l'inintelligence, tient presque toujours à une disposition active médiocre et se rencontre chez les déprimés ; les excités auront l'esprit vif, si leurs aptitudes intellectuelles sont suffisantes, et mériteront, dans le cas contraire, les qualificatifs de superficiels[1] ou de brouillons.

A l'avidité se rattache l'esprit de contradiction, surtout s'il existe en outre une atrophie du jugement : de même que l'entêtement est synonyme d' « avidité chez un débile », de même l'adjectif raisonneur s'appliquera à la « débilité d'un avide ». Le goût du paradoxe est le fait d'un excès d'avidité ou de sociabilité, sans qu'un sens péjoratif soit attaché à ce terme au point de vue intellectuel. Il en est de même pour le scepticisme, position prise sous l'influence d'anomalies affectives : avidité avec faible émotivité et bonté médiocre ; un émotif bon ne saurait être sceptique.

Enfin, pour prendre un dernier exemple, la débilité chez les bons se manifeste par la suggestibilité, exagération de l'esprit d'imitation ; c'est le cas des

1. Le mot « superficiel » s'applique, parfois aussi, à l'ignorance d'un excité.

Digitized by Google

personnes, qui sont toujours « de l'avis du dernier qui a parlé ». Il ne faut pas confondre la suggestibilité ainsi définie avec ce qu'on pourrait appeler la suggestionnabilité, qui n'est qu'un acquiescement à des actes qu'on n'approuve pas toujours, et qui se voit surtout chez les déprimés peu avides, sans appoint nécessaire de débilité.

Les indications contenues dans ce paragraphe et dans le précédent donnent une idée de la méthode qui permettrait de classer les divers types d'intelligence : la complexité inhérente à la vie psychique permet de concevoir pourquoi la « classification des esprits » n'avait pas conduit à des résultats très satisfaisants.

§ 68. L'intelligence, telle que nous nous sommes efforcés de la définir, ne représente que cette portion de la mentalité qui ressortit à la personnalité innée ; mais son comportement se perfectionne considérablement par tous les apports de la personnalité acquise : nous avons vu (Chap. XI) comment l'instruction, la culture, l'expérience générale de la vie fixent des souvenirs et développent des croyances : l'ensemble des souvenirs et des croyances constitue sensiblement ce qu'on désigne d'ordinaire sous le nom d'esprit. Les termes présentent ici une certaine ambiguïté, en raison de l'emploi mal précisé qu'on en fait couramment. Pour nous, nous le répétons, on naît avec ses aptitudes intellectuelles, avec son intelligence ; on développe et on cultive son esprit : intelligence et esprit réunis constituent la mentalité.

La culture, si elle meuble l'esprit, ne modifie pas le degré initial de l'intelligence en elle-même : il est facile de reconnaître une grande intelligence chez

Digitized by Google

des sujets sans instruction, restés à l'écart de tout milieu cultivé[1]. Mais la culture de l'esprit améliore et facilite l'exercice de l'intelligence dans une forte proportion; elle peut même, et fort heureusement, suppléer non complètement, mais de façon très précieuse, dans la vie ordinaire, à une insuffisance relative de l'intelligence originelle. Il en est de la vie intellectuelle comme de la vie affective-active : la personnalité acquise ne modifie pas l'intelligence, mais elle peut améliorer considérablement son rendement, de même qu'elle peut améliorer le comportement affectif-moteur.

Dans la pratique psychiâtrique, il est fréquent de voir porter le diagnostic de débilité mentale originelle sur des sujets qui remplissent cependant des fonctions sociales importantes : officiers, avocats, médecins, professeurs,... Dans ces cas-là, ce n'est pas habituellement la mémoire et l'imagination qui sont considérées comme médiocres ou pauvres, mais bien le jugement. Or, à cette insuffisance relative du jugement, une instruction développée et un entraînement méthodique ont pu cependant remédier honorablement. Il en est de même dans les appréciations qui sont portées tous les jours sur des collègues ou des confrères dans les milieux les plus éminents; ces appréciations sont sans doute sommaires et parfois sévères, mais elles sont toujours partiellement justes,

1. Il arrive souvent qu'on ne fasse pas cette distinction et qu'on emploie le qualificatif « d'intelligent » dans le sens d'instruit. De même quand on dit de quelqu'un qu'il pétille d'intelligence, il s'agit, en général, d'un excité qui peut être d'intelligence moyenne, sinon médiocre. Pour bien différencier l'homme intelligent de l'homme instruit ou de l'excité, il nous paraît utile d'employer les critères précédemment décrits (§ 64).

Digitized by Google

car elles visent en général ceux qui, doués d'un jugement médiocre, ont pu parvenir à des situations enviées, grâce à des moyens matériels, à une solide mémoire ou à des dispositions affectives-actives favorables à un travail opiniâtre.

Outre les épithètes d'instruit et de cultivé, et inversement d'ignorant et d'ignare, certaines expressions ont trait plus spécialement à la personnalité acquise. La candeur correspond à une suggestibilité (§ 66) qu'on ne considère pas comme irrémédiable et qui est imputée plus à l'inexpérience qu'à la débilité. Un esprit faux est généralement le fait d'un homme instruit, mais chez qui une débilité partielle s'aggrave de désordres affectifs plus ou moins importants. Enfin, pour nous limiter, faisons remarquer que le dilletantisme est un mode d'occupation intellectuelle devenu familier, qui se développe chez des sujets imaginatifs et même sensés, à la faveur de l'égoïsme (avidité sans bonté) ou des diverses formes de paresse (§ 80), en même temps que grâce à un entraînement spécial (culture, loisirs, mode, etc.).

§ 69. Cet ensemble de précisions sur les mentalités va nous permettre d'essayer de définir une opposition devenue classique entre l'esprit de finesse et l'esprit géométrique. Dans la mesure où ces termes peuvent être appliqués, nous pensons que l'esprit de finesse est une façon rapide d'évaluer non seulement avec exactitude, mais encore avec la nuance qui convient le mieux : c'est une vision directe, exacte et nuancée. A la vision exacte correspond l'intervention d'un jugement solide; à la vision nuancée, la collaboration d'une imagination suffisamment riche, qui saisit les multiples aspects et facettes des choses, ainsi que leur retentissement plus ou moins profond;

Digitized by Google

la vision directe nécessite un certain degré d'excitation ou du moins d'excitabilité, laquelle se rencontre chez les impressionnables (et chez les sociables). En somme, excitation au point de vue affectif-actif, imagination et jugement du côté intellectuel caractérisent l'esprit de finesse.

Avoir l'esprit géométrique, c'est évaluer les choses d'une façon très exacte. Ici ni rapidité, ni intuition, ni rencontre de la nuance la plus séduisante ou la plus curieuse ; mais évaluation (plus ou moins lente), toujours rigoureusement juste[1]. L'esprit de finesse peut conduire parfois à des résultats seulement approximatifs ou même à des erreurs : l'intuition peut se tromper ; l'imagination et l'excitabilité suffisent parfois à entraîner vers une évaluation trop rapide un jugement même très bon. L'esprit géométrique évite ces imperfections et, si par hasard, un jugement excellent se rencontre chez un sujet avec l'imagination et les conditions affectives de l'esprit de finesse, on aura affaire à un esprit supérieur, présentant réunies les deux modalités d'esprit dont nous parlons.

Ces données très générales montrent que les diverses appellations en usage pour désigner les mentalités et où interviennent surtout le terme d'esprit — esprit vif, esprit faux, esprit étroit,... — sont

1. Du moins, quand l'expression « esprit géométrique » n'est pas prise dans un sens péjoratif, comme chez les intuitionnistes. De l'esprit géométrique, il faut rapprocher « les esprits profonds, mais étroits » de Duhem (à notre avis, jugement sans imagination), qu'il oppose aux « esprits amples, mais faibles » (pour nous, imagination sans jugement) ; cette classification qui avait dans l'esprit du grand physicien la prétention d'être complète, ne tient pas compte des apports de l'affectivité, qui peuvent fausser les évaluations dans une large proportion (ce dont Duhem lui-même fut un remarquable exemple).

Digitized by Google

en réalité très disparates. Elles nous amènent à conclure qu'il n'existe pas à proprement parler de classification des mentalités ; elles nous permettent par contre de proposer une méthode d'analyse des mentalités, basée surtout sur l'appréciation des aptitudes, qui sont les éléments constituants de l'intelligence.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Le caractère : ses éléments constituants.

§ 70. Définition du caractère : les dispositions affectives-actives en sont les éléments constituants. — § 71. L'avidité comme élément constituant du caractère : cupides (orgueilleux) et désintéressés (modestes). — § 72. La bonté : bons et méchants. — § 73. La sociabilité : simulés et cyniques. — § 74. L'activité : excités et déprimés. — § 75. L'émotivité : impressionnables et impassibles. — § 76. Possibilité d'une notation des éléments constituants.

§ 70. De tout temps, on a remarqué que les individus différaient non seulement intellectuellement, mais « moralement », et on s'est préoccupé de préciser ce qui pouvait caractériser chaque individu pris en particulier, autrement dit de définir les divers *caractères*.

Le mot caractère peut être pris dans deux sens : on dit parfois de quelqu'un qu'il a « du caractère » — comme on dit qu'il a « de la volonté », — en entendant par là qu'il présente certaines particularités avantageuses, que nous aurons plus loin l'occasion de préciser (§ 128). Laissant de côté cette acception un peu spéciale, nous userons uniquement de ce mot pour désigner l'ensemble des particularités, propres à un individu, qui permettent de le définir et de le distinguer au point de vue affectif-actif.

Le vocabulaire usuel comprend un très grand

Digitized by Google

nombre de mots, destinés à évoquer toutes ces particularités, que ce soient des substantifs, tels que timidité, orgueil, sincérité,... ou les adjectifs qualificatifs qui leur correspondent. Il convient de noter que les cas les plus importants ont été catalogués et la langue, en tant que vocabulaire, est faite et bien faite. Mais, au point de vue psychologique, il n'y a là qu'une interminable énumération, dans laquelle les multiples essais de classification n'étaient pas encore parvenus à mettre de l'ordre ; cet échec était dû à la méconnaissance de la personnalité innée, comme nous allons le montrer.

Nous avons été conduits à identifier le caractère avec la personnalité affective-active : il se compose essentiellement du tempérament, ensemble des cinq dispositions, sur lequel viennent se greffer les inclinaisons, les goûts et les habitudes, que l'homme a acquis dans le passé. Le caractère dépendant d'abord et surtout des dispositions, nous nous proposons donc, dans ce chapitre, de revenir sur ces dispositions, en les considérant comme les éléments constituants du tempérament et par suite du caractère.

Chacun de nous possède les cinq dispositions à un degré variable d'un sujet à l'autre, mais fixe et permanent pour un individu donné. Les dispositions sont des propriétés toujours positives, pourrait-on dire[1] ;

1. La physique nous habitue déjà à des propriétés qui ne paraissent *négatives* que par comparaison. Considérons, par exemple, une chambre en hiver : la main placée devant le radiateur éprouve une sensation de chaleur, car celui-ci rayonne de la chaleur vers la main; au contraire, le voisinage de la fenêtre procure une sensation de froid, parce que la main rayonne de la chaleur vers la fenêtre. Il est inexact d'affirmer que la fenêtre « rayonne du froid », pas plus qu'on ne pourra dire que la perversité est l'inverse de la bonté ou que la dépression consiste en une activité négative.

Digitized by Google

car même ceux qui sont le moins bien partagés possèdent un certain degré, si faible soit-il, de ce qui les caractérise. Autrement dit pour la même disposition, il ne peut exister deux propriétés antagonistes, mais une seule propriété qui est toujours de même sens, quelle que soit la différence des degrés de son développement. La disposition activité, par exemple, implique qu'il y a chez tous, même chez les plus déprimés, une certaine disposition à agir. La même remarque s'applique aux autres dispositions, telles que l'avidité ou la bonté. Il n'y a pas de sujets complètement désintéressés ou complètement dénués de bonté ; il ne paraît y en avoir que par comparaison avec le degré d'avidité ou de bonté de la moyenne des hommes ou avec ce qui serait nécessaire pour une bonne adaptation. De nouveau, nous arrivons à une antique opposition qualitative (oui ou non) qui se résout dans une gradation quantitative du plus au moins.

§ 71. Pour montrer comment les dispositions interviennent en tant que facteurs du caractère, il convient d'abord de décrire, à propos de chacune d'entre elles, les types extrêmes correspondants, en se tenant en deçà des limites du pathologique. Après les avoir ainsi étudiées successivement et indépendamment les unes des autres, il nous sera plus facile d'examiner ensuite (chap. XIV) les multiples modes de combinaison suivant lesquels elles peuvent s'associer réciproquement chez les différents individus.

Le type extrême par excès d'*avidité* est représenté par l'individu qui se révèle sans cesse préoccupé d'obtenir en tout et partout la meilleure part, la meilleure place : ce qui lui tient à cœur, c'est encore moins de paraître (sociabilité) que d'être. Des asso-

Digitized by Google

ciations d'autres dispositions et plus encore des circonstances d'ordre social : milieu, éducation, situation orientent les avides soit surtout vers la recherche de la jouissance matérielle, soit surtout vers la conquête des avantages moraux ou intellectuels : dans le premier cas, il s'agit de cupidité, dans le second, d'orgueil. Mais le cupide est aussi un orgueilleux, comme l'orgueilleux est toujours un cupide ; la seule différence qui existe entre eux est une simple prédominance, systématisée par l'habitude, dans la conquête de tels ou tels avantages.

La modestie est à l'orgueil ce que le désintéressement est à la cupidité, c'est-à-dire que ces extrêmes représentent une atténuation considérable de l'avidité. Chez le désintéressé et le modeste, l'avidité agit moins fréquemment comme disposition déterminante, d'où la possibilité chez eux d'une influence notable d'autres dispositions comme la bonté, la sociabilité ou l'activité.

§ 72. La *bonté* est la disposition qui nous porte à aimer autrui, à nous intéresser aux autres pour les autres : ici les types extrêmes sont représentés par le bon et le méchant. L'homme bon ne se révèle pas toujours d'emblée comme l'émotif ou l'excité : c'est surtout par ses actes, par sa conduite que, comme l'avide, on arrive à le déceler. En général, il est suffisamment émotif pour être compatissant, suffisamment excité pour être serviable ; c'est à ces deux caractères qu'on reconnaît le bon. On note aussi chez lui une tendance à s'abstenir spontanément de tout ce qui peut être pénible ou blessant dans ses propos ou dans ses réactions à l'égard de ses semblables.

Il est quelquefois délicat de distinguer la bonté vraie de la simulation de la bonté, qui se rattache à

Digitized by Google

la sociabilité (§ 73) ; ce n'est pas par un seul acte qu'on peut y parvenir, mais par l'étude de tout un comportement. Signalons toutefois que le bon ne cherche pas, en tant que bon, à se faire valoir, qu'il se préoccupe peu du « qu'en dira-t-on », que la bonté est souvent agissante, alors que la sociabilité s'en tient surtout aux paroles. Enfin, le sourire appartient à la mimique de la bonté ; ce qu'on appelle le « sourire faux » correspond à la simulation de la bonté.

Le méchant ne s'oppose pas au bon comme on a tendance à le croire ; en réalité, le méchant n'est qu'un moins bon, dont la bonté est assez déficiente pour laisser le champ libre aux réactions des autres dispositions : réactions cupides, agressives, cruelles, coléreuses, moqueuses, etc., et c'est ainsi que son comportement aboutit à des actes plus ou moins dommageables ou nocifs pour autrui. La méchanceté représente, au total, un manque de réduction, non un entraînement vers le mal, ainsi que nous l'avons mentionné précédemment (§ 70) : la méchanceté laisse faire, mais ne détermine pas.

§ 73. Considérée comme élément constituant du caractère, la *sociabilité*, disposition à plaire, à attirer sur soi la sympathie ou l'intérêt des autres, fournit tous les types compris entre ces extrêmes que sont le simulé et le cynique, nous dirions volontiers entre Philinte et Alceste.

Le simulé s'efforce à manifester dans sa tenue, son attitude, sa mimique, ses propos, tout ce qui lui paraît le plus et le mieux à son avantage [1] ; et comme, par tempérament originel, il passe sa vie à s'appliquer

1. Il est tout naturel que la simulation de la bonté (§ 71) soit très répandue, car elle possède un excellent rendement.

Digitized by Google

ainsi, il parvient à acquérir souvent, dans ce perpétuel travestissement de lui-même, une habileté et une aisance considérables. Il y parvient avec d'autant plus de succès qu'il est mieux servi par d'autres dispositions ou aptitudes adjuvantes : jugement, imagination, excès d'activité, défaut d'émotivité, ou encore par certains avantages physiques : la coquette est une simulée orientée par la conscience d'une beauté plus ou moins réelle, alors que le « bas bleu » est souvent une simulée mal servie par les dons physiques naturels. Le mensonge, dans son acception la plus générale, est le procédé habituel de la sociabilité, que ce soit avec un souci de vanité ou dans tout autre but (généralement par avidité, parfois par bonté, etc.). Les simulés sont des esbrouffeurs, des bellâtres, des vantards, pour qui paraître est l'essentiel[1].

Le cynique, entendu au sens précis où nous le prenons, un peu différent de l'acception habituelle, est celui qui dit spontanément tout ce qu'il pense et qui agit et parle sans apprêt, ou même sans retenue[2].

§ 74. Au point de vue de l'*activité*, tous les hommes se classent entre ces deux états extrêmes qui sont celui de l'excité et celui du déprimé.

L'excité présente de l'hyperactivité à la fois physique et psychique. Au point de vue physique, ce qui le caractérise c'est un bon tonus nerveux, une

1. Citons dans le même ordre d'idées les expressions : « m'as-tu vu », épateur, jeter de la poudre aux yeux.

2. Parmi les expressions équivalentes, nous pouvons citer : l'homme nature, le paysan du Danube, celui qui dit les vérités en face, qui « n'y va pas par quatre chemins », qui « met les pieds dans le plat » ou qui, s'il est en outre méchant, se montre « rosse ».

Digitized by Google

bonne cénesthésie. Chez lui, les différentes fonctions de la vie végétative se font facilement, agréablement. Possédant un appétit régulier, dispos, résistant à la fatigue, il a un sommeil souvent assez court, mais réparateur; il se dépense avec entrain, avec goût et avec aisance; l'effort lui coûte peu. Au point de vue psychique, il est exubérant, il parle volontiers, abondamment, il donne l'impression de penser vite, car, d'une part, ses associations d'idées sont rapides et amusantes[1], d'autre part, il se décide rapidement : ainsi que nous le verrons (§ 128), ce qu'on appelle la volonté est avant tout une résultante de l'activité[2]. A côté de l'exubérance physique et psychique des excités, il existe un élément très fréquent et très important de leur tempérament : leur bon tonus nerveux, leur bonne cénesthésie en fait presque toujours des gais, des optimistes, des caractères enjoués, des rieurs. Ils sont peu enclins aux émotions affligtives et, à côté de la joie, ne sont guère accessibles qu'à la colère, et cela, en raison de leur promptitude de décision facilement hostile à tout obstacle. Ce sont ceux qui réagissent le mieux contre l'adversité et ceux qui surmontent le plus vite les chagrins et les revers. En résumé, on retrouve, chez les excités, atténué seulement l'ensemble caractéristique de l'hypomanie, hypertrophie ressortissant à la constitution cyclothymique (§ 18) : exaltation psychique, agitation motrice et humeur exagérément gaie ou colère. Nous signalerons bientôt quelques-unes des modalités du caractère qui se rattachent à l'activité

1. Ce sont des « faiseurs d'esprit », des habitués de la plaisanterie et du calembour.

2. Le bonheur, dont l'origine et la nature ont été si souvent posées, nous paraît directement lié à l'existence d'un haut degré d'activité (Chap. XXIII).

Digitized by Google

et qui sont déterminées par l'appoint d'autres dispositions; on peut toutefois signaler ici comme manifestations à peu près constantes[1] de l'excitation : la curiosité, la loquacité, la prodigalité, l'humeur voyageuse,...

Au contraire, les déprimés présentent une diminution considérable de l'activité. Ce sont des hypoactifs à tous les points de vue : répugnance relative à l'effort, tendance à l'abstention, sobriété de paroles et de gestes, économie de toute dépense musculaire, peu de goût pour la marche, les sports et les excès[2]. Intellectuellement, le déprimé paraît moins brillant, ses associations d'idées n'ont pas la vivacité et l'aisance qu'on leur voit chez l'excité. Enfin son état d'humeur habituel, s'il ne le porte pas toujours vers le pessimisme, le tient éloigné de l'exaltation exubérante : c'est un calme, un placide, un tranquille, un sérieux, à moins qu'un excès d'émotivité[3] n'en fasse un sombre, un taciturne, un triste, ou même un anxieux. De la cénesthésie médiocre des déprimés dépendent surtout ces états si diversement nuancés sous les appellations d'ennui, de vague à l'âme, de « cafard », de nostalgie, de spleen,....

§ 75. Les deux types extrêmes dans l'*émotivité*, disposition qui nous met en éveil à l'égard des

1. A moins d'exagérations trop marquées d'autres dispositions.

2. C'est aux déprimés qu'est due la fortune du proverbe oriental : « l'homme est mieux assis que debout, couché qu'assis, mort que couché » ; les derniers mots font allusion aux idées de suicide qui hantent parfois les déprimés. C'est certainement dans une de ses phases de dépression que sainte Thérèse a écrit : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. »

3. Un apport, même assez minime, d'avidité les pousse à se préoccuper exagérément de leur santé (hypocondrie).

Digitized by Google

influences du milieu, sont l'impressionnable et l'impassible.

L'impressionnable, le sensible, éprouve des émotions remarquables par la facilité de leur déclanchement, leur brusquerie, leur intensité et leur durée. Il réagit aussi facilement et aussi intensément à la joie et à la colère qu'à la frayeur et à la peine; toutefois, cette disposition exagérée provoque un retentissement plus profond et plus durable des états affictifs (à base de frayeur ou de peine), surtout si le sujet est déprimé. On conçoit par suite que l'émotif sera sans cesse plus ou moins en alarmes, plus ou moins en transes; et comme, par surcroît, l'émotivité s'accompagne de cette instabilité du tonus musculaire, à laquelle sont liés les réflexes (§ 113), il existe une gêne émotive presque continue chez de tels sujets, d'où les diverses manifestations de la timidité, de la maladresse,... et leurs accompagnements moteurs : rougissement, bégaiement, bredouillage, tremblement,...

L'impassible n'est pas l'homme sans émotivité, mais celui qui en possède très peu : chez lui, les émotions se déclanchent difficilement, rarement, de façon passagère et peu intense. Les causes d'émotion « glissent sur lui », « n'ont pas de prise sur lui ». Il souffre peu de la gêne émotive; il est toujours en pleine possession de soi, il ne s'affole pas, il conserve son sang-froid [1].

Il faut bien se garder de confondre, avec l'impassible, l'émotif qui a pris l'habitude de ne pas s'extérioriser, généralement sous l'influence de la dépression, mais aussi par l'intervention d'autres

1. Etre philosophe, ne pas s'en faire, s'en ficher,..... sont des expressions qui s'appliquent à ce cas.

Digitized by Google

dispositions (avidité, sociabilité, etc.) aidées par l'éducation, la suggestion d'autrui et le jugement. De tels émotifs, qui ressemblent superficiellement à des impassibles, gardent et refoulent tout en eux ; malgré les apparences contraires, ce sont souvent de grands émotifs, confinés dans une vie intérieure remarquablement riche et souvent digne de la plus grande sympathie [1].

§ 76. Tels sont, très rapidement ébauchés, les différents types de tempérament, dont l'analyse psychologique gagnerait à être poussée beaucoup plus avant.

Entre les types extrêmes que nous indiquons se situe toute une gradation d'états intermédiaires. On peut conventionnellement adopter un repérage, analogue à celui des degrés du thermomètre ou des notes de mérite dans un examen, et admettre que les types extrêmes soient représentés respectivement par + 3 et par — 3, comme il est mentionné dans le tableau ci-contre [2]. Le type moyen [3] correspondrait au chiffre 0, et on aurait entre les extrêmes cinq stades intermédiaires [4] représentés par + 2, + 1, 0, — 1 et — 2, ce qui constituerait en tout pour chacun des

1. Tel est le personnage de la tante Lison dans « Une vie » de Guy de Maupassant.

2. Les notations + 4, + 5 et — 4, — 5 seraient réservées aux degrés morbides, aux psychopathes.

3. Le type normal, le type le mieux adapté ne correspond pas nécessairement à zéro ; ainsi, pour l'activité, la normale paraît se situer entre + 1 et + 2.

4. L'emploi de chiffres constitue une sorte de langage abrégé, dont il faut se servir, en n'oubliant jamais qu'il ne créé pas la certitude (Cf. Borel, *Le Hasard*, chap. VIII et IX, Alcan, Paris, 1912) ; le calcul met certains éléments sous une forme plus facile à saisir ; il remplace certaines données, plus ou moins complexes, par un petit nombre de chiffres simples.

Digitized by Google

cinq éléments constituants sept notes ou degrés distincts. Cette notation ne paraît pas trop exagérer, dans la pratique, le nombre des cas que l'analyse psychologique est susceptible de discerner.

Les éléments constituants du caractère.

Symboles.	Dispositions affectives-actives.	Types extrêmes.	Coefficient correspondant.
V	Avidité.	Cupides (Orgueilleux).	+ 3
		Désintéressés (modestes).	— 3
B	Bonté.	Bons.	+ 3
		Méchants.	— 3
S	Sociabilité.	Simulés.	+ 3
		Cyniques.	— 3
A	Activité.	Excités.	+ 3
		Déprimés.	— 3
E	Emotivité.	Impressionnables.	+ 3
		Impassibles.	— 3

Ces indications rapides permettent de concevoir comment les cinq éléments essentiels, qu'on représentera symboliquement par les lettres V, B, S, A, E, peuvent se combiner de façons extrêmement variables et complexes, pour donner naissance aux modalités du caractère que nous allons exposer dans le prochain chapitre.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Le caractère : ses modalités.

§ 77. Synthèse des caractères à partir des éléments constituants du tempérament. — § 78. Association de deux éléments constituants; quelques exemples. — § 79. Combinaisons de trois ou quatre dispositions. — § 80. Analyse de cas complexes : la paresse, le courage, la « volonté ». — § 81. Coloration du tempérament par les aptitudes intellectuelles. — § 82. Intervention de la personnalité acquise : formation du caractère à partir du tempérament primitif. — § 83. Remarques sur le nombre de caractères possibles et sur la prévision en psychologie.

§ 77. En précisant les modalités du caractère, nous n'avons pas pour objet d'énumérer tous les cas possibles ; mais notre but serait atteint si, en nous servant de quelques exemples bien choisis, nous parvenions à montrer comment il est possible, à partir des éléments constituants du tempérament, d'aboutir à l'extrême diversité des caractères, qui a, de tout temps, frappé les psychologues et les observateurs un peu attentifs. Nous nous contenterons de décrire quelques types précis, persuadés que chaque lecteur pourra ensuite, à partir des données initiales, retrouver l'origine et le mécanisme des autres, et qu'il sera capable, si la question l'intéresse, de trouver, en lui-même et en ses proches, des illustrations et des

Digitized by Google

vérifications constantes de la classification que nous avons proposée. Ce travail de vérification, nous l'avons poursuivi pendant des années, et c'est le résumé des résultats obtenus que nous soumettons au lecteur.

Dans cette complication croissante des éléments constituants, nous distinguerons trois aspects, utiles seulement pour l'exposé :

1° Nous montrerons comment les éléments peuvent se combiner, principalement par deux ; mais en précisant aussi des exemples de combinaisons ternaires, quaternaires,... et en analysant quelques cas plus complexes, tels que la paresse, le courage, la « volonté »,...

2° Nous indiquerons comment chaque tempérament peut être coloré par les aptitudes intellectuelles, c'est-à-dire par la mentalité qui coexiste avec lui dans un même individu.

3° Enfin nous mentionnerons de quelle manière l'influence de la vie antérieure, en superposant une personnalité acquise à la personnalité innée, contribue à la formation du caractère proprement dit à partir du tempérament primitif.

§ 78. Savoir d'un sujet s'il est au point de vue de l'activité, par exemple, plus ou moins excité ou plus ou moins déprimé et à quel degré approximatif, est une première donnée importante ; c'est, en particulier, le point sur lequel Duprat a insisté [1], mais en ne décelant pas l'existence des autres éléments.

Il faut donc rechercher en outre comment l'individu considéré se situe par rapport aux autres dispositions, et ce n'est qu'ainsi que nous comprendrons

1. *Journal de Psychologie*, 15 avril 1920.

Digitized by Google

l'ensemble de son caractère, les modalités[1] de son caractère. Nous sommes conduits à connaître non seulement les diverses manifestations que nous avons analysées plus haut (chap. XII) — extériorisations simples et directes de chaque disposition examinée isolément — mais encore celles qui, plus complexes, résultent de la combinaison, chez un même sujet, de deux, trois, quatre ou cinq dispositions, à des degrés divers.

Dans la combinaison de deux dispositions, on peut en général admettre que l'une agit comme déterminante, le rôle de la deuxième étant secondaire : ce rôle peut d'ailleurs être soit adjuvant, renforçateur par rapport à la première ou, au contraire, antagoniste, réducteur, correcteur : nous l'avons indiqué plus haut (§ 28). Le cas particulier où les deux dispositions sont sur le même plan est le cas-limite du schème précédent.

Un impressionnable, par exemple, qui serait en même temps cupide, aura des tendances à l'économie, car son avidité le pousse à avoir un instinct accusé de la propriété, en même temps que son émotivité le rend craintif et prévoyant. Si un impressionnable est en même temps bon, il sera compatissant et consciencieux, suivant que l'émotivité ou la bonté prédomine en lui : la pitié, c'est l'émotivité d'un bon, la « conscience » est au contraire la bonté, le sens éthique d'un émotif. Enfin un émotif excité est enclin à l'enthousiasme ; un émotif, présentant un appoint dépressif, sera plus timide qu'un simple émotif et frappera ses semblables par son caractère timoré et indécis. Ces observations peuvent être vérifiées journellement.

1. On peut appeler modalités d'un caractère les variétés de combinaisons de dispositions.

Digitized by Google

Au contraire, l'association de l'excitation et de l'impassibilité créera la témérité, qui est l'excitation d'un impassible, et l'insouciance, qui correspond à l'impassibilité d'un excité.

Les avides sans bonté constituent la catégorie importante des égoïstes ; les avides sociables sont ambitieux ; les avides excités, entreprenants ou agressifs.

Un excès de sociabilité peut se combiner à la bonté pour former les caractères amènes, sympathiques, conciliants. Ajoutée à l'excitation, la sociabilité crée l'amabilité et la hâblerie : l'amabilité est la sociabilité d'un excité ; la hâblerie, l'excitation d'un sociable. Indiquons enfin que l'hypocrisie s'entend de la simulation d'un méchant et que la sournoiserie est le fait de la simulation jointe à la dépression.

§ 79. Ces quelques exemples, qui résument de multiples observations, suffisent à montrer ce que nous entendons par combinaisons ou associations de dispositions, sorte de mécanismes analogues à l'existence de fonctions multiples possédées par un même corps de la chimie organique [1]. Le caractère de l'avare et de l'intrigant vont nous servir de types pour montrer l'assemblage de trois ou de quatre éléments constituants.

L'avarice est faite d'émotivité, d'avidité et de dépression : l'avidité pousse à un instinct exagéré de la propriété et en particulier à l'amour de l'argent, l'émotivité conduit à se préoccuper de l'avenir et la dépression engendre le pessimisme. Si, au lieu de dépression, il existe de l'excitation, celle-ci sera un réducteur de la tendance à l'avarice, et le degré

1. Tel que l'acide tartrique, qui est à la fois alcool et acide.

Digitized by Google

d'avarice, qui en résultera, sera un compromis entre l'état de l'activité d'une part, et les doses d'avidité et d'émotivité d'autre part. Un tel compromis se retrouve constamment dans les combinaisons des éléments constituants du caractère : il sera d'autant plus délicat à analyser qu'interviendront, pour la manifestation envisagée, un plus grand nombre de dispositions ; notons aussi la complexité apportée par les facteurs auxquels nous ferons allusion tout à l'heure et qui ont trait, tant à l'influence des aptitudes intellectuelles qu'aux apports de la personnalité acquise.

L'intrigant se caractérise à la fois par une grande sociabilité qui le pousse à dissimuler, à ruser, à mentir ; par une notable avidité, grâce à laquelle il est intéressé ou même cupide ; par une certaine excitation, puisqu'il est actif ou même agité ; enfin par un défaut de bonté plus ou moins marqué, qui lui enlève les scrupules que ferait naître chez d'autres la pensée d'actes quelque peu nuisibles[1]. De même que le caractère de l'intrigant résulte d'une synthèse de ces divers éléments, de même on pourra prévoir qu'un individu, chez lequel les dispositions précédentes auront été identifiées séparément, devra présenter cet ensemble qu'évoquent plus ou moins vaguement en nous le mot d'intrigant et les souvenirs que nous y rattachons.

§ 80. Pour en finir avec le rôle du tempérament dans la constitution du caractère, nous désirons insister sur certaines manifestations qui ne dépendent plus seulement d'une combinaison de dispositions, mais qui peuvent résulter de plusieurs combinaisons ;

1. L'absence d'émotivité peut aussi être un facteur adjuvant.

Digitized by Google

ces combinaisons, bien que différentes entre elles quant à leurs composantes, aboutissent cependant au même comportement ou à des comportements très voisins. C'est le cas, par exemple, pour des mécanismes polymorphes, comme la paresse, le courage, la « volonté », etc.

Un excité bon, s'il est tout à fait désintéressé, pourra être dans une certaine mesure un paresseux par l'insuffisance de l'avidité. Un déprimé peu émotif et sans bonté sera également paresseux, même s'il est avide. Les excitants au travail sont surtout en effet : l'excitation (goût de la dépense d'activité), l'émotivité (qui rend scrupuleux), l'avidité (par désir d'acquérir), la bonté (par sentiment éthique). Réunies, ces dispositions ne peuvent que donner un sujet laborieux. Au contraire, dissociées ou groupées de façons très diverses par actions réductrices les unes des autres, elles peuvent déterminer la paresse habituelle. Pour prendre un dernier exemple, un excité qui devrait être porté vers une dépense facile d'activité, peut être paresseux par défaut d'éthisme et appliquer son avidité exclusivement au jeu et aux plaisirs.

L'appréciation du courage, comme celle de la paresse comporte des facteurs sociaux importants, et on a souvent en vue, dans ces manifestations, l'utilité de l'espèce, le rendement. Comme la paresse, le courage est d'origines très diverses. Ainsi qu'il ressort de la fine analyse de Julien Benda[1], « le courage, c'est souvent « d'avoir peur, puis de dompter sa peur », par « l'enivrement d'agir » (excitation), par « crainte de la honte ou souci de la renommée » (sociabilité), par « amour de la patrie » (éthisme,

1. Philarète ou le courage, in *le Bouquet de Glycère*, trois dialogues (Emile Paul, Paris, 1918).

Digitized by Google

forme spiritualisée de la bonté). On peut aussi être courageux par désir d'arriver (avidité), par un optimisme naturel lié à l'excitation, enfin par sang-froid (absence d'émotivité). Tous ces éléments peuvent coexister et se renforcer les uns les autres ; il peut n'en exister qu'un certain nombre ; il peut aussi subsister des éléments d'entraînement au courage, en lutte avec des réducteurs, et la guerre a multiplié ces exemples d'hommes pleins d'éthisme, qui étaient cependant inhibés par un excès insurmontable d'émotivité.

Nous pourrions indiquer ici ce qu'il convient, à notre sens, d'entendre par la « volonté », faite surtout d'excitation, de jugement, d'avidité et d'absence d'émotivité ; mais nous la considérons essentiellement comme une facilité de passage à l'acte et nous en ferons l'analyse après l'étude des manifestations de la vie affective-active (chap. XXI § 128).

§ 81. Le chapitre précédent ayant montré comment les diverses mentalités sont colorées par les dispositions affectives-actives, il nous faut parallèlement signaler que le caractère est lui aussi coloré par les aptitudes intellectuelles, ce qui prouve à nouveau combien les faits psychiques s'enchevêtrent, s'interpénètrent les uns les autres. Il n'est pas indifférent que les dispositions se trouvent associées à telles ou telles aptitudes intellectuelles : les termes péjoratifs que l'usage a consacrés correspondent souvent à une faiblesse du jugement, élément de la mentalité ; un consciencieux et un méticuleux, un persévérant et un entêté, un convaincu et un sectaire sont respectivement très analogues au point de vue des dispositions affectives-actives, mais la coloration intellectuelle est tout à fait disparate. Des exemples

Digitized by Google

de ce genre ne sont peut-être pas très nombreux, ils existent néanmoins, et le bon sens, s'il n'a pas su les analyser rigoureusement, a réussi pourtant à les individualiser par des termes appropriés.

§ 82. Le tempérament, tel que nous venons de le définir, ne représente que cette portion du caractère qui résulte de la personnalité innée. Tout ce que nous avons dit précédemment (chap. XI) laisse facilement prévoir que le tempérament doit être complété, dans une certaine mesure au moins, par la personnalité acquise[1].

Incontestablement, la personnalité innée reste toujours et de beaucoup prédominante. Toutefois, le dynamisme tend à faire jouer les réducteurs et les antagonismes, qui se sont révélés utiles pour une meilleure adaptation ou qui ont été mis en branle par les multiples circonstances de la vie individuelle et collective. Le rôle de certaines hypertrophies ou de certaines atrophies s'en trouve diminué et, si le tempérament primitif reste invariable, du moins le comportement du sujet sera différent de ce qu'il eût été si les facteurs étrangers n'avaient pas agi. Il faut à la fois se garder d'exagérer et de méconnaître l'influence, sur le comportement, de l'éducation, de l'instruction et de tous les modes de discipline.

Les éléments de la personnalité acquise, qui concourent à la formation du caractère, sont les habitudes, les goûts et les inclinations (tableau § 61, fin). Les psychologues ont depuis longtemps insisté sur certaines propriétés caractéristiques des habitudes. On sait que la facilité de réalisation dépend du déve-

1. La personnalité acquise forme de même, nous l'avons vu, la mentalité à partir de l'intelligence primitive (chap. XII).

Digitized by Google

loppement de l'habitude correspondante. Si l'habitude est née de l'accord avec une disposition, on conçoit avec quelle rapidité elle s'incorporera à la personnalité. Si, au contraire, l'habitude est plus ou moins en conflit avec une disposition, les mobiles qui l'imposent au sujet — qu'ils soient extérieurs, comme l'ascendant du père, du maître, du chef ou qu'ils soient psychiques, tels que l'influence prévalente d'une autre disposition — finiront par produire un déclanchement aisé de l'habitude en question, de telle sorte que le comportement se continuera sous l'action de l'habitude et avec un acquiescement ou une adaptation des dispositions initialement antagonistes : l'habitude du travail, son exercice régulier peuvent à la longue créer une tendance à laquelle s'opposait une dépression innée ou quelque autre élément constituant du tempérament.

Les goûts et les inclinations se développent presque toujours en accord avec le tempérament ; ils représentent, en quelque sorte, des spécialisations d'une ou plusieurs dispositions se rapportant à des choses ou à des personnes ; ils constituent une persistance mnésique des sentiments analogues éprouvés à plusieurs reprises ; ils représentent une simplification de la vie psychique, puisqu'ils nous trouvent adaptés d'une façon définie pour tous les objets d'une même série ; ils interviennent ainsi directement dans le comportement, sans que nous ayons à repasser sans cesse par les cycles psychiques (chap. XV) grâce auxquels ils se sont développés.

D'une façon générale, tout ce qui se fait spécialement par habitude, par goût ou par inclination dérive de la personnalité acquise : ainsi, par exemple, avec un minimum de dispositions tendant naturellement à l'avarice, un sujet peut parfois se comporter

Digitized by Google

comme un avare, s'il a été élevé dans un milieu familial dont la conduite présente ce caractère particulier. Certains traits du caractère, et par suite certains adjectifs que la langue a créés pour les évoquer, relèvent surtout de la personnalité acquise : tels sont les mots : poli, expérimenté, résigné, blasé, aigri, etc.

§ 83. Nous terminerons cette succincte étude du caractère et de ses modalités par quelques remarques générales, relatives au nombre de cas distincts qu'une telle classification permet d'imaginer et à la possibilité de la prévision du comportement d'un individu dont on aura dressé la fiche psychologique.

Nous avons indiqué précédemment (§ 76) qu'il était possible de définir les cinq dispositions d'un sujet donné, par des coefficients variant de -3 à $+3$, en laissant de côté les cas pathologiques et sans se targuer d'une précision exagérée. C'est ainsi qu'un intrigant pourra se définir par l'ensemble suivant :

$$E=0 \quad V=+2 \quad B=-1 \quad S=+3 \quad A=+1$$

Toutes les combinaisons que nous avons fait entrevoir, tous ces multiples compromis sur lesquels nous avons insisté représentent une variété de types différents extrêmement nombreux. Un calcul facile permet de s'en rendre compte ; si nous faisons intervenir les trois aptitudes qui constituent l'intelligence, partie essentielle de la mentalité (chap. XII), mémoire M, imagination I et jugement J, il nous faut distribuer 7 coefficients ($-3, -2, -1, 0, +1, +2, +3$) entre 8 dispositions et aptitudes (V, B, S, A, E, M, I, J), ce qui nous représente un nombre de cas possibles égal à sept élevé à la huitième puissance, c'est-à-dire :

Digitized by Google

$7 \times 7 \times 7 \times 7 \times 7 \times 7 \times 7 \times 7 = 5.764.801$, soit à plus de *cinq millions* de cas différents[1]. Il convient de faire remarquer accessoirement que deux individus, qui auraient exactement la même fiche psychologique quant à la personnalité innée, différeraient encore par suite de leur personnalité acquise. Si l'on

Définitions de quelques modalités du tempérament.

Économe	$E > 0$	$V > 0$		
Compatissant, Consciencieux	$E > 0$	$B > 0$		
Enthousiaste	$E > 0$	$A > 0$		
Indécis	$E > 0$	$A < 0$		
Téméraire, Insouciant	$E < 0$	$A > 0$		
Égoïste	$V > 0$	$B < 0$		
Ambitieux	$V > 0$	$S > 0$		
Entreprenant	$V > 0$	$A > 0$		
Conciliant	$S > 0$	$B > 0$		
Aimable, Hâbleur	$S > 0$	$A > 0$		
Hypocrite	$S > 0$	$B < 0$		
Sournois	$S > 0$	$A < 0$		
Avare		$V > 0$	$A < 0$	$E > 0$
Intrigant	$V > 0$	$B < 0$	$S > 0$	$A > 0$

1. En se bornant à noter chacune des dispositions et aptitudes par les trois signes (—, 0, +) : disposition faible, disposition moyenne disposition forte, le calcul conduit au nombre $3 \times 3 \times 3 \times 3 \times 3 \times 3 \times 3 \times 3 = 6.561$, soit à plus de 6.000 cas; le psychologue le plus consciencieux, qui y consacrerait sa vie, ne parviendrait sans doute pas à rassembler une collection complète des cas que ce calcul approximatif prévoit.

Digitized by Google

veut bien considérer qu'un homme peut tout au plus *avoir des idées* sur le caractère de quelques dizaines de ses semblables et qu'en général ses investigations *approfondies* (s'il est « psychologue ») ne portent que sur quelques individus, on comprendra qu'une étude sur la personnalité est infiniment plus complexe qu'on ne l'avait pressenti : et cependant, les indications que nous apportons permettent de l'aborder et montrent que « l'âme » humaine n'est pas d' « essence » telle qu'elle doive échapper, à tout jamais, aux investigations scientifiques. Une telle classification conduit à substituer des coefficients numériques à des descriptions qualitatives; nous la considérons comme un point de départ bien plus que comme un aboutissant; seules, des recherches minutieuses détermineront quels sont les coefficients les plus fréquents, les associations les plus nombreuses, et préciseront ce qu'il convient d'entendre par homme moyen et par homme normal, notions que nous n'avons fait qu'effleurer (§ 23 note et § 29).

Avec la connaissance des caractères et celle des mentalités (chap. XII), nous sommes en possession de la première partie du problème psychologique, tel que nous l'avons posé (§ 9) : nous avons précisé ce qu'est la personnalité d'un individu, c'est-à-dire ses dispositions et aptitudes innées, ainsi que l'empreinte qu'ont produit sur lui les phénomènes auxquels il a participé. La troisième partie de cet ouvrage décrira les circonstances spéciales dans lesquelles chacun de nous peut être placé au point de vue psychique. Le lecteur se trouve ainsi progressivement conduit à la notion de déterminisme psychologique (chap. XXII), qui seule rend possible à la fois la prévision des phénomènes et leur modification à notre profit, double condition préalable de toute science et de

Digitized by Google

toute technique. Si les faits psychiques sont plus mal connus que les phénomènes physiques par exemple, ce n'est pas qu'ils sont d'une autre « nature », c'est par suite de l'extraordinaire complexité des facteurs essentiels, dont on ignorait même l'existence et sur lesquels nous n'avons encore que des idées insuffisamment précises.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

LES MANIFESTATIONS DE LA PERSONNALITÉ (PSYCHODYNAMIQUE)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Le cycle psychique.

§ 84. Passage de la psychostatique à la psychodynamique. — § 85. Le dynamisme psychique peut être systématisé par une suite de cycles. — § 86. Exemple de cycle psychique complet. — § 87. Les cycles sont souvent incomplets ou inachevés. — § 88. Le cycle physiologique. — § 89. Les cycles idéatifs : le raisonnement et la rêverie. — § 90. Les cycles automatiques. — § 91. Les cycles sous-jacents : cycles cénesthésiques et cycles passionnels. — § 92. Enchevêtrement de ces différents cycles : leur fréquence relative et leur durée.

§ 84. Tout être vivant, nous l'avons vu, possède dès sa naissance et incontestablement par hérédité, les quatre propriétés primordiales de nutrition, de génération, de motilité et de réceptivité. Chez l'homme, ces propriétés fondamentales de la vie sont devenues, par une élaboration spécifique que nous avons étudiée au chapitre VI, les dispositions et les aptitudes ; celles-ci sont autant de mécanismes ou de fonctions précises et définies, existant d'emblée dès les premières manifestations de la vie, dès les premiers rapports entre l'individu et le milieu, et leur imprimant une direction et un sens déterminés. L'enfant à sa naissance n'est pas une statue inerte et passive d'abord, ne s'éveillant et ne s'animant que secondairement aux sollicitations extérieures, c'est

au contraire un être déjà compliqué, mû par des tendances innées et susceptibles d'intervenir activement dans sa prise de contact avec le monde. Ce fut l'erreur des Condillac et aussi des Écossais d'avoir subordonné le développement de toute la vie au rôle progressif des sensations et d'avoir laissé dans l'ombre l'importance primitive et essentielle, au début comme dans la suite, de la personnalité innée.

Dans les pages qui précèdent, nous avons surtout insisté sur le rôle de la personnalité innée; mais nous avons fait aussi remarquer que cette personnalité primitive se complique progressivement, si bien qu'à un moment donné, la personnalité d'un individu se compose bien surtout de ses dispositions et aptitudes innées, mais aussi de tout ce qui est venu se surajouter sous forme d'habitudes, d'inclinations, de goûts, de souvenirs et de croyances, autant d'empreintes laissées par le dynamisme antérieur. Nous avons donc été obligés de faire allusion au dynamisme, au comportement, aux manifestations de la personnalité, et les indications que nous avons données (chap. X) étaient nécessaires pour comprendre la personnalité acquise : autrement dit, il n'est pas moins indispensable de connaître le dynamisme antérieur (dans ses grandes lignes) pour décrire le statisme actuel que d'avoir déterminé le statisme actuel pour prévoir le dynamisme ultérieur. Cet enchevêtrement n'est pas pour nous étonner et les lecteurs y souscriront sans doute, car il a ses raisons profondes dans l'énorme complexité des faits psychiques; nous sommes même convaincus que c'est faute de n'avoir pas posé cette distinction entre la psychostatique et la psychodynamique que les études psychologiques restent parfois aussi hésitantes.

§ 85. Dans la deuxième partie de ce travail, nous nous sommes efforcés de montrer comment, dans tous les cas, il est possible de déterminer le *statisme actuel* d'un individu et de préciser ainsi les premières données du problème psychologique (§ 9). Il reste maintenant à rechercher comment le sujet réagira dans le *dynamisme ultérieur*; ce qui revient à décrire son comportement, les manifestations de sa personnalité.

Le comportement, c'est la vie en action; or cette action est nécessairement très complexe, parce qu'elle représente une synergie de tous les éléments du statisme (inné et acquis) à l'occasion des sollicitations extérieures, parce qu'il se produit continuellement une succession d'états psychiques, avec chevauchements et interférences. Il nous a paru possible néanmoins, en précisant les descriptions que le sens commun a déjà pu tracer, d'isoler un schème type de tous les processus et d'analyser ses stades constitutifs, tels qu'ils se retrouvent dans toutes les manifestations de la vie psychique, quelque compliquées qu'elles soient.

Tout processus psychique débute par une *perception*[1] ou par une *reviviscence*[2]; la perception primaire (perception proprement dite)[3] n'est possible que

1. La sensation n'est qu'un cas particulier de perception : ou la sensation devient perception plus ou moins nette (§ 88), ou elle ne participe à aucun processus psychique; à elle seule, la sensation n'est pas psychologique.

2. Reviviscence et souvenir doivent être distingués avec soin : le souvenir est incorporé à la personnalité et est une propriété statique; la reviviscence, fait dynamique, consiste dans l'actualisation d'un souvenir.

3. Le mot « perception » est employé dans deux sens assez différents : tantôt il désigne l'opération, le processus, le mécanisme par lequel une chose est perçue; tantôt il correspond au

Digitized by Google

parce que le sujet possède la propriété que nous avons signalée (§ 31) sous le nom de réceptivité ; la perception secondaire ou reviviscence est liée en outre à l'existence de l'aptitude mémoire (§ 39) et à ce fait que, dans son dynamisme antérieur, l'individu a accumulé, sous forme potentielle, toute une collection de souvenirs (§ 56), qui tendent à s'actualiser.

Impression ou image provoquent aussitôt une réaction, tout individu ayant une disposition émotivité (§ 27), laquelle a surtout un rôle de contrôle et de vigilance et aboutit soit à l'alarme et par conséquent à l'attaque ou à la mise en défense, soit au contraire à la quiétude et à la satisfaction. L'émotivité se manifeste sous un double aspect, l'un affectif, l'*émotion*, l'autre moteur, les *réflexes* (musculaires, vasomoteurs, sécrétoires)[1]. Émotion et réflexes sont intimement associés et parfaitement simultanés : il n'y a pas entre eux de hiérarchie ou de succession, et toutes les discussions provoquées par les théories d'Herbart, de Lange et de William James perdent leur intérêt, si, au lieu de voir l'émotion secondaire aux réflexes (ou inversement), on se rend compte qu'il s'agit de deux aspects synchrones d'une même manifestation (§ 27).

L'émotion-réflexe, consécutive à la perception (primaire ou secondaire), éveille à son tour *l'évocation*, par laquelle l'imagination (§ 39) se superpose à la mémoire et combine les souvenirs plus ou moins

résultat de cette opération. Conservant le mot *perception* pour la première acception, nous proposons le terme *d'impression* pour la seconde : l'impression est l'objet, le contenu de la perception, de même que l'image est le contenu de la reviviscence (et de l'évocation).

1. Les réflexes sont des mouvements inconscients dans leur production et complètement « involontaires ».

Digitized by Google

semblables ou voisins, par rapport à la perception (ou reviviscence) initiale.

Mais l'évocation, manifestation intellectuelle (représentation), est aussitôt suivie d'une manifestation affective-active, dont l'élément affectif (retentissement) est le *sentiment* avec l'entrée en jeu de l'avidité (§ 23), de la bonté (§ 24) et de la sociabilité (§ 25), seules ou associées, et dont l'élément moteur (extériorisation) est *l'humeur*, état du tonus musculaire, ainsi que nous nous efforcerons de le montrer plus loin (chap. XIX).

Dès le sentiment-humeur, la synergie des dispositions et des aptitudes est à peu près complète, et il ne manque plus, pour clore le cycle psychique, que la mise en action du jugement, qui se fait alors par *l'évaluation*, c'est-à-dire par la confrontation avec l'événement actuel de tout l'ensemble de notre personnalité innée ou acquise (habitudes, goûts, inclinations, croyances).

Cette évaluation correspond à une discrimination et aboutit en définitive à un *acte*, qui termine cet ensemble que nous désignons sous le terme de cycle psychique[1].

Faisons remarquer que ce cycle est en quelque sorte une oscillation, un balancement entre les vies intellectuelle et affective-active, un enchevêtrement de représentations (perception, évocation, évaluation), de retentissements (émotion, sentiment) et d'extériorisations (réflexes, humeur, acte). Ajoutons que la perception de l'acte accompli peut devenir et devient

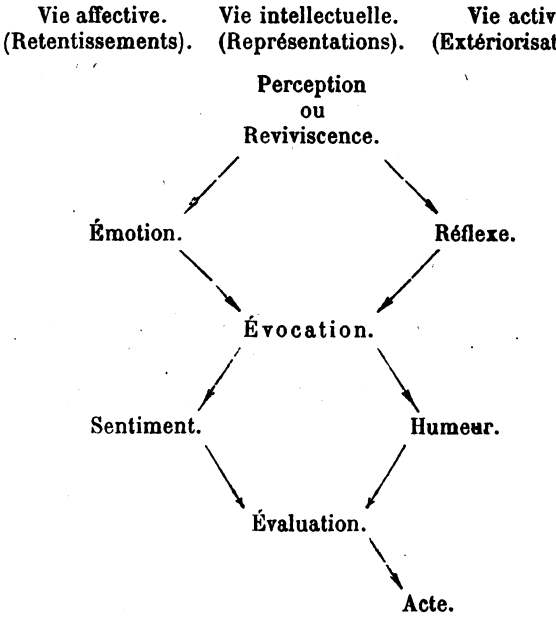
1. Ce découpage, quelque peu arbitraire, de la vie psychique en cycles, est une simplification analogue à celle qui consiste à remplacer la trajectoire d'une particule brownienne par la ligne brisée qui joint ses positions de dix en dix secondes, par exemple.

Digitized by Google

souvent en fait le point de départ d'un nouveau cycle, à moins qu'une perception étrangère ne vienne greffer sur celui-ci un cycle, qui n'aura guère de rapport avec celui qui vient d'être vécu.

§ 86. Ce type schématique de cycle psychique peut être concrétisé dans un exemple simple, emprunté à la vie journalière; il sera facile au lecteur d'en trouver d'autres dans ses souvenirs personnels.

Cycle psychique complet.



Digitized by Google

Un enfant, en rentrant de l'école, se plaint d'un violent mal de tête. La *perception* de ces plaintes éveille aussitôt chez la mère une réaction, c'est-à-dire d'une part une *émotion* à base de frayeur et des *réflexes*, tels que tremblements des mains et palpitations. Sous cette influence, l'imagination entre en jeu, appelle et combine les souvenirs : c'est une *évocation*, qui suggère la possibilité d'une maladie grave et qui est suivie d'un *sentiment* de crainte et d'une *humeur* d'inquiétude. Mais déjà *l'évaluation* se produit à son tour, confrontant notamment le danger évoqué et les moyens que la mère connaît pour garantir son enfant; et cette évaluation aboutit aux *actes* adaptés, tels que prendre la température du petit malade, le mettre au lit, appeler le médecin.

§ 87. Il ne faut pas perdre de vue que ce type schématique n'est donné que pour la facilité de l'exposé et que les faits psychiques sont en réalité bien plus divers. D'une part, en effet, un cycle n'est pour ainsi dire jamais simple, jamais il ne peut être pris isolément, ainsi que nous l'expliquerons plus loin (§ 92). D'autre part, il est rare (§ 92) qu'un cycle soit complet, c'est-à-dire qu'il comporte toutes les représentations, retentissements et extériorisations que nous venons de mentionner [1].

Cette seconde remarque se concevra aisément, si on tient compte de ce fait que, parmi les très nombreux processus qui composent notre vie psychique, la plupart se produisent avec une rapidité extrême, de telle sorte que certaines étapes indiquées plus

1. Nous l'avons choisi non parce qu'il est le plus fréquent (§ 92), mais parce qu'il nous est apparu comme renfermant toutes les manifestations essentielles de la personnalité.

Digitized by Google

haut paraissent ne pas exister, qu'elles restent au-dessous du seuil de perception ou même qu'elles ne se produisent réellement pas. Dans la plupart des cycles, les divers chaînons ont une importance très inégale : c'est ainsi qu'une perception, qui intéresse fort peu notre affectivité, parce qu'elle a un caractère banal ou très abstrait, éveillera un minimum d'émotion-réflexe et de sentiment-humeur et aura un déroulement presque entièrement représentatif, sous forme d'évocation et d'évaluation instantanées.

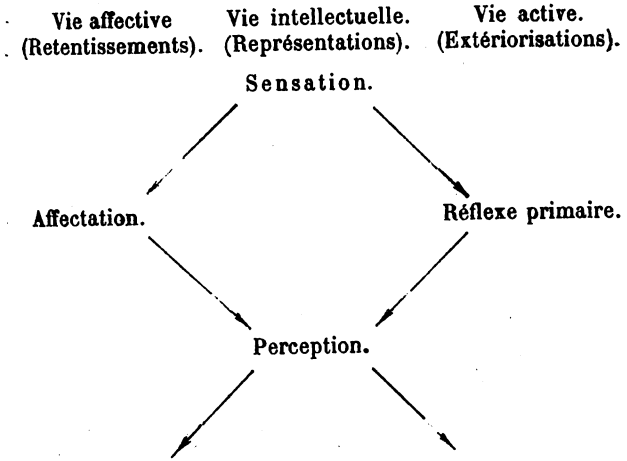
Inversement, un processus pourra intéresser plus profondément notre affectivité, amener une émotion intense, un sentiment persistant et même rester en suspens par suite de l'impossibilité de parvenir à une évaluation qui puisse satisfaire notre affectivité en alarme.

Pour préciser ces indications générales, il nous suffira de passer en revue les principaux types de cycles possibles, de les analyser brièvement et de montrer approximativement leur importance respective dans la vie psychique. Après avoir dit quelques mots sur les cycles *physiologiques*, qui sont à la limite des processus psychiques, nous décrirons d'une part les cycles sans affectivité (cycles *idéatifs* et cycles *automatiques*), d'autre part les cycles qu'on peut désigner sous le nom de sous-jacents, parce qu'ils servent le plus souvent de cadres où se déroulent les autres cycles ; ce sont les cycles *cénesthésiques* et les cycles *passionnels*.

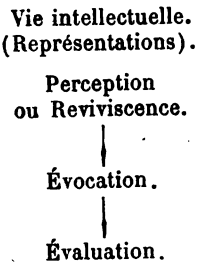
§ 88. Nous n'avons fait jusqu'à présent que quelques allusions à la *sensation*, qui reste physiologique tant qu'elle ne donne pas lieu à cette manifestation déjà complexe qu'est la perception. Les sensations tactiles, musculaires, olfactives, gustatives, auditives,

Digitized by Google

Cycle physiologique.



Cycle idéatif.



Digitized by Google

visuelles,... peuvent intervenir au début de certains cycles, que nous appelons *physiologiques* : il en est ainsi surtout dans les premières semaines de l'existence, alors que la vie affective et la vie représentative sont encore très rudimentaires. La sensation est alors suivie d'une manifestation affective-active : son aspect affectif consiste en ces *affections* très simples de plaisir et de douleur, auxquelles l'étude des émotions (chap. XVIII) nous conduit à rattacher les affections d'agacement et de dégoût; son aspect moteur est constitué par les réflexes primitifs, nécessairement innés, qu'on désigne sous le nom de *réflexes primaires*, tels que la secrétion salivaire (« eau à la bouche »), la rétraction d'un membre, l'occlusion de la paupière et l'apparition de nausées (« haut-le-cœur »). Cet ensemble affection-réflexe donne alors lieu à une perception, à moins que la personnalité ne soit sollicitée par une impression ou par une image sans rapport avec la sensation primitive; dans l'un et l'autre cas, il se produit ensuite un nouveau cycle, qui est soit le cycle psychique décrit précédemment (§ 85), soit un des cycles incomplets dont nous allons maintenant nous occuper (§ 89 et 90).

§ 89. Il existe des cycles dans lesquels la part affective est de moins en moins importante et peut même être extrêmement petite. Plus une perception est objective et abstraite, plus est faible la participation de l'affectivité. Il en est ainsi, notamment, dans le travail intellectuel proprement dit, dans la pure spéculation. Au point de départ, nous sommes incités à entreprendre une étude pour des mobiles affectifs, liés à la personnalité innée (avidité, sociabilité, activité,...) ou à la personnalité acquise (goûts, habitudes,...). Mais, dès que nous sommes plongés dans

Digitized by Google

le travail, nous conduisons notre tâche d'une façon tout à fait désintéressée, sauf dans le cas où des raisons personnelles, dues à une forte prédominance affective, nous contraignant à inférer une solution plutôt qu'une autre : « C'est seulement, écrit Goblot[1], dans la mesure où l'homme, sans être une pure intelligence, réussit à se comporter *comme si* sa pensée n'était ni sujette aux entraînements du sentiment, ni capable de décisions arbitraires, qu'il peut y avoir une science et une vérité. » De tels cycles, dits *cycles idéatifs*, sont d'ordre purement intellectuel (représentatif) ; à la limite, tout ce qui est affectif disparaît, et on a affaire à un raisonnement objectif, dont les deux types sont l'induction ou raisonnement constructif et la déduction ou raisonnement démonstratif[2].

Le cycle idéatif est, somme toute, très exceptionnel, sauf chez les esprits entraînés au travail intellectuel ; en pratique, il est presque toujours entaché d'affectivité : les deux modes de raisonnement précédents sont alors remplacés par le raisonnement dialectique, qui a conduit notamment à échafauder les hypothèses métaphysiques, et par le raisonnement justificatif, qui a une part essentielle dans la logique quotidienne, qui n'est pas et ne peut être une logique objective, mais bien une logique affective, que Théodule Ribot (*Logique des Sentiments*) et Eugène Rignano (*Psychologie du raisonnement*) ont finement décrite.

C'est ici qu'il y a lieu de mentionner certains cycles idéatifs incomplets, qui surviennent chez tous, mais surtout chez les déprimés (ou chez les sujets normaux sous l'influence de la fatigue) : l'affectivité y prend

1. *Traité de Logique*, p. 369, Colin, Paris, 1918.
2. Dans la déduction, l'évocation se borne à un appel constant au syllogisme.

Digitized by Google

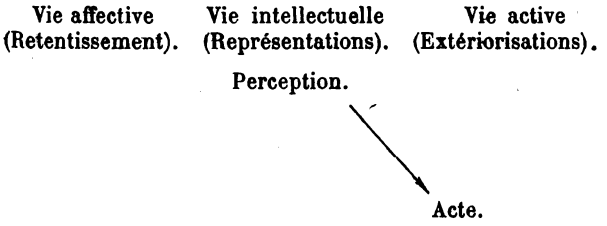
une tonalité neutre ou indifférente et, dans ces états de vague, les cycles s'enchaînent de façon purement représentative et constituent la rêverie. Le processus ne parvient pas à l'évaluation et constitue un simple balancement entre la perception et l'évocation, pour se poursuivre indéfiniment ; c'est peut-être dans la rêverie que l'association des idées se révèle sous sa forme la plus nette. Ce cycle idéatif incomplet n'a habituellement aucune portée pratique ; il a, par contre, un rôle souvent important dans la plupart des créations artistiques et des œuvres dites d'imagination.

§ 90. Les *cycles automatiques* sont des cycles figés, qui sont conservés dans la personnalité acquise (habitude) : leur fixation est due à ce fait que des perceptions, plus ou moins banales et plus ou moins identiques, se sont déjà produites de si nombreuses fois que nous sommes dispensés de répéter à leur propos des évaluations déjà faites très fréquemment. Les actes automatiques sont des actes qui se sont produits suivant le mécanisme des actes ordinaires, c'est-à-dire comme résultantes de cycles plus ou moins complets (§ 100). Leur répétition particulièrement fréquente a accru de plus en plus leur facilité et leur rapidité d'exécution, si bien que tout ce qui était affectif et presque tout ce qui était représentatif est devenu inutile et n'a plus à intervenir. Le cycle primitif se trouve simplifié au maximum, puisqu'il ne s'intercale plus aucun processus entre la perception et l'acte, lequel se rapproche d'un simple réflexe par une véritable régression psychique.

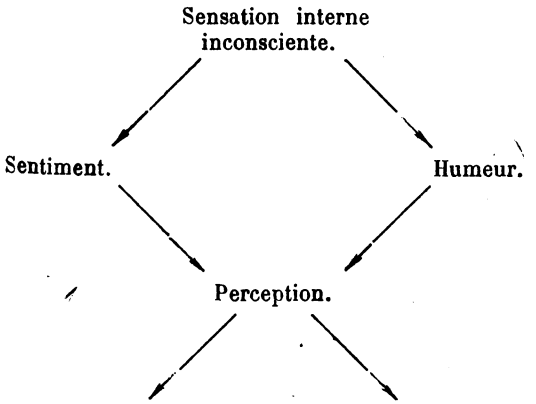
Les cycles sans affectivité, cycles idéatifs et cycles automatiques, constituent les meilleurs procédés d'adaptation que la personnalité ait à sa disposition, parce

Digitized by Google

Cycle automatique.



Cycle cénesthésique.



Digitized by Google

que la part initialement prédominante de l'affectivité s'évanouit : c'est le rôle de l'éducation et de l'expérience personnelle d'accroître le nombre de ces cycles le plus possible[1]. Ainsi, les perceptions les plus simples seront suivies d'actes automatiques adéquats et, de même, les problèmes complexes pourront être résolus par des cycles idéatifs, tendant au maximum d'objectivité : ce sera la réduction, dans la plupart des cas, de la part des éléments affectifs, qui vicient toujours plus ou moins l'évaluation et qui empêchent l'acte d'avoir tout le rendement désirable (§ 96).

§ 91. Les deux derniers cycles que nous examinerons présentent ce caractère particulier que nous proposons de définir par l'expression de cycles sous-jacents, car, s'il peut arriver qu'ils se produisent isolément, la règle générale n'en est pas moins qu'ils constituent en quelque sorte le fond de la vie psychique, la trame sur laquelle viennent se greffer les cycles complets ou incomplets (cycles idéatifs, cycles automatiques) ; ils correspondent l'un et l'autre à de brusques variations du tonus, soit sous l'influence des variations de la cénesthésie (cycle cénesthésique), soit par l'effet d'une perception grave ou estimée telle par le sujet considéré (cycle passionnel).

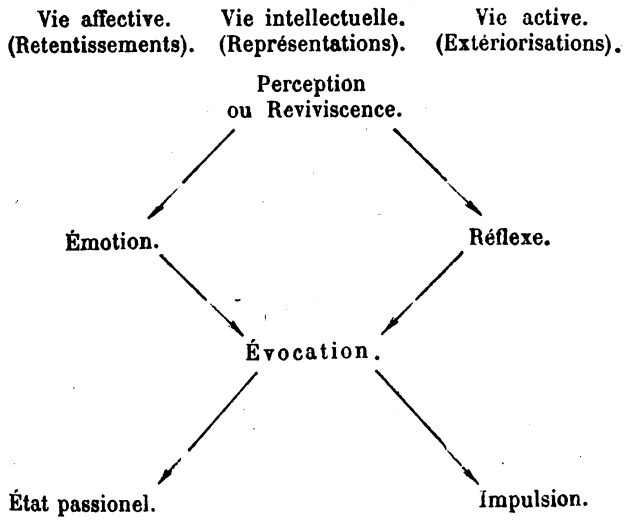
Malgré son caractère d'inconscience, cet équilibre interne qu'est la cénesthésie a une influence importante sur la vie psychique. Quand nous nous levons frais et dispos, c'est que nous avons une bonne cénesthésie. Dans le cas contraire, nous nous sentons maussades ou tristes « sans raisons » ou avec une raison minime, que nous établissons après coup par

1. La même idée a déjà été indiquée, sous un angle légèrement différent, à la fin du § 40.

Digitized by Google

une interprétation d'ailleurs inexacte, dont nous nous dispenserons si nous avons une grande habitude de l'analyse psychologique ; une digestion pénible, la constipation, la fatigue sont des facteurs de mauvais cénesthésie, bien que nous les ignorions souvent. Il existe donc des *cycles cénesthésiques*, que nous pouvons schématiser par le tableau ci-dessus ; la tonalité la plus habituelle — agréable ou désagréable — de ces cycles est imposée dans une large mesure par le degré d'activité innée que chaque sujet possède en propre et qui reste le même tout le cours de la vie, à moins d'états plus ou moins franchement pathologiques (constitution cyclothymique, § 18).

Cycle passionnel.



Digitized by Google

Lorsqu'une perception déclanche une émotion intense et aboutit, après évocation, à un sentiment-humeur très fort, celui-ci peut se maintenir pendant un temps plus ou moins long sans aboutir à une évaluation : c'est là le *cycle passionnel*, début d'un état obsédant, et cet état obsédant impose sa propre coloration à tous les cycles intercurrents qui viennent se greffer sur lui. Tel est, par exemple, le cas d'un chagrin ou d'une tristesse qui vous accable et à propos desquels on revient sans cesse du sentiment à la reviviscence et de la reviviscence au sentiment, en proie à une désolation monotone et stérile; dans ces conditions, il ne se produit ni évaluation, ni acte, et, si le sujet se livre à une extériorisation motrice, elle est de l'ordre des réflexes, soupirs, larmes, sanglots, ou de l'ordre des actes impulsifs ou impulsions, torsion des bras, cris, gesticulations désordonnées.

§ 92. La complexité de toutes ces manifestations de la personnalité tient non seulement à la variété des divers cycles dont les développements précédents s'efforcent de donner une idée, mais encore à ce fait que ces cycles ne sont qu'exceptionnellement seuls et isolés dans leur pureté. Dans le dynamisme habituel, les cycles sont très rapides et se succèdent sans interruption; bien plus, ils arrivent à s'enchevêtrer les uns dans les autres, à se greffer par embranchement ou même à s'opposer les uns aux autres, l'entrée en jeu des nouveaux arrêtant le cours des précédents. Une telle analyse nous paraît féconde, parce qu'elle rend compte à la fois de l'énorme complexité et de la continuité de la vie psychique ; l'essentiel, au point de vue qui nous occupe, est d'avoir posé quelques idées directrices dans ce fatras qui, à première vue, pourrait sembler inextricable.

Digitized by Google

Une dernière question nous paraît indispensable pour clore ces indications générales, c'est de rechercher quelle est la fréquence relative et, par suite, l'importance de tous ces cycles dans la vie psychique. Si ce problème n'était pas posé, le lecteur resterait sur l'impression que les uns et les autres se présentent sensiblement avec la même fréquence, ce qui n'est point exact. Le tableau suivant classe approximativement les cycles par rareté décroissante [1] :

Cycles passionnels.	très rares
Cycles cénesthésiques. . . .	rares
Cycles psychiques complets.	
Cycles idéatifs.	assez fréquents
Cycles physiologiques. . . .	
Cycles automatiques.	très fréquents.

Ces données restent nécessairement imprécises par suite du manque de résultats expérimentaux ; mais l'ordre indiqué pour fixer les idées est vraisemblable en première approximation.

Les développements généraux, que nous venons de consacrer au cycle psychique, constituent une introduction naturelle à l'étude du dynamisme ; il s'agit maintenant de reprendre avec plus de détails les diverses manifestations de la vie intellectuelle et de la vie affective-active : tel sera l'objet des chapitres suivants.

1. Si l'on tenait à représenter cette fréquence par des chiffres, on pourrait avoir recours par exemple aux nombres : un, dix, dix mille et cent mille. Quant à la durée de ces divers cycles, on peut s'en faire une idée en estimant très approximativement leur nombre à plusieurs dizaines de mille par jour.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

La vie intellectuelle (pensée) : les représentations et l'attention.

§ 93. On se bornera exclusivement à situer la pensée dans le cadre du dynamisme général. — § 94. La perception et la reviviscence : leurs résultats (impressions et images). — § 95. L'évocation, choix et combinaison d'images. — § 96. L'évaluation, génératrice d'idées : la vérité objective. — § 97. La vie intellectuelle soulève deux problèmes classiques : ceux de l'attention et de la conscience. — § 98. L'attention est le jugement en acte. — § 99. Les degrés de l'attention. — § 100. L'automatisme. — § 101. L'attention et la personnalité.

§ 93. Il pourra sembler téméraire de traiter en quelques pages l'ensemble complexe et enchevêtré de nos manifestations intellectuelles, de nos représentations. Notre but jusqu'à présent a été de montrer comment les résultats de la psychopathologie nous conduisent à modifier nos idées sur la personnalité et à compléter la psychologie classique par une psychostatique, dont la partie la plus nouvelle est l'étude de la personnalité innée, restée longtemps méconnue, essentiellement parce qu'elle est inconsciente. Chemin faisant, s'est accrue notre adhésion à la thèse mise surtout en valeur par Ribot de l'énorme prédominance des éléments affectifs sur les éléments intellectuels dans le dynamisme de la vie. Il découle de tout ce

Digitized by Google

que nous avons observé qu'une étude de psychologie générale doit faire une place bien plus importante à la vie affective qu'à la vie intellectuelle. Par ailleurs, le cadre de cet ouvrage nous interdirait de faire plus que de placer la vie intellectuelle, la pensée, dans l'ensemble de la vie psychique. C'est donc exclusivement à ce point de vue que nous nous sommes placés ; et nous nous bornons à étudier les représentations intellectuelles dans leurs rapports avec les retentissements affectifs et les extériorisations motrices ; nous laissons de côté la psychologie de l'intelligence en elle-même et dans ses rapports avec la logique.

Au cours de ce chapitre, nous reviendrons tout d'abord, pour les préciser, sur les trois *opérations intellectuelles* : perception, évocation, évaluation ; nous montrerons ensuite, qu'elles possèdent toutes trois un caractère commun, qui n'est autre que ce qu'on désigne d'ordinaire par l'*attention* ; enfin, dans le chapitre suivant, nous nous efforcerons de montrer que la *conscience*, dans son acception la plus générale, comprend tout ce qui, ayant été objet d'attention, a été fixé par la mémoire et s'est trouvé incorporé à notre personnalité acquise.

§ 94. Au point de vue de leurs conséquences, nous l'avons déjà mentionné (§ 85), il est impossible d'établir une distinction dans les effets des deux sortes de *perceptions* : perception primaire ou perception proprement dite et perception secondaire ou reviviscence. Il est d'observation courante qu'un sujet normal, à l'état de veille, distingue sans difficulté et sans erreurs notables le résultat d'une perception et celui d'une reviviscence, autrement dit une impression [1] et

1. Ces termes ont été définis précédemment (Cf. § 83, note 3).

Digitized by Google

une image ; nous laissons de côté le cas des hallucinations, toujours dues à des lésions anatomiques et qui, pour cette raison, nous paraissent inutilisables pour la psychologie normale (§ 10). Les impressions se font remarquer, d'une part, par leur intensité qui est toujours incomparablement plus forte que celle des simples images, d'autre part, par leur association cohérente, d'où résulte la croyance commune au monde extérieur. L'apparition des images (reproduction des souvenirs) obéit à des règles qualitatives qu'on s'est efforcé de démêler et où interviennent comme facteurs principaux, la répétition de l'impression primaire et l'association des images par contiguïté et par ressemblance, laquelle s'effectue grâce à un travail généralement automatique.

§ 95. L'*évocation* se distingue tout d'abord de la reviviscence par ce fait qu'elle comporte un grand nombre d'images et non plus une seulement, et ensuite par la part plus importante de l'imagination, ce qui lui donne le caractère d'être moins spontanée, plus « volontaire » : l'image, résultat d'une reviviscence nous « vient » ; les images, résultats d'une évocation, se « retrouvent ». Corrélativement, l'intervention du jugement ou, ce qui revient au même (§ 98), le degré de l'attention est plus considérable ; aussi y a-t-il l'apparence toute subjective d'un effort, d'un « choix libre » de certaines images parmi toutes celles qui sont liées à la perception initiale, « choix libre » qui obéit en réalité aux lois de l'association et plus encore à l'intérêt affectif du moment. En somme, l'évocation est l'opération qui a pour effet de faire passer à l'état d'images un certain nombre de souvenirs choisis parmi ceux qui existent à l'état potentiel dans la personnalité acquise, et de combiner ces

Digitized by Google

diverses images ; plus brièvement, c'est un choix de souvenirs suivi de combinaisons.

Pour préciser ce qu'il convient d'entendre par évocation, on pourrait tenter de classer ces représentations suivant les formes qu'elles revêtent, et on distinguerait, par exemple, les formes qui ont trait à des événements présents (ou même passés) ou à des événements futurs, celles qui sont à prépondérance intellectuelle, enfin celles qui présentent un intérêt exclusivement spéculatif et celles qui seront le point de départ d'un acte ultérieur ; le vocabulaire courant fournit des expressions qui se rapprochent de ces points de vue différents : tels sont les fabulations, les suppositions, les hypothèses, les intuitions, les pressentiments, les prévisions et les projets, en supposant que tous ces termes puissent s'appliquer aux oscillations successives ou interférées du travail qui se fait pendant l'évocation. En réalité, ce travail est si rapide que ces oscillations ne peuvent être aussi exactement précisées, et les termes que nous venons de rappeler n'ont de valeur que par analogie ; ils s'appliquent à des résultats d'évocations, sur lesquels le jugement n'est pas parvenu à une évaluation ; admis ainsi sans l'acquiescement du jugement, ils présentent un caractère conjectural, qui les oppose aux idées (ou concepts), résultats d'évaluations. Toutes les évocations ont d'ailleurs ceci de commun qu'elles restent toujours sous l'étroite dépendance de l'impression ou de l'image qui les a suscitées.

§ 96. Considérée de la manière la plus générale [1], l'*évaluation* est l'opération fondamentale de la vie intellectuelle : elle représente l'action du jugement — le fait de juger — et doit être considérée comme

1. Quels qu'en soient le résultat et l'orientation.

Digitized by Google

une confrontation, avec l'événement actuel, de tout l'ensemble de notre personnalité. C'est alors qu'affluent, parmi les éléments conscients de notre personnalité acquise (habitudes, goûts, inclinations, souvenirs, croyances), tous ceux qui sont naturellement liés aux circonstances présentes. Notre personnalité innée, qui ne devient jamais directement consciente, était déjà intervenue efficacement, au cours de notre dynamisme antérieur, dans la fixation de ces divers éléments : c'est elle encore qui détermine, en dernier ressort, le résultat de nos évaluations et qui, tout en restant dans l'ombre, joue un rôle prédominant pour le classement de valeur des images choisies par l'évocation.

Le résultat de l'évaluation correspond sensiblement à ce qu'on appelle dans l'ordre spéculatif — dans l'ordre de la pensée — une idée ou concept et dans l'ordre pratique — dans l'ordre de la conduite — à une décision. Quelle que soit la part directe du jugement dans l'évaluation, cette opération est le plus souvent sous l'influence des apports affectifs dus, tant à nos dispositions innées qu'à nos goûts et à nos inclinations ; aussi la plupart de nos idées sont imprégnées de l'ensemble de notre personnalité et restent, par suite, très subjectives ; ce n'est que par un entraînement constant et laborieux que chacun de nous pourra s'élever à l'objectivité, à ce qui est intellectuellement commun à tous les hommes ; l'évaluation devient alors une abstraction, une « vérité », qui offre le maximum de probabilité au point de vue de la pensée et qui est, par surcroît, accompagnée du maximum de rendement au point de vue de la conduite.

§ 97. La nécessité d'analyser et de comprendre nous oblige sans cesse à séparer des fonctions, qui

Digitized by Google

sont en réalité toujours synergiques et qui ne pourraient avoir d'existence, si elles étaient isolées. C'est ainsi que perception, évocation et évaluation sont des opérations dissociées de façon quelque peu fictive et que leur correspondance avec les aptitudes mémoire, imagination et jugement, ne doit pas être prise dans un sens absolu ; en d'autres termes, toute opération intellectuelle exige, pendant toute sa durée, le concours permanent des trois aptitudes, et il n'y a qu'une prédominance de l'une ou de l'autre dans la suite des représentations mentales. Une reviviscence, par exemple, n'est pas purement mnésique ; elle met en jeu de l'imagination et du jugement, ne serait-ce que dans le fait de reconnaissance, sur lequel on a justement insisté. En particulier, une manifestation intellectuelle, quelque simple ou élémentaire qu'elle soit et à quelque moment de sa durée qu'on l'imagine, ne se produit pas sans qu'il y ait participation du jugement. Ces remarques nous semblent de la plus grande importance pour aborder deux problèmes psychologiques si souvent discutés et au fond très voisins : celui de l'attention et celui de la conscience.

L'attention n'est pas une fonction autonome ou un mécanisme primaire ; ce n'est pas un des éléments constitutifs de notre personnalité, comme les aptitudes intellectuelles par exemple ; elle n'est qu'une manifestation de la personnalité ; elle appartient au dynamisme. On dira de quelqu'un qu'il a de la mémoire ou du jugement ; on ne dira pas qu'il a de l'attention, mais qu'il fait attention, qu'il apporte de l'attention ; ces expressions séparent, de manière assez heureuse, ce qui est statique et ce qui est dynamique.

Comme tout ce qui est dynamique, l'attention est secondaire ; elle dépend des éléments constitutifs de

Digitized by Google

la personnalité, et elle est, en toutes circonstances, telle que ceux-ci la déterminent. Nous verrons plus loin (§ 101) quels sont les rapports qui existent entre la personnalité et l'attention; mais il nous faut auparavant nous efforcer de définir cette dernière.

§ 98. L'attention est l'application du jugement: elle en est l'actualisation. Cette définition pourra paraître très brève et très simple; telle quelle, elle nous semble ne rien laisser échapper de ce que tout le monde place dans l'attention et ne comprendre que cela: convenir à tout le défini et au seul défini.

Existe-t-il des phénomènes d'application du jugement sans attention? On pourrait citer des faits du genre suivant: pendant que nous sommes absorbés dans un travail, il se passe à côté de nous un bruit insolite qui frappe notre oreille; nous n'avons pas interrompu notre application primitive, et cependant, si, quelques secondes après, on nous demande si nous avons entendu ce bruit et quel il était, nous sommes souvent capables de répondre exactement. Notre jugement se serait donc appliqué, sans que nous eussions fait attention? Non, car l'attention n'est pas nécessairement limitée à un seul objet à la fois, nous avons une meilleure attention pour un seul objet que pour plusieurs simultanés; mais nous pouvons en avoir à la fois pour plusieurs objets, probablement par des oscillations rapides de l'un à l'autre[1]. — Dans l'exemple supposé, nous avons fait attention à notre travail en cours et au bruit intercurrent, mais la part d'attention donnée à ce bruit a pu être très faible et c'est pourquoi nous pourrions tout aussi

1. L'exemple classique de Napoléon dictant simultanément plusieurs lettres, trouverait sa place ici.

Digitized by Google

bien ne pas l'avoir fixé ou ne l'avoir fixé que pour un temps très court. — Autre exemple : nous marchons sur le trottoir en lisant ; un réverbère se présente devant nous ; nous l'évitons sans nous distraire de notre lecture ; ici encore, la silhouette du réverbère a été perçue et, dans la mesure où ce fut nécessaire, notre jugement s'est appliqué pour nous le faire éviter ; nous avons fait attention surtout à la lecture que nous n'avons pas interrompue, mais aussi, quoique très accessoirement et très brièvement, au réverbère dont nous avons fait le tour. — Ces faits relèvent de ceux où jugement et attention ont une part infime ; mais ils seraient incompréhensibles si on n'admettait pas cette part infime de l'un et de l'autre. En outre, jugement et attention y subissent une régression parallèle et proportionnée, qui montre bien leur interdépendance et qui est caractéristique notamment de tous les actes automatiques (§ 100).

Inversement, y a-t-il des phénomènes d'attention sans application du jugement ? On pourrait citer des cas où une évaluation se fait avec une rapidité extrême, chez des sujets particulièrement entraînés, de telle sorte que l'attention a été extrêmement brève ; mais quelque brève qu'elle ait pu être, il y a eu évaluation, c'est-à-dire application du jugement. Ce sont là des faits qui suivent la loi de l'habitude, d'où résultent la facilité et la rapidité de tous les processus souvent répétés, et qui ne prouvent rien contre l'identité entre l'application du jugement et l'attention ; la brièveté du temps d'attention n'exclut nullement un temps d'application du jugement.

Le jugement intervient dans toute manifestation intellectuelle, si rudimentaire soit-elle ; mais il prend une part de plus en plus prépondérante au fur et à mesure que la manifestation intellectuelle s'élève et

Digitized by Google

se complique : on dit qu'on fait attention, dans la mesure où intervient le jugement dans la partie idéative d'un processus psychique. Le champ d'application de l'attention est principalement l'évaluation, opération intellectuelle complexe de discrimination, où interviennent aussi les apports mnésiques et imaginatifs, et les apports affectifs provenant à la fois des circonstances actuelles et de l'ensemble de la personnalité.

La langue, qui a eu besoin du mot « attention » pour l'application du jugement, n'a pas de mots à sa disposition pour l'application de la mémoire et de l'imagination, ce qui se conçoit facilement d'après ce que nous avons dit précédemment du rôle comparé des aptitudes intellectuelles (§ 39) : le jugement est l'adjuvant par excellence du dynamisme *actuel*; il intervient toujours même quand il s'agit de retrouver un fait passé par la mémoire ou de combiner des possibilités futures par l'imagination. Seule l'application du jugement donne lieu à l'apparence d'un effort volontaire, que le vocabulaire usuel a désigné sous le nom d'attention.

§ 99. Suivant l'intérêt affectif ou l'habitude, nous portons plus ou moins facilement notre attention sur les choses, d'où les divers degrés de l'attention. Il est habituel de donner comme exemples, en les opposant, les termes : voir et regarder, entendre et écouter, et de conclure que, dans les premiers cas, il n'y avait pas d'attention, alors qu'il y en a dans les seconds. De fait, il y a seulement plus ou moins d'attention. Sans doute, il peut nous arriver de voir sans voir, c'est-à-dire que, les yeux ouverts sur un spectacle, nous ne le voyons pas, en ce sens que, s'il impressionne notre rétine et s'il parvient même jusqu'à

Digitized by Google

notre lobe occipital, il n'entre pas dans nos systèmes d'association psychique et ne constitue même pas une perception. Mais, si nous voyons de façon à avoir une perception, il y a application du jugement, attention, à quelque faible degré que ce soit : déclarer dans le langage courant « qu'on ne fait aucune attention » signifie qu'on applique son attention de manière insuffisante ou médiocre.

A un autre point de vue et sous l'influence du parallélisme psychophysiologique, on s'est beaucoup préoccupé des conditions physiologiques, plus exactement des accompagnements moteurs de l'attention. L'enfant qui tire la langue en se penchant sur son cahier, l'homme qui plisse le front et ferme les yeux à demi, offrent les exemples les plus grossiers des mimiques et attitudes de l'attention. Sans nier l'intérêt relatif de telles recherches, nous estimons qu'il n'y a là que des phénomènes secondaires et qu'en les prenant pour essentiels, on s'expose à laisser échapper presque tout le problème de l'attention.

§ 100. Il est important par contre d'indiquer les rapports de l'attention et de l'automatisme. L'automatisme est la reproduction d'actes sans participation d'attention. Les actes ne deviennent automatiques que secondairement, à la suite d'une répétition qui les rend de plus en plus faciles. Au début, ils furent des actes accomplis avec attention ; au fur et à mesure de leur reproduction, la part nécessaire d'attention et de conscience s'est progressivement dégradée et a fini par disparaître. Un instrumentiste expérimenté porte son attention sur la lecture musicale, sur l'expression à rendre, sur son propre retentissement affectif quand il est sensible à la musique ; une condition d'excellence de son jeu réside dans ce fait qu'il

Digitized by Google

ne doit pas faire attention au déplacement de ses doigts ; l'attention qu'il porterait et qui replacerait ces mouvements dans la conscience, rendraient l'acte plus difficile. Des remarques analogues seraient à faire au sujet de toutes les manifestations automatiques, telles que la marche, l'équilibre de la bicyclette, le jeu de la machine à écrire, l'écriture elle-même, etc...

Si l'acte complètement automatique est dépourvu d'attention au point de ne laisser aucune trace dans nos souvenirs[1], il se déroule toutefois comme un accompagnement moteur de notre comportement, en liaison continue avec ce dernier, de telle sorte qu'à tout instant nous pouvons y ramener transitoirement notre attention et qu'en particulier la moindre irrégularité impose cette attention. L'acte automatique est encadré dans une action d'ensemble qui nous permet non de savoir directement qu'il s'est accompli, mais de l'inférer ; il est des indices qui nous rendent sûrs le plus souvent qu'il s'est accompli comme si nous en avions le souvenir exact.

L'automatisme comprend donc les actes effectués sans attention. Ce caractère d'absence d'attention entraîne également l'absence de conscience, et c'est pourquoi les actes automatiques apparaissent également comme des actes inconscients et se rattachent en un certain sens, comme les habitudes dont ils dépendent, au domaine de l'inconscient que nous délimiterons au chapitre suivant.

§ 101. L'attention dépend, dans une très large mesure, de la personnalité tant innée qu'acquise :

1. C'est le cas de la montre qu'on a remontée sans faire attention et pour laquelle on a besoin de vérifier que le remontoir est à fin de course.

Digitized by Google

il paraîtra banal de rappeler que l'attention peut aboutir à de meilleurs résultats chez un sujet intelligent que chez un débile, chez un homme instruit et expérimenté que chez un ignorant. D'ailleurs, un homme peut être intelligent, instruit et expérimenté et cependant se servir peu ou mal de ses aptitudes et de sa culture : il peut être inattentif, incapable d'attention. En parlant ainsi, on n'incrimine pas l'insuffisance d'une fonction spéciale ou autonome : les raisons profondes de ce rendement médiocre tiennent à ce que le sujet est trop dispersé par excitation ou par émotivité (distraction), qu'il ne prend aucun goût aux choses (dépression, absence d'émotivité), qu'il manifeste une des multiples formes de paresse que nous avons mentionnées (§ 62).

A ce point de vue, il convient d'insister, après Ribot[1] et Rignano[2], sur la part prépondérante que prend l'affectivité dans le dynamisme intellectuel : privé de mobiles affectifs, nous nous désintéressons rapidement, nous cessons de faire attention. En général, un actif, un ambitieux (§ 78) ou un éthique s'appliquera plus qu'un déprimé, qu'un modeste ou qu'un pervers. De même, nous portons beaucoup d'attention aux choses qui nous intéressent actuellement, qu'elles répondent à nos besoins, à nos goûts ou à nos soucis professionnels ; et nous nous détournons de ce qui ne nous est ni

1. *La psychologie de l'attention*, Alcan, Paris.

2. *La psychologie du raisonnement*, chap. I, Alcan, Paris. Rignano insiste sur ce fait que, contrairement à la théorie de Freud, le rêve s'explique par la suspension de l'affectivité sous l'influence du sommeil, de telle sorte que, dans le rêve, nous ne faisons plus attention et laissons aller, au hasard des associations, les seules combinaisons de la mémoire et de l'imagination. La rêverie et le sommeil lui-même (Claparède) s'interprètent également par le renoncement de l'affectivité à faire attention.

Digitized by Google

agréable ni utile. Enfin, ici comme partout, l'habitude facilite le fonctionnement et le rend meilleur, quand il est primitivement gêné par certains éléments de la personnalité. Ce qui précède montre, en somme, que la qualité de l'attention dépend surtout du coefficient de l'aptitude jugement dont elle n'est que l'application; quant à sa quantité, elle est une résultante de la personnalité, plus spécialement des dispositions innées et aussi des habitudes acquises.

Tel est, brièvement résumé, le rôle que nous attribuons à l'attention dans la vie intellectuelle; le chapitre suivant sera consacré au second des problèmes que nous avons soulevés (§ 97) : le problème de la conscience, très lié à celui de l'attention.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

La Conscience (personnalité acquise II).

§ 102. Les faits conscients sont objets d'attention, puis se conservent par la mémoire. — § 103. Les deux ordres de faits conscients. — § 104. Comment a pu se développer l'illusion d'une conscience planant au-dessus de la vie psychique. — § 105. Les degrés de conscience : le subconscient et l'oubli. — § 106. L'inconscient; extension abusive de son domaine : l'hystérie et l'hypnose. — § 107. Premier type d'inconscient : la cénesthésie. — § 108. Deuxième type d'inconscient : la personnalité innée. — § 109. Troisième type d'inconscient : possibilité d'inconscience des habitudes, des goûts, des inclinations et des souvenirs. — § 110. La connaissance sensible et la connaissance intelligible. Rôle de la conscience.

§ 102. Littré définit la conscience : « sentiment de soi-même ou mode de sensibilité générale qui nous permet de juger de notre expérience ». De manière plus précise, nous allons nous attacher à montrer quelle est la connaissance générale, qui se développe et se continue en nous, de l'ensemble des manifestations de notre personnalité : comme toute connaissance, elle se forme par l'application de notre jugement (attention) et se conserve par la mémoire. Une telle définition implique qu'est seul conscient ce qui a été l'objet d'attention, d'abord, et qui, conservé à l'état de souvenir, peut être ultérieurement objet de reviviscence [1].

1. La « conscience morale », la « conscience » des moralistes,

Digitized by Google

Il est difficile de préciser les conditions et la rapidité du développement de la conscience. Elle s'ébauche de façon assez précoce, parallèlement aux premières manifestations de la vie, et passe, par transitions insensibles, des premiers linéaments, où les pronoms « je » et « moi » apparaissent, jusqu'à la forme très élaborée qu'elle présente chez l'adulte.

Si le développement progressif de la conscience est difficile à décrire, il est, par contre, facile de vérifier qu'il n'y a de conscient que ce qui a été objet d'attention : quelque exemple de fait conscient que l'on choisisse, on constate qu'il a comporté une attention de notre part et que ce n'est qu'à cette condition qu'il est devenu conscient. Bien plus, les degrés d'attention et de conscience sont exactement proportionnés [1], de telle sorte que l'attention n'apparaît pas seulement comme la condition de la conscience, mais encore comme la condition et la mesure du degré de conscience. De multiples exemples seraient superflus. J'écris et j'entends en même temps un bruit voisin ; si je prête attention à ce bruit, il deviendra conscient ; si je n'y prête aucune attention, si c'est, par exemple, un bruit accoutumé, il ne franchira pas le seuil de la conscience. Si toute mon attention reste concentrée sur mon travail, l'objet de ce travail sera conscient au maxi-

religieux ou laïques, est un cas particulier de la conscience ici définie : elle est limitée aux directives de la personnalité acquise, dans leur rapport avec l'intérêt social ; la « voix de la conscience » n'est, somme toute, que l'évocation des prescriptions que la société nous a enseignées.

1. Georges Matisse (*Scientia*, p. 428, 1912) rejette, à juste titre, la distinction factice entre la pensée et la conscience, pour considérer la *pensée consciente* : la conscience est l'aspect particulier que prennent pour le cerveau qui en est le siège — et pour lui seul — les phénomènes du fonctionnement nerveux.

Digitized by Google

mum. Ce qui montre bien que les faits auxquels le jugement s'applique sont élevés, grâce à l'attention, au rang de faits conscients.

§ 103. Si l'attention crée le caractère de conscience, la mémoire fait vivre et se perpétuer ce caractère ; la conscience prend par suite un double aspect, selon que l'on considère des faits actualisés, impressions ou images (§ 94), ou des souvenirs capables de s'actualiser sous forme d'images. Quand on parle de faits conscients, on comprend non seulement ceux qui accèdent actuellement à la conscience et appartiennent à la vie présente, au dynamisme du moment, mais encore tous ceux qui ayant été antérieurement conscients, suivent la destinée commune à tous les souvenirs ; ces derniers ne cessent pas, en effet, d'appartenir à la conscience, en ce sens qu'ils sont susceptibles d'être évoqués n'importe quand et d'intervenir sans cesse dans notre dynamisme.

Les faits conscients sont ainsi de deux ordres et comprennent la plupart des manifestations actuelles, perceptions et reviviscences, d'une part, et, d'autre part, l'ensemble des souvenirs qui se sont progressivement incorporés à la personnalité, immense réserve dont la richesse croissante et l'utilisation de plus en plus complexe facilitent et perfectionnent notre vie représentative. La conscience apparaît donc, en définitive, comme la somme des résultats acquis jusqu'à l'instant présent grâce à l'attention et fixés sous forme de souvenirs ; le contenu de la conscience coïncide avec l'esprit, c'est-à-dire avec l'aspect intellectuel de la personnalité acquise.

§ 104. La définition que nous avons donnée de la conscience et l'indication de son rôle dans la vie

Digitized by Google

intellectuelle tendent à montrer qu'elle ne doit pas être considérée [1] « comme un sens interne, une faculté spéciale, qui nous ferait connaître les faits psychiques, à peu près comme la vue nous fait connaître les faits du monde extérieur », ainsi que l'admettait l'école écossaise et, après elle, l'école éclectique. Maudsley d'abord, Huxley ensuite parlaient d'une conscience épiphénomène comme si elle accompagnait les phénomènes psychiques, mais en se surajoutant à eux et se situant au-dessus et en dehors d'eux. Les diverses écoles spiritualistes identifient plus ou moins nettement la conscience avec l'âme et tendent, elles aussi, à en faire une entité autonome.

En réalité, la conscience n'est qu'une connaissance personnelle continuellement acquise et conservée par cette collaboration étroite et continue entre jugement et mémoire, qui régit toute notre vie psychique.

Nous avons déjà indiqué que toute manifestation intellectuelle, si simple fût-elle, était toujours accompagnée d'une application du jugement, autrement dit d'attention. Dans la perception et l'évocation, la mémoire et l'imagination sont prédominantes sans doute, mais le jugement intervient aussi d'une façon ininterrompue. Ce fait étant bien établi, on comprendra comment lorsque nous pensons, nous pensons aussi que nous pensons. Notre attention, en effet, au fur et à mesure que nous pensons, porte non seulement sur le contenu ou l'objet de notre pensée, mais encore et aussi sur le fait que nous pensons ; nous sommes capables de porter notre attention au moins sur deux objets simultanés et, dans le cas actuel, sur l'opération intellectuelle elle-même aussi bien que sur son

1. A. Rey, *Psychologie*, page 67.

Digitized by Google

contenu. Il serait plus exact de dire « je sais que je vois » que de dire simplement « je vois ».

Si donc notre attention porte sur toutes nos opérations intellectuelles, au cours de leur déroulement, on comprendra, puisque tout ce qui est objet d'attention est nécessairement fixé par la mémoire, que seront fixés non seulement ce que nous avons pensé, mais encore le fait que nous l'avons pensé et même comment nous l'avons pensé. Et on comprendra par là même aussi comment toute connaissance prendra ce double aspect de connaître les choses et de savoir comment, quand, dans quelles conditions nous les avons connues. Il n'est pas alors besoin d'imaginer une conscience épiphénomène spéciale et autonome, témoin placé au-dessus et en dehors de notre vie intellectuelle. La conscience ne plane pas au-dessus de notre vie psychique, elle y est étroitement impliquée : être conscient, c'est connaître progressivement, grâce au jugement et à la mémoire, tout ce qui est intégré à notre personnalité, tout ce qui s'y intègre et, notamment, connaître que nous connaissons.

L'illusion de la conscience épiphénomène tient à ce fait que, lorsque nous pensons, nous avons l'impression qu'il y a une simultanéité absolue entre l'acte de penser et le fait que nous avons conscience de cet acte ; de cette impression de simultanéité naît l'idée qu il y a deux fonctions distinctes quoique parallèles, celle qui pense et celle qui pense que nous pensons. En réalité, — et toute l'explication est là — les deux phénomènes ne sont pas exactement simultanés, mais ils se suivent si rapidement qu'ils sont instantanés, et que cette instantanéité donne l'illusion de simultanéité : nous ne pensons pas que nous pensons, nous pensons que nous venons

Digitized by Google

de penser, et la rapidité est telle que nous ne percevons pas cette succession. La mémoire suit l'attention comme l'ombre le corps et saisit pour le fixer immédiatement, mais non simultanément, tout ce qui est objet d'attention. C'est ce phénomène de fixation, d'intégration à notre acquis, à notre moi, qui crée l'illusion d'un épiphénomène, parce qu'il se produit si rapidement que nous ne percevons pas qu'il est subséquent.

Ainsi la conscience apparaît bien comme la somme de toute nos connaissances successivement accumulées, y compris la connaissance que nous acquérons sans cesse de toutes nos opérations intellectuelles.

§ 105. Les rapports qui unissent l'attention et le développement de la conscience (§ 102) permettent de concevoir qu'il y ait des degrés de concience. D'une manière générale, les faits qui ont été le plus longtemps et le plus souvent objets d'attention sont aussi ceux qui deviennent et qui restent le plus conscients. Si l'on fait provisoirement abstraction de l'ancienneté des moments d'attention correspondant à un objet, les faits se situent, par rapport à la conscience, suivant la somme d'attention qu'ils ont suscitée et c'est ainsi que, par opposition à la conscience claire, on a pu parler de conscience plus ou moins obscure ou de subconscience ; on a pu, à juste titre, comparer la conscience à un cercle dont la plage centrale est vivement éclairée, alors que l'intensité lumineuse diminue progressivement au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre.

Il existe un second facteur de diminution du degré de conscience ; c'est la limitation de la durée de conservation des souvenirs par la mémoire, autre-

Digitized by Google

ment dit le phénomène de l'oubli. Un fait a pu, à un moment donné, être parfaitement conscient ; mais, lorsqu'il est relativement ancien et qu'il reste tel par absence de reviviscence, il devient de moins en moins conscient et parvient même à l'effacement complet de l'oubli. Cette dégradation progressive de conscience atteint pareillement tous les souvenirs : ceux-ci ne peuvent résister à l'oubli que s'ils étaient très riches de conscience initiale ou que s'ils ont été en quelque sorte rajeunis par la fréquence des reviviscences.

§ 106. Cet aperçu rapide sur les degrés de la conscience nous amène à envisager la question de l'inconscient, dont on a étrangement abusé. On en a fait un monde mystérieux, prodigieusement étendu et à peu près sans limites. Sans même parler de ces interprétations tendancieuses de coïncidences, qu'on a décorées du nom de télépathie, sans non plus faire allusion à cet arsenal de puérilités, fort en vogue à l'heure actuelle, qu'est le spiritisme, il faut reconnaître que tout ce qui a été décrit et admis à propos de l'hystérie et de l'hypnose a faussé la psychologie contemporaine. Nous ne retenons rien de l'hystérie et de l'hypnose, telles qu'on a cru les comprendre et telles qu'on les a vulgarisées dans le grand public, car elles ne reposent que sur des interprétations erronées. L'hystérie, ainsi qu'on l'a montré (§ 17), doit rentrer entièrement dans la mythomanie, dans la simulation volontaire d'états pathologiques ; l'hypnose n'en est qu'un cas particulier, c'est la simulation du sommeil somnambulique par des « sujets » parfaitement éveillés : il ne reste, chez « l'hynoptiseur », que l'alternative d'être, ou le complice, ou la dupe de son sujet.

Digitized by Google

Nous sommes convaincus que l'avenir ne conservera rien de l'hypnose et de l'hystérie, entendues dans un sens différent de celui que nous leur attribuons à la suite d'Ernest Dupré : ce sont deux constructions artificielles entièrement fausses, dont la révision totale est à refaire, dans l'esprit de ceux qui persistent à y croire.

§ 107. En réalité, l'inconscient nous paraît pouvoir facilement se définir et se préciser, à la condition de ne pas considérer comme inconscient *tout* ce qui reste hors de la conscience, car on y engloberait une immensité de phénomènes qui n'auront jamais de lien avec notre personnalité ; l'inconscient ne comprend donc que ce qui, n'étant pas ou n'étant plus conscient, intervient cependant dans le dynamisme psychique. Nous distinguerons trois types d'inconscient :

1° La cénesthésie ;

2° La personnalité innée ;

3° Les parties (habitudes, inclinations, croyances) de la personnalité acquise qui finissent à la longue par prendre les caractères des dispositions et aptitudes ;

les deux premiers types sont innés et n'ont jamais été conscients, le dernier a cessé de l'être.

La cénesthésie, qu'on définit la somme de nos sensations internes, est inconsciente, bien que même, à l'état de santé, ses variations soient fréquentes. Nous n'avons pas conscience de ces variations en elles-mêmes ; nous en percevons seulement le retentissement sous forme de sentiment-humeur, que nous ne rattachons pas à sa cause antérieure et immédiate, mais que nous rapportons à tort à des influences autres, extérieures à nous la plupart du

Digitized by Google

temps. La citation suivante de Maine de Biran [1] fera bien comprendre le caractère d'inconscience de la cénesthésie ; elle « nous fait voir la nature tantôt sous un aspect riant et gracieux, tantôt comme couverte d'un voile funèbre, et nous présente dans les mêmes êtres, tantôt des objets d'espérance et d'amour, tantôt des sujets d'aversion et de crainte. Ainsi le charme, l'attrait, le dégoût ou l'ennui attachés aux divers instants de notre vie dépendent presque toujours de ces dispositions intimes et profondément ignorées... » Bref, c'est la cénesthésie qui règle la plupart du temps l'état de notre humeur; c'est elle qui est à la base du problème du bonheur (§ 138).

§ 108. La personnalité innée, c'est essentiellement l'ensemble des dispositions et des aptitudes. Dans notre comportement habituel, nous percevons les buts que nous voulons atteindre, les motifs de notre action, mais nous n'avons pas directement et immédiatement conscience de l'origine de son déclanchement, de ce qu'on peut appeler les mobiles. Un excité qui éprouve le besoin de rire, de parler et de se dépenser ne se rend pas compte qu'il y a en lui une disposition spéciale qui le mène. De même, un cupide qui fait effort pour entreprendre et mener à bien une affaire lucrative, a bien conscience qu'il veut réaliser un profit, mais non qu'il est conduit par cette disposition fondamentale qui est l'avidité. Enfin un débile tant soit peu avide aura conscience d'avoir toujours raison et ne sera jamais amené à accuser son jugement.

Ce n'est qu'en connaissant les dispositions et les

1. *Œuvres inédites*, tome II, p. 18. L'auteur qui ignorait la cénesthésie et ses origines physiologiques emploie l'expression de « réfraction morale ».

Digitized by Google

aptitudes et en nous prenant pour objet d'étude et d'analyse, que nous pouvons arriver à acquérir une connaissance plus ou moins nette des mobiles profonds qui sont en nous. Mais nous ne parviendrons pas à cette connaissance directement et spontanément, nous n'y accéderons qu'en étendant à nous-mêmes les résultats de l'attention que nous aurons portée sur les actes de nos semblables, par un ensemble de rapprochements et de déductions complexes.

§ 109. De même que les actes automatiques peuvent revêtir le caractère plus ou moins marqué d'inconscience (§ 100), de même notre personnalité acquise, formée de nos habitudes, de nos inclinations et de nos croyances, peut dans certaines de ses parties, devenir plus ou moins inconsciente, — mis à part le phénomène d'oubli, auquel nous avons fait allusion (§ 105) et qui se distingue essentiellement de l'inconscient par ce fait que l'oubli qui reste oubli n'a plus aucune action sur le comportement ultérieur. — Habitudes, goûts, inclinations et croyances peuvent donc dans certains cas constituer un troisième type d'inconscient.

Les habitudes sont des systèmes d'actes automatiques; nous en connaissons l'origine et l'existence (§ 57); mais, au moment même où nous agissons sous leur influence, c'est avec une conscience tantôt nette, tantôt imperceptible de cette influence[1].

1. Par exemple, au moment de sortir, si nous ne trouvons pas notre chapeau à sa place habituelle, nous prenons conscience du besoin de rechercher le chapeau. Si, au contraire, nous le trouvons à sa place, nous pouvons le prendre, nous coiffer et sortir, sans y apporter la moindre attention, sans en avoir conscience, donc par pur automatisme d'habitude, et en pensant à tout autre chose; interrogés après coup, nous pouvons inférer tout ce qui s'est passé au sujet de notre chapeau, mais ne pas nous le rappeler réellement.

Digitized by Google

Les goûts et les inclinations sont dans l'ordre affectif assez semblables à ce que sont les habitudes dans l'ordre moteur. Conscients quant à leur origine et à leur existence, ils interviennent cependant parfois dans notre dynamisme sans que nous nous rendions compte de leur rôle et par une action qui reste inconsciente. Par leur incorporation à la personnalité acquise, ils restent d'ordinaire conscients, puisqu'acquis ; ils peuvent néanmoins intervenir de façon inconsciente, comme le font les dispositions dont ils revêtent alors l'aspect et les principaux caractères [1]. Enfin il n'est pas jusqu'aux souvenirs, aux croyances, aux opinions qui ne puissent intervenir inconsciemment dans notre vie : telles sont les croyances religieuses qui empiètent sur les raisonnements scientifiques, sans que le sujet s'en rende compte [2] ; telles sont aussi certaines théories scientifiques que nous nous sommes assimilées et qui peuvent imprimer à de nouvelles recherches une direction où nous ne leur reconnaîtrions aucune part ; telles sont enfin les réminiscences littéraires ou musicales, auxquelles sont sujets les grands mnésiques et qui risquent de les faire passer pour plagiaires, souvent à leur insu.

Il paraît vraisemblable que la part d'inconscient qui intervient de la façon la plus complexe et la plus difficile à analyser dans notre dynamisme est justement

1. Si l'on « attaque » devant nous une personne pour qui nous avons acquis un vif attachement, nous serons portés instinctivement, dira-t-on, à prendre sa défense. Ce n'est que plus tard, après réflexion, que nous pourrons souvent prendre conscience qu'une inclination ancienne nous a fait agir ainsi, bien plus que l'injustice des propos tenus devant nous. Ce seront souvent les témoins de scènes semblables qui devineront mieux que nous l'inclination (ou le goût) qui influença notre conduite.

2. Ce fut le cas du physicien Duhem.

Digitized by Google

celle qui est due à ce troisième type d'inconscient, formé par certaines de nos habitudes, goûts, inclinations, souvenirs et croyances.

§ 110. Les développements qui précèdent nous montrent que la plus grande partie de notre statisme est inconsciente — sauf la personnalité acquise — alors que la majeure partie de notre dynamisme est consciente — abstraction faite de la cénesthésie et des actes automatiques.

A propos de la connaissance de la personnalité innée, nous avons fait allusion à un problème qui se rattache plus à la logique qu'à la psychologie proprement dite, mais qu'il convient de mentionner, c'est la distinction entre le concret et l'abstrait, entre le perçu et le connu, entre le sensible et l'intelligible, ces six épithètes étant sensiblement synonymes trois par trois. Les exemples de cette opposition pourraient être multipliés à l'infini : un coup d'œil jeté à une montre et la notion de temps, l'équilibre sur une bicyclette et les lois de la mécanique, le spectacle d'une cathédrale et l'histoire de l'église catholique, constituent respectivement des perceptions et des abstractions dont les objets sont assez voisins. Il n'y a pas de hiérarchie entre ces deux types de connaissances, si l'on s'en tient à la méthode expérimentale, puisqu'elle a prouvé jusqu'à l'évidence qu'un concept puisait sa valeur seulement dans la vérification, c'est-à-dire dans la constatation collective d'une impression, dans une perception accessible à tous. Il convient de faire remarquer que les impressions sont plus directement conscientes que les idées et que, parmi ces dernières, les plus simples sont plus intuitives, plus facilement assimilables. C'est au prix d'une étude très indirecte que nous sommes

Digitized by Google

capables de prendre connaissance de notre personnalité innée; ce n'est qu'à ce prix que nous préciserons le déterminisme exact de nos actes : un excité, par exemple, arrivera à se rendre compte qu'il agit, dans certaines conditions, de telle ou telle manière pour la seule raison qu'il est *né* excité; un intellectuel arrivera à connaître la valeur de son jugement par la manière dont ses actes réussissent, dont ses prévisions se vérifient, et aussi en se comparant à ses semblables.

En résumé et pour conclure, l'application du jugement ou attention, par son rôle prépondérant dans chaque évaluation, développe toutes les connaissances et plus spécialement cette somme globale de toutes les connaissances particulières qu'est, pour chaque individu, la conscience. Aussi bien au point de vue phylogénétique (chap. VI) qu'au point de vue ontogénétique (chap. IX), l'action du jugement, d'où résulte le développement de la conscience, marque les degrés de plus en plus élevés du perfectionnement auxquels peuvent atteindre les espèces et les individus : la conscience se situe au sommet de la vie représentative, qui est elle-même la partie la plus élaborée et la plus hiérarchisée de la vie psychique et de la vie en général.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

La vie affective-active. Les émotions et les réflexes.

§ 111. Aperçu historique sur les émotions (Descartes, Malebranche, Kant, Ribot). — § 112. Classification des émotions. — § 113. Les réflexes sont des ruptures brusques du tonus musculaire : la diffusion motrice. — § 114. Énumération des réflexes émotifs. — § 115. Les théories de l'émotion.

§ 111. Le cycle psychique, tel que nous l'avons décrit (§ 85), comporte comme élément particulièrement simple et primitif de la vie affective-active l'ensemble émotion-réflexe. L'importance des émotions a été de tout temps discernée par les psychologues et on connaît les nombreux travaux et essais de classification qui ont été édifiés à ce sujet.

Pour qu'on ait une idée de l'imprécision des résultats obtenus jusqu'ici dans l'étude des émotions, nous donnerons ci-dessous quelques exemples de classifications proposées.

Descartes avait fait de l'admiration l'émotion fondamentale[1] — on disait en ce temps-là passion — et en tirait cinq autres : l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse.

1. *Les passions de l'âme*, 1649.

Digitized by Google

Malebranche[1] — comme Spinoza — considérait que « toutes les passions sont des espèces de désir, de joie et de tristesse... »

Dans l'Anthropologie[2], Kant réunissait sous le nom d'émotions : le chagrin, la joie, l'inquiétude, la frayeur, l'anxiété, la peur et la colère.

Plus près de nous, Ribot[3] donne, en plusieurs passages, les exemples suivants d'émotion : la peur, la colère, la joie, le chagrin, la tristesse, la pitié, la tendresse, l'orgueil, le *raptus* amoureux.

Les contradictions de toutes ces classifications proviennent du mélange qui est fait des émotions avec les inclinations et les passions (que nous avons déjà étudiées) et avec les sentiments et états d'humeur (que nous examinerons un peu plus loin). La discrimination exacte de tous ces états est indispensable pour comprendre avec un peu de netteté toute la complication de la vie affective-active.

§ 112. Les connaissances précises que nous avons à l'heure actuelle de l'émotion[4] sont une consé-

1. *De la recherche de la Vérité*, livre V, ch. x.
2. *Anthropologie*, 1re partie, livre III.
3. *Essai sur les Passions*. Paris, Alcan, 1907.
4. Toutes les émotions peuvent s'accompagner d'un caractère d'inattendu qu'on traduit par les termes de surprise, de saisissement, de stupéfaction, de stupeur,... Ces termes s'emploient à propos d'émotions qui résultent d'un événement (perception) considéré comme improbable ou impossible.

A l'inverse de la surprise et de ses synonymes, avec lesquels on le confond parfois, l'*étonnement* n'est nullement associé à une émotion. L'étonnement constitue un fait psychique très particulier : il consiste en une perception dont les éléments sont nouveaux et inconnus et à propos de laquelle la personnalité reste en attente, en suspens, sans qu'il se produise de retentissement affectif, comme en fait foi la mimique correspondante (immobilité, fixité du regard, écarquillement des yeux). Défini

Digitized by Google

quence des travaux d'Ernest Dupré sur la psychologie pathologique de l'émotivité, plus exactement de ce qu'il a décrit sous le nom de constitution hyperémotive (§ 19); cette constitution, nous l'avons vu, n'est que l'hypertrophie morbide d'une disposition qui existe normalement chez tous et qui est l'émotivité. Les faits bien décrits et bien classés de l'exagération maladive de cette disposition nous permettent de mieux en connaître et de mieux en comprendre les manifestations ordinaires.

L'observation des émotions dans les cas morbides, c'est-à-dire dans les cas où elles se présentent avec le plus d'intensité et de netteté, nous ont conduits à distinguer quatre émotions irréductibles. Deux d'entre elles sont excitantes : la *joie* et la *colère*; les deux autres déprimants : la *peine* et la *frayeur*. A un autre point de vue, la joie et la peine se présentent comme la conclusion d'une situation et se produisent suivant que le contenu de l'impression ou de l'image déterminante était agréable ou désagréable, plaisant ou fâcheux; la colère et la frayeur sont, au contraire, un intermédiaire entre deux situations et correspondent respectivement aux obstacles et aux dangers. Cette classification est schématisée par le tableau ci-après.

La *joie* n'a pas de synonyme, sauf le mot bonheur qui est parfois abusivement employé dans ce sens;

brièvement, l'étonnement est une perception en suspens de retentissement émotionnel.

L'étonnement se produit d'autant plus facilement que la personnalité comporte moins d'éléments acquis; aussi se rencontre-t-il fréquemment chez les enfants.

Il dure jusqu'à ce que des perceptions autres sollicitent l'esprit par ailleurs (comme c'est souvent le cas pour les enfants) ou jusqu'à ce que des perceptions nouvelles apportent un éclaircissement ou une explication.

Digitized by Google

l'attendrissement est une variété de l'émotion joie : c'est la joie qui se produit à propos de la bonté (attendrissement maternel, attendrissement patriotique,...). La *peine* a pour synonymes le chagrin[1] et la douleur (morale) : tous ces termes se rapportent à la même émotion. A la *colère* on peut rapporter la contrariété et l'irritation ; à la *frayeur*, la peur, l'effroi et la terreur.

Ces expressions épuisent la liste des émotions, à condition d'entendre le mot émotion dans le sens classique d'émotion-choc. Nous verrons plus loin (§ 120) ce que sont les sentiments, appelés quelquefois émotions-sentiments par une extension du mot émotion.

Classification des émotions.

	Conclusion d'une situation.	Intermédiaire entre deux situations.
Emotions excitantes.	JOIE (Agrément).	COLÈRE (Obstacle).
Emotions déprimantes.	PEINE (Désagrément).	FRAYEUR (Danger).

§ 113. Il nous reste à connaître l'aspect moteur de l'émotion-réflexe, autrement dit les accompagnements moteurs qui s'associent toujours aux émotions : ce sont les *réflexes émotifs*.

Il ne faut pas perdre de vue qu'il existe une liaison étroite et constante entre l'émotion, retentissement

1. Le mot chagrin est souvent aussi employé dans le sens de tristesse, qui est un état d'humeur (§ 117).

Digitized by Google

affectif, et les réflexes, extériorisation motrice, puisque l'un ne se produit pas sans l'autre ; qu'il y a simultanéité, mais non succession ou hiérarchie ; que ce parallélisme ne relève point de la personnalité acquise ; qu'il est certainement d'origine héréditaire et que, développé au cours de la phylogénie, il fait partie de la personnalité innée.

Toute émotion s'accompagne, en effet, dans l'ordre moteur, d'une modification brusque du tonus musculaire habituel[1]. On sait que, d'une façon continue, tout notre système musculaire est maintenu dans un certain état de contraction ou tonus normal, qu'il n'y a pas de relâchement musculaire complet comme c'est le cas pour les paralysies totales ou pour la période qui suit immédiatement la mort. Toute émotion se caractérise par une rupture subite du tonus normal ; cette rupture paraît s'effectuer quelquefois dans le sens d'une diminution ou même d'une suppression du tonus (inhibition, relâchement des sphincters, dérobement des jambes,...) et constitue l'ictus émotif (Dupré), mais la règle est une augmentation du tonus, une hypertonie (raptus émotif, Dumas et Delmas). Cette hypertonie musculaire explique tous les réflexes émotifs ; elle « diffuse[2] » vers des groupes musculaires divers : vers les muscles striés dirigeant la vie de relation, vers les muscles lisses correspondant à la vie végétative, et vers les plus délicats de ceux-ci, c'est-à-dire vers les muscles des vaisseaux sanguins (muscles vasomoteurs) ou des glandes (muscles sécrétoires).

1. Le mot *tonus* est précisément employé pour indiquer le degré de la contraction musculaire ; d'où les expressions hypotonie et hypertonie.

2. Bain avait déjà indiqué l'envahissement de tout l'individu par l'émotion (lois de diffusion, de Bain).

Digitized by Google

Cette diffusion motrice ne se fait pas d'une façon uniforme, mais au contraire élective, et se porte, suivant les cas, plus spécialement sur tel ou tel groupe de muscles : de là, les variétés extrêmement nombreuses des réflexes émotifs. Plus l'émotion est forte et plus la diffusion est intense, plus grand le nombre des groupes musculaires mis en branle, plus considérable l'amplitude du mouvement réflexe. Il n'y a pas d'une façon absolue de réflexes propres à telle ou telle émotion : on peut pleurer de joie et rire de manière ironique ou amère dans la peine; on peut trembler de peur ou de colère, crier de joie ou de frayeur... Mais, en fait, la diffusion motrice présente des groupements électifs suivant les diverses émotions, et certains réflexes deviennent sinon absolument, du moins communément caractéristiques de telle ou telle émotion.

§ 114. L'énumération de tous les réflexes émotifs est presque impossible en raison de leur très grand nombre; nous croyons néanmoins utile de donner quelques exemples des quatre groupes de réflexes que nous venons de distinguer.

Réflexes des muscles striés : cris, plaintes, gémissements, soupirs, sanglots, bégaiement, tremblement, frisson, sursaut, et spasmes divers de toute la musculature.

Réflexes des muscles lisses : spasme stomacal (nausée), œsophagien, pharyngé (boule dite « hystérique »), intestinal, vésical,...

Réflexes sécrétoires : larmes, salivation, sudation, polyurie, diarrhée,...

Réflexes vasomoteurs : rougeur, pâleur, palpitations,...

Digitized by Google

§ 115. Les développements qui précèdent nous permettent de revenir pour la dernière fois sur les discussions nombreuses qui se sont produites au sujet de l'émotion et de son origine intellectuelle, affective et motrice. Le cycle psychique commence par une perception ou par une reviviscence, c'est-à-dire par un élément représentatif; celui-ci est suivi de l'émotion-réflexe avec ses deux aspects affectif et moteur, étroitement associés dans le temps, sans antériorité de l'un par rapport à l'autre. Les discussions soulevées à ce propos à la suite des travaux d'Herbart, de Lange et de William James nous paraissent décidément sans portée, car il est aussi faux de prétendre que les réflexes précèdent et causent l'émotion, que de soutenir l'opinion adverse; en outre, James ne fait pas la distinction primordiale entre l'émotion et l'humeur : en considérant la tristesse (§ 111) comme une émotion, il a beau jeu de montrer qu'elle est postérieure aux réflexes. Si nous considérons en effet l'émotion-réflexe comme un tout inséparable, nous prenons bien soin de la distinguer du sentiment-humeur, dont les deux aspects moteur et affectif feront l'objet des deux chapitres suivants.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

La vie affective-active. L'humeur et les impulsions.

§ 116. Le sentiment-humeur suit l'évocation et dépend de l'ensemble de la personnalité. — § 117. Classification des états d'humeur : leur définition par le tonus musculaire. — § 118. Association des états d'humeur. — § 119. Les impulsions, extériorisations violentes des états d'humeur.

§ 116. L'émotion-réflexe n'est qu'un moment très fugitif du cycle psychique : elle est aussitôt suivie de l'évocation (§ 85), qui consiste à la fois en une rapide reviviscence d'images plus ou moins voisines de l'impression perçue et en une combinaison, plus ou moins ébauchée de tout ce que ces faits peuvent donner ou devenir. L'évocation crée alors une nouvelle manifestation affective-active, qui tend soit à renforcer, soit à atténuer l'émotion-réflexe et qui est formée par le sentiment d'une part, par l'humeur d'autre part.

Bien que l'étude du sentiment fasse l'objet du chapitre suivant, il est indispensable de le définir dès maintenant pour préciser l'extériorisation motrice qui l'accompagne et qui est l'humeur. Nous avons vu (§ 59) que le terme sentiment était employé de manière ambiguë, qu'il était notamment appliqué tantôt à des états plus ou moins transitoires, tels que le désir ou

Digitized by Google

la crainte, tantôt à des manières d'être acquises et durables, progressivement développées et intégrées à la personnalité, comme l'amitié, l'ambition ou le patriotisme. Aux secondes, nous avons donné le nom d'inclinations, réservant aux premiers seuls la dénomination de sentiments.

Le sentiment est donc un retentissement affectif plus ou moins passager, qui représente un prolongement modifié, c'est-à-dire une forme d'évolution de l'émotion. L'émotion-réflexe n'avait comme base représentative que la perception; le sentiment-humeur dépend en outre et de l'émotion-réflexe antécédent et d'un élément représentatif nouveau, l'évocation. Bornons-nous à mentionner pour le moment que le sentiment étant un prolongement affectif de l'émotion, se manifeste sous des formes correspondantes, qui sont le *contentement*, le *désir*, le *découragement* et la *crainte*, répondant respectivement à la joie, à la colère, à la peine et à la frayeur, comme nous le schématisons par le tableau ci-dessous. Nous reviendrons sur le sentiment au chapitre suivant, préférant décrire auparavant les états d'humeur.

Évolution dynamique des sentiments.

Émotion primitive.	Humeur résultante.	Sentiment concomitant.
Joie. ⇒	Gaieté.	Contentement.
Colère. ⇒	Énervement.	Désir.
Peine. ⇒	Tristesse.	Découragement.
Frayeur. ⇒	Inquiétude.	Crainte

Digitized by Google

§ 117. L'émotion-réflexe n'évolue pas seulement au point de vue affectif pour aboutir au sentiment, mais encore au point de vue moteur pour conduire à l'humeur; en d'autres termes, le réflexe émotif, brusque rupture du tonus musculaire, tend vers un état spécial de ce tonus qui caractérise l'état d'humeur. La *gaieté* est l'humeur qui accompagne le contentement; de même *l'énervement* correspond au désir, la *tristesse* au découragement et *l'inquiétude* à la crainte.

Il est facile de se rendre compte que chacun de ces états d'humeur est en réalité un état spécial du tonus musculaire que nous indiquons rapidement dans chaque cas. Dans la gaieté il se produit une hypertonie avec sensation de force, besoin de dépense motrice, augmentation de la tension artérielle et de la circulation... Dans l'énervement, il y a aussi hypertonie, mais une hypertonie généralement plus marquée, avec des contractions paroxystiques et une sensation de tension plus ou moins généralisée à toute la musculature. Avec la tristesse [1], au contraire, on voit le tonus tomber au-dessous de la normale; il y a relâchement musculaire et prédominance des attitudes en flexion. Enfin l'inquiétude [2] se caractérise par l'ataxie du tonus, c'est-à-dire par des oscillations variables, par des alternatives de relâchement et de contraction, et souvent même par une véritable dissociation consistant en une hypertonie des muscles lisses (contraction stomacale, spasme œsophagien), d'une part et en une sensation de faiblesse et de relâchement des muscles striés (mollesse des jambes, pesanteur des bras) d'autre part.

1. L'abattement et le désespoir sont des formes exagérées de tristesse.

2. L'anxiété et l'angoisse sont des degrés plus marqués de l'inquiétude.

Digitized by Google

En résumé, on peut dire que le réflexe émotif est une brusque *rupture* du tonus normal, le plus souvent dans le sens de l'hypertonie, et que l'humeur est un *état* du tonus différant du tonus normal. Lorsque l'état du tonus tend à être inférieur au tonus normal, on dit qu'il s'agit d'états dépressifs, inquiétude et tristesse correspondant à des émotions déprimantes, frayeur et peine. Au contraire, quand l'état du tonus est supérieur au tonus normal, il s'agit d'états d'excitation, énervement ou gaieté, répondant aux émotions excitantes, colère ou joie.

Rappelons enfin un point sur lequel nous avons insisté à plusieurs reprises : il existe des cycles cénesthésiques, caractérisés par des états d'humeur sans cause, entendez sans cause psychique. Ces états d'humeur sont la conséquence d'états internes inconscients et jouent un rôle essentiel dans le problème du bonheur (§ 138). Il serait de toute importance que cette opinion se répandît davantage, que de tels états sont primitifs et fondamentaux : on éviterait ainsi de les rattacher à tort à des faits conscients qui n'ont aucun rapport avec eux : bien loin que ces états d'humeur soient la conséquence de telle ou telle impression — ou image —, ce sont eux qui colorent d'un sens particulier l'impression — ou l'image — considérée. Il est souvent faux d'affirmer que l'évocation de tel souvenir douloureux nous rend tristes ; la vérité est alors qu'*étant tristes*, nous avons choisi parmi les images qui survenaient celles qui étaient conformes à notre humeur du moment.

§ 118. Dans la pratique, on rencontre très fréquemment des associations d'états d'humeur différents. La gaieté ne combine pas en général à la tristesse ou à l'inquiétude, à moins qu'il ne s'agisse de passages

Digitized by Google

rapides des unes aux autres, comme dans l'exemple de Grangousier pleurant et riant alternativement de la mort de Gargamelle et de la naissance de Gargantua[1]. Par contre, gaieté et énervement peuvent quelquefois s'associer et se suivre d'assez près pour s'imbriquer un certain temps : c'est par exemple le cas d'une lutte au cours de laquelle apparaît un élément de triomphe. Mais c'est surtout l'énervement et l'inquiétude que l'on trouvera le plus fréquemment réunis[2], et cela s'explique assez bien par ce fait que la gaieté et la tristesse se rapportent à des événements acquis, alors que l'énervement et l'inquiétude naissent à propos d'événements futurs en cours d'évolution (§ 112). On comprend combien, dans ces formes d'humeur associées, l'état du tonus peut être oscillant et, en tout cas, complexe.

§ 119. Ces indications rapides sur les états du tonus correspondant aux divers états d'humeur sont utiles pour comprendre les impulsions (ou mouvements impulsifs) qui en dérivent et qu'il ne faut pas confondre avec les réflexes émotifs.

Les réflexes émotifs, comme tout réflexe, sont spontanés et complètement involontaires. Les impulsions ne sont nullement au même degré spontanées et involontaires, en ce sens qu'elles ne sont que relativement irrésistibles et qu'elles peuvent, par l'éducation, par l'expérience, par les sanctions, arriver à être plus ou moins refrénées.

Les réflexes émotifs ont un caractère héréditaire; ils font entièrement partie de la personnalité innée et reproduisent, telles quelles, des extériorisations ances-

1. Autres exemples : *Les deux cortèges* de Soulary; la scène entre Harpagon et Frosine dans l'*Avare*.
2. Parfois même avec tristesse.

Digitized by Google

trales fixées par l'espèce. Les impulsions, au contraire, prennent des formes acquises et empruntent au langage, au développement moteur, à l'imitation, aux règles fixées par la tradition et par l'ambiance, le cadre et l'aspect de leur réalisation.

C'est ainsi que la brusque montée des larmes aux bords des paupières est un réflexe; au contraire, l'impulsion à pleurer, si on ne peut parvenir à la refréner, sera plus ou moins bruyante ou discrète, plus ou moins accompagnée d'autres impulsions. Un coup de poing lancé par énervement sur une table rentre dans la catégorie des mouvements acquis et est très différent du retrait réflexe d'un membre pincé ou brûlé. De même un juron ou une exclamation articulée s'oppose au cri de peur. Toutefois, certains réflexes se continuent en impulsions analogues, le tonus de l'humeur pouvant aboutir à la même forme de diffusion motrice que l'émotion : l'exemple des pleurs donné plus haut en est la preuve; on aurait pu aussi bien citer le rire, le bégaiement, la fuite...

Les impulsions, dans leur mécanisme, dérivent directement de l'état d'humeur, plus exactement du tonus de l'humeur. L'hypertonie explique les cris et les sauts de la gaieté, la crispation et le trépignement de l'énervement, le besoin de déplacement et la fuite dans l'inquiétude; les impulsions de la tristesse sont plus rares et plus limitées en raison de l'hypertonie prédominante; néanmoins, les éléments hypertoniques associés sous forme de spasmes, donnent les soupirs, les plaintes, les gémissements, les sanglots...

Nous connaissons, par ce qui précède, l'aspect moteur du sentiment-humeur; il nous reste à insister sur l'aspect affectif de cette manifestation psychique, c'est-à-dire sur le sentiment proprement dit.

Digitized by Google

CHAPITRE XX

La vie affective-active : sentiments et états passionnels.

§ 120. Le sentiment, retentissement de l'humeur. — § 121. Un grand nombre de sentiments sont à base de bonté. — § 122. Associations de sentiments-types. — § 123. La succession des sentiments-types. — § 124. Les états passionnels. — § 125. Importance de l'humeur dans ces épisodes pathologiques des normaux.

§ 120. De même que l'émotion est inséparable d'un réflexe, de même le sentiment est le retentissement subjectif d'un état d'humeur. Il y a, nous l'avons vu (§ 116), quatre sentiments types, qui sont le *contentement*, le *désir*, le *découragement* et la *crainte :* en général, une émotion joie est suivie de contentement-gaieté, la colère de désir-énervement, la peine de découragement-tristesse et la frayeur de crainte-inquiétude; un sentiment-humeur possède d'ordinaire une intensité et une durée proportionnée à l'émotion et, par suite, aux causes de cette émotion.

Ces manifestations-types, qui correspondent à la très grande majorité des cas, peuvent par diverses associations former les variétés nombreuses et complexes des sentiments, que nous allons essayer de classer d'après les conditions qui les caractérisent. On peut classer les sentiments complexes :

Digitized by Google

1° D'après la disposition qui y prédomine;
2° D'après le nombre et la nature des sentiments types qui le constituent;
3° Enfin d'après la nature du sentiment immédiatement antérieur.

§ 121. S'il existe des sentiments qui intéressent plus spécialement l'avidité et la sociabilité, il n'en est pas moins vrai qu'un très grand nombre d'entre eux sont à base de bonté, comme l'indique le sens courant des mots sentiment et sentimental. Aussi allons-nous reprendre, à titre d'exemple, les particularisations des quatre sentiments-types sous l'influence de la disposition bonté.

a) Au contentement correspond toute une série de sentiments tels que l'admiration, la confiance, la gratitude, la sympathie et la tendresse[1] : l'émotion initiale est dans toute cette série la joie ou l'attendrissement (§ 112), et l'humeur est du type gaieté. Le degré du sentiment-humeur est variable; sa forme dépend du rapport établi entre la disposition bonté et son objet.

b) Tous les sentiments inverses d'antipathie, d'animosité, d'indignation, de mépris, de défiance[2] sont de la série désir-énervement; ils représentent des degrés plus ou moins violents de ce sentiment-humeur (suite de la colère) et sont caractérisés par une intervention de l'avidité qui l'emporte alors sur celle de la bonté.

c) Dans la série découragement-tristesse, nous rencontrons les sentiments de pitié, de regret, de

1. Comme nous l'avons fait remarquer (§ 59), les mêmes mots servent à désigner l'inclination latente et le sentiment actuel.
2. Nous reviendrons, plus loin, sur les états passionnels de haine, d'envie et de jalousie.

Digitized by Google

honte et de remords, qui débutent tous par une émotion peine et qui dépendent du rapport qui s'établit entre son objet et la disposition bonté.

d) Le scrupule dépend également de la bonté dans la série crainte-inquiétude. Mais ici la disposition avidité peut donner des formes de sentiments d'hésitation et de perplexité, et c'est moins le souci éthique désintéressé qui intervient que le souci d'un intérêt personnel, matériel ou moral[1].

Il est assez intéressant de noter qu'en dehors des sentiments-humeurs types[2], la plupart des autres sentiments-humeurs sont sous l'influence de la disposition bonté.

De même que les inclinations (§ 58) sont toutes liées à la bonté, alors que les goûts dépendent des autres dispositions, de même les inclinations représentent l'organisation et l'intégration des sentiments liés à la disposition bonté, tandis que les goûts correspondent à l'organisation des autres sentiments.

§ 122. On constate parfois que deux sentiments-types ayant même objet se combinent, en donnant des sentiments complexes, ce qui n'est pas pour nous surprendre, puisque nous avons déjà signalé l'existence d'états d'humeur associés (§ 118).

Le contentement et le découragement, le contentement et la crainte paraissent incompatibles au même instant. L'*appréhension* est une association de crainte et de découragement et le *mécontentement*, de désir et de découragement. Quant à l'*espoir*, il est fait à la fois de désir et de contentement; c'est la forme que revêt un désir lorsqu'il vient se greffer sur

1. La pudeur se rattache à la série crainte-inquiétude.
2. Contentement, désir, découragement, crainte.

Digitized by Google

une humeur gaieté, qui est souvent une euphorie d'origine cénesthésique; cette définition précise de l'espoir permet, par surcroît, de comprendre les variations oscillantes de ce sentiment, qui est plus proche tantôt du désir, tantôt du contentement.

Il n'existe pas de terme pour désigner l'association par trois du désir, du découragement et de la crainte, correspondant dans l'ordre de l'humeur à l'association énervement, tristesse et inquiétude; elle est cependant fréquente même à l'état normal, et on la trouve très exagérée dans un grand nombre de formes de psychose mélancolique anxieuse.

§ 123. Enfin une dernière variété de sentiment provient de l'ordre de succession qu'ils affectent parfois, au hasard des influences externes et cénesthésiques. L'énumération ci-dessous fixe le sens précis de divers termes usuels :

le contentement succédant à un découragement pour le même objet constitue la *consolation* ;

le contentement après le désir est la *satisfaction*;

le contentement après la crainte est le *soulagement*;

la *déception* est un découragement succédant à un désir;

la *désillusion* est un découragement qui survient après un espoir.

Il ne semble pas y avoir de terme pour désigner le découragement qui succède à la crainte[1].

§ 124. Il nous paraît indispensable d'ajouter ici quelques mots sur ce qu'il convient d'appeler *états passionnels*. Nous savons déjà (§ 60) que les passions

1. Cette situation inspire les phrases : « C'était fatal! » « Je m'en doutais! »...

Digitized by Google

sont les degrés exagérés des goûts et des inclinations; les états passionnels sont les formes paroxystiques des sentiments-humeurs, que ces derniers soient d'éclosion actuelle, à l'occasion d'un cycle récent, ou au contraire qu'ils soient l'explosion actuelle d'une passion plus ou moins ancienne.

Quelques exemples feront mieux comprendre la nature des états passionnels. Dans la rue, un émotif bon assiste à un acte de brutalité accompli par un charretier ivre contre un cheval. Le cycle donne, après cette impression, une émotion colère, puis un sentiment d'indignation — variété du sentiment-humeur désir-énervement — dont l'intensité peut être extrêmement marquée : le sujet peut se livrer à une manifestation bruyante avec exaltation, cris et même impulsions violentes contre le coupable. Cette indignation, en raison de son degré excessif, constitue un état passionnel : il est apparu de façon fortuite, à l'occasion d'un fait accidentel et rentre dans les états passionnels du premier groupe, c'est-à-dire dans ceux qui ne sont qu'une forme paroxystique des sentiments-humeurs d'éclosion actuelle à l'occasion d'un cycle tout récent.

Supposons maintenant que l'émotif bon dont nous venons de parler soit un membre militant de la Société protectrice des animaux et qu'il existe chez lui, depuis longtemps, cette inclination spéciale qui constitue la zoophilie; les mêmes réactions se produiront avec peut-être plus d'exaltation et de violence encore, et constitueront un état passionnel du second groupe, c'est-à-dire une explosion dynamique d'une inclination déjà violente, d'une passion plus ou moins ancienne.

Tous les sentiments-humeurs et toutes les passions sont capables de passer ainsi par des paroxysmes :

Digitized by Google

les exaltations enthousiastes et les états d'extase, dans le contentement-gaieté; le dégoût de la vie et les crises de désespoir, dans le découragement-tristesse; l'agitation anxieuse et les désordres tumultueux de l'angoisse, dans la crainte-inquiétude, sont des états passionnels. Mais, dans l'application la plus usuelle, le terme d'état passionnel est surtout employé pour les paroxysmes du désir-énervement; ceux-ci, en effet, revêtent une fréquence particulièrement grande et, de plus, ils ont une importance spéciale en raison de la gravité des manifestations; tels sont les crimes passionnels, produits par la haine ou la jalousie. Tout sentiment intense à base de colère et toute passion forte, si elle est contrariée par un obstacle aboutissent, en effet, à des états passionnels nettement caractérisés, aux états passionnels proprement dits, connus de tout le monde et dont le type est la fureur.

§ 125. Il est intéressant de noter que l'humeur paraît jouer un rôle prépondérant dans les états passionnels. Ce qui frappe le plus, ce sont d'abord les réflexes, les mimiques et les attitudes; ce sont ensuite et surtout les impulsions. Or mimiques, attitudes et impulsions ne sont que des dérivations ou des explosions[1] de l'hypertonie musculaire, qui

1. Dans l'étude des émotions (§ 113), nous avons déjà indiqué qu'il se produisait une diffusion motrice, origine des réflexes émotifs et des états d'humeur. Cette diffusion aboutit, suivant les cas, soit à des dérivations, soit à des explosions. Les premières sont des mouvements choisis au moment même ou adoptés, par habitude ancienne, comme moyen de décharge motrice (se gratter la tête, hemmer, tiquer, etc...). Les secondes sont des décharges spontanées et irrésistibles (cris, coups, violences, etc...).

Digitized by Google

caractérise les états d'humeur et qui est portée à son maximum dans les états passionnels.

Avec les états passionnels, nous côtoyons les états pathologiques, et il est bien certain que c'est chez les sujets anormaux, dotés de constitutions psychopathiques, plus spécialement des constitutions paranoïaque et hypérémotive (§§ 15 et 19) que l'on constate les formes paroxystiques les plus intenses et les plus durables, c'est-à-dire les états passionnels appartenant au domaine psychiâtrique. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir une constitution psychopathique pour présenter des états passionnels : il suffit de dispositions affectives un peu marquées. C'est pourquoi les états passionnels et leurs désordres moteurs impulsifs représentent, en quelque sorte, des épisodes pathologiques des gens normaux.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

La vie affective-active : les actes et la « volonté ».

§ 126. Ce que la volonté n'est pas. — § 127. Psychologiquement, la décision est plus importante que l'acte. — § 128. La volonté n'est qu'une modalité du caractère. — § 129. L' « éducation de la volonté » ; la liberté.

§ 126. Nous avons déjà fait allusion précédemment au mode d'enchaînement des éléments idéoaffectifs qui aboutissent à l'acte réfléchi. La vie psychique, en effet, sous peine d'être purement contemplative et de constituer un renoncement total qui serait la mort même, trouve son achèvement et comme son couronnement dans l'action : nous ne vivons qu'en agissant, et toute la vie affective et intellectuelle aboutit toujours à des actes plus ou moins adéquats.

Cette importance des actes est telle que le langage a spontanément créé le mot de « volonté » pour exprimer une facilité plus ou moins grande du passage aux actes réfléchis, comme s'il existait une fonction, une « entité » statique spécialement faite, somme toute, pour assurer ce passage. En réalité, il n'apparaît nullement de mécanisme spécifique, de fonction spéciale, qui corresponde à la volonté. Celle-ci n'est ni une disposition affective-active[1], ni

1. La disposition activité (§ 26) a des rapports très étroits comme nous le verrons (§ 128) avec ce qu'on appelle communément la volonté ; mais elle ne saurait cependant lui être identifiée.

Digitized by Google

une aptitude intellectuelle; elle n'existe pas en tant que formation élaborée d'un instinct, d'une propriété primordiale de la vie; elle n'a pas place dans la psychostatique, car la personnalité innée peut être connue, analysée et définie sans qu'il y ait à se préoccuper d'elle. Le terme de volonté ne s'applique pas à un état fondamental, à un élément irréductible de la personnalité; il correspond seulement à un mode du comportement, qu'on peut observer objectivement. C'est pourquoi il ne peut être question de volonté qu'à propos du dynamisme, dont la volonté n'est qu'un moment; elle en est le moment terminal, caractérisé par la détermination à l'action. La volonté nous paraît être définie par la plus ou moins grande facilité du passage à l'acte réfléchi [1].

§ 127. Nous avons vu (§ 85) que le cycle psychique parvenait en définitive à l'évaluation et que cette représentation, qui résume les rapports intellectuels et affectifs, est une opération de synthèse rendue possible par les propriétés mêmes de l'aptitude jugement. L'évaluation aboutit dans sa phase terminale à la décision, et c'est la décision qui importe en tant que terminaison du cycle : la décision prise, l'exécution de l'acte ne dépend plus que de la physiologie musculaire; la décision suffit à imprimer la mise en branle du mouvement, c'est-à-dire l'acte; la décision clôt le cycle au point de vue psychique; le mouvement, l'acte n'en est que la conséquence en quelque sorte mécanique.

Cette remarque nous paraît tellement vraie qu'il n'y a pas, à notre avis, de distinction importante [2] à

1. Ou plus exactement à la décision (§ 127).

2. De même qu'au point de vue du travail intellectuel, il n'y a pas de distinction importante à faire entre une perception et une reviviscence (§ 94).

Digitized by Google

faire entre un acte exécuté immédiatement et un acte différé. Pourvu qu'il y ait décision ferme, peu importe le moment où s'exécuteront les mouvements dont l'ensemble constitue l'acte. Nous ne faisons pas preuve de plus de « volonté » quand nous écrivons immédiatement une lettre, parce que nous l'avons décidé ainsi, que lorsque nous l'écrivons le soir, après avoir décidé dès le matin, pour des raisons diverses et valables, que nous l'écrirons alors seulement.

Du même point de vue, il n'y a pas non plus de différence entre le fait que la décision comporte l'exécution d'un acte ou qu'elle conduise à une abstention : action ou inhibition ont la même signification, pourvu que toutes deux résultent d'une décision terminant une évaluation. On voit par là combien l'acte, ensemble de mouvements physiologiques, est accessoire et contingent, et combien, au contraire, c'est seulement la décision qui importe.

§ 128. S'il en est ainsi, si, dans le passage à l'acte, c'est bien l'aboutissement immédiat de l'évaluation, c'est-à-dire la décision, qui importe, on voit qu'il sera encore plus précis de définir la volonté comme la plus ou moins grande facilité d'aboutir aux décisions.

Mais en quoi consiste cette plus ou moins grande facilité? Nous avons vu qu'elle n'avait pas d'existence en soi, en tant que fonction, en tant qu'état primitif, affectif ou intellectuel : elle est seulement une résultante, une conséquence dynamique; elle est secondaire par rapport aux dispositions et aux aptitudes. Comme telle et dans la mesure où elle sert à caractériser une personnalité, elle n'est qu'un mode habituel de s'extérioriser. Mais, ainsi comprise, la volonté n'est plus qu'une façon d'être du caractère et en

Digitized by Google

représente une de ces modalités, assez complexe toutefois, analogue par exemple à la paresse et au courage (§ 80).

La volonté n'existant pas comme fonction autonome, comme disposition primitive, il n'y a plus lieu de parler de la « volonté » en général, mais seulement de définir les sujets qui ont de la volonté, beaucoup de volonté, ou de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont peu. On aura ou non de la volonté, comme on a ou non de la timidité, de l'orgueil, de la sincérité,... qui sont autant de modalités du caractère. Parmi les conditions qui correspondent à beaucoup de volonté, c'est d'abord et surtout d'être bien doué au point de vue de la disposition activité[1], et aussi d'avoir de l'avidité et du jugement, avec un peu d'émotivité. L'avidité, en effet, fournit le but à l'acte, l'excitation en favorise l'exécution, l'absence d'émotivité protège tant contre les hésitations et la perplexité que contre les « coups de tête »; enfin le jugement permet de distinguer les possibilités d'actes en accord avec les apports intellectuels : lorsque le mot volonté est employé dans un sens favorable, il sous-entend la présence d'un jugement solide, puisqu'un acte de volonté correspondra, dans ces conditions, au triomphe de la combinaison de dispositions affectives-actives, à laquelle le jugement aura véritablement souscrit.

Inversement, la dépression, l'absence d'avidité, l'hyperémotivité, la débilité, contribuent à produire les caractères sans volonté : mous, suggestionnables, indécis, scrupuleux, paresseux, impulsifs...

Nous croyons devoir ajouter ici une précision. La volonté, pourrait-on nous objecter, ne consiste pas seulement dans la prise plus ou moins facile des

1. Mais, néanmoins, sans trop grand excès.

Digitized by Google

décisions, mais encore dans leur maintien : la persévérance, l'opiniâtreté, l'entêtement, l'obstination sont, par suite, des formes de la volonté. En un sens, cette remarque est juste. Mais ce sont les mêmes dispositions ou aptitudes qui font la volonté de décider et la volonté de persévérer, c'est-à-dire de maintenir une décision passée[1]; les deux vont toujours de pair et il n'y a pas lieu d'établir de distinction entre elles.

§ 129. Malgré le succès de l'ouvrage de Ribot, il n'existe assurément pas, à notre avis, des maladies autonomes et spéciales de la volonté : ce qu'on peut appeler les troubles de la volonté dépendent des excès ou des insuffisances de certaines dispositions et aptitudes, et plus spécialement de celles que nous venons de dire. C'est pourquoi il ne peut y avoir une éducation directe de la volonté, au sens où Payot entend ce mot, mais seulement une influence plus ou moins favorable exercée sur les dispositions ou aptitudes déficientes au point de vue de l'adaptation; cette influence n'agit naturellement que dans la mesure où la personnalité innée peut se laisser améliorer par la personnalité acquise.

A un autre point de vue, cette conception psychologique de la volonté a certains rapports avec la définition positive que nous nous efforcerons de donner de la responsabilité (§ 137) : un acte sera considéré comme libre, au sens social du terme, lorsque le jugement aura pu intervenir sans entrave, en d'autres termes, lorsqu'il sera la résultante d'une évaluation, d'une décision. En ce sens, les impulsions

1. Le point de départ d'un cycle de persévérance est la reviviscence d'une décision récente.

Digitized by Google

et surtout les réflexes ne comportent ni volonté au point de vue psychique, ni liberté au point de vue social[1], et les deux notions sont tout à fait parallèles, malgré les distinctions métaphysiques qu'on a essayé d'établir entre elles.

En résumé, cette analyse rapide de l'entité qu'on a créée sous le vocable de « volonté » nous amène à rejeter complètement la théorie qui consiste à admettre une fonction spéciale, un mécanisme spécifique de volonté. Au contraire, ce terme ne définit qu'une simple modalité de caractère, c'est-à-dire un dynamisme spécial de la personnalité innée surtout, de la personnalité acquise accessoirement.

1. Telle n'est pas l'opinion de Bergson, pour qui un acte est d'autant plus libre qu'il exprime plus profondément les obscures aspirations de notre être : il en résulte nécessairement que les psychopathes seraient les plus libres de tous les hommes, puisqu'ils sont le moins influencés par les événements extérieurs, et le maximum de liberté serait représenté par le mélancolique anxieux qui se suicide ou par l'intérprétant qui poursuit son délire sans tenir compte des démentis de l'expérience; le tout est de s'entendre sur le sens des mots...

Digitized by Google

Digitized by Google

CONCLUSION

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

Le déterminisme psychologique, apparences de finalité et de libre-arbitre.

§ 130. Coup d'œil d'ensemble sur la psychostatique. — § 131. Coup d'œil d'ensemble sur la psychodynamique. — § 132. Tout le psychique doit être considéré comme objet de science, quelque complexe qu'il soit. — § 133. Mécanisme apparent et mécanisme profond. — § 134. A quoi tiennent l'apparence de finalité et l'illusion du libre-arbitre? — § 135. Motifs et mobiles de nos actes.

§ 130. Un résumé succinct des résultats essentiels que nous avons obtenus va nous amener à conclure par quelques indications sur des problèmes très généraux, que leur généralité même nous avait fait laisser provisoirement de côté.

C'est à partir d'une étude synthétique des résultats de la psychopathologie que nous avons eu l'idée d'introduire en psychologie normale une distinction fondamentale qui, à notre connaissance, n'avait jamais été indiquée nettement : la distinction entre la personnalité et les manifestations, entre la personnalité en puissance et la personnalité en acte; l'étude de ces deux personnalités représente respectivement la psychostatique et la psychodynamique.

Digitized by Google

Nous devons à la psychopathologie la connaissance de la partie la plus importante de la personnalité : celle que nous avons désignée sous le nom de *personnalité innée* et qui avait échappé aux psychologues parce qu'elle est inconsciente. L'aspect affectif-actif de la personnalité, le tempérament, résulte directement de l'examen des psychoses constitutionnelles et se résoud en cinq dispositions que nous avons appelées avidité, bonté, sociabilité, activité et émotivité. Malheureusement, la psychopathologie ne nous renseigne pas sur les aptitudes intellectuelles : nous nous sommes efforcés de tourner la difficulté par des considérations phylogénétiques, qui permettent de déduire les cinq dispositions précédentes de trois propriétés fondamentales de la vie : nutrition, génération et motilité et qui, en même temps, conduisent naturellement à considérer la quatrième propriété de la vie, la réceptivité, comme s'élaborant dans la mémoire, l'imagination et le jugement, dont l'ensemble constitue l'intelligence, partie intellectuelle de la personnalité innée.

Malgré l'importance fondamentale de la personnalité innée, il ne faudrait pas nier qu'à elle se superpose une *personnalité acquise*, empreinte des événements qui ont agi sur nous depuis notre naissance. La personnalité acquise est consciente, comme les manifestations dynamiques de la vie. Elle se compose, au point de vue intellectuel, des souvenirs et des croyances; au point de vue affectif-actif, des habitudes et coutumes d'une part, d'autre part des goûts et des inclinations, qui dans leurs excès deviennent passions. Cette personnalité acquise trouve son achèvement dans la conscience, que nous connaissons comme la somme — acquise et conservée — de toutes les connaissances relatives à nous-mêmes.

Digitized by Google

Accessoirement, nous avons montré comment la description plus complète de la personnalité permet de jeter les bases d'une étude et d'une classification des mentalités et des caractères, dont nous indiquons les éléments constituants et les diverses modalités.

§ 131. Cette description de la personnalité en puissance est suivie d'une étude de la personnalité en acte : il s'agit de déterminer le comportement d'une personnalité donnée sous l'influence des perceptions externes, de l'actualisation de certains souvenirs et aussi de cet état interne inconscient qui constitue la cénesthésie.

Pour comprendre plus aisément les manifestations psychodynamiques, nous les avons toutes schématisées dans la plus complexe d'entre elles, dans ce que nous avons appelé un cycle psychique, qui comprend des manifestations intellectuelles ou représentations, des manifestations affectives ou retentissements et des manifestations motrices ou extériorisations. Le cycle complet est, somme toute, assez exceptionnel; mais il nous permet de décrire tous les autres cycles par simplification, par « mutilation » de celui-ci; tels sont le cycle idéatif et le cycle passionnel où la part affective est respectivement très faible et très intense; le cycle physiologique, le cycle automatique, plus ou moins conscient, qui représente une grande économie de pensée; enfin le cycle cénesthésique, qui, toujours inconscient, n'en a pas moins des conséquences très importantes sur notre vie.

Les manifestations intellectuelles ou représentations comportent la perception, l'évocation et l'évaluation; la première coïncide avec les plus humbles commencements de la vie animale; la dernière comprend comme cas particuliers les plus hautes concep-

Digitized by Google

tions de la science et de la philosophie. Nous avons montré la part que prenaient dans chacune d'elles les trois aptitudes intellectuelles; nous avons en outre défini l'attention comme l'application de l'aptitude jugement et marqué une opposition fondamentale entre les apports objectifs de la pensée et les données subjectives de l'affectivité.

Les retentissements ou manifestations affectives comprennent les émotions et les sentiments, dont nous avons donné deux classifications parallèles. La part de la disposition émotivité, prédominante dans les émotions, s'atténue dans les sentiments, sauf dans ces cas pathologiques que sont les états passionnels; corrélativement, l'influence des autres dispositions (avidité, bonté, sociabilité) devient plus efficace dans les sentiments.

Enfin les extériorisations ou manifestations motrices sont les réflexes, les impulsions et les actes. Les réflexes sont inséparables des émotions, les impulsions, des sentiments; c'est là un des aspects de la prédominance de l'affectivité dans notre comportement. Seuls, les actes arrivent à n'être plus sous la dépendance totale des éléments affectifs. Nous avons montré que le réflexe consistait en une brusque rupture du tonus musculaire, qui parvient, immédiatement après, à un nouvel état qui n'est autre que l'humeur : l'humeur est l'état profond dont un observateur ne perçoit que les extériorisations superficielles, mimique et impulsions. Nous terminons par le mécanisme du passage à l'acte, que la psychologie classique avait décoré du vocable de « volonté » [1].

1. Les relations entre les diverses manifestations dynamiques ont été schématisées dans le tableau qui accompagne le paragraphe 86 et auquel le lecteur se reportera utilement.

Digitized by Google

§ 132. A la lumière des connaissances que nous avons acquises et qui viennent d'être rapidement résumées dans les deux paragraphes précédents, nous pouvons reprendre le problème général de la psychologie, dans les termes où nous l'avons posé et en tirer quelques conséquences importantes. La psychologie, telle que nous la concevons (§ 9), se propose de déterminer les manifestations d'un individu en présence de tel ou tel événement (psychodynamique), si on connaît à la fois ses instincts, dispositions et aptitudes innés (personnalité innée), ainsi que l'empreinte qu'ont laissée sur lui les phénomènes auxquels il a participé dans le passé (personnalité acquise).

L'ensemble de notre étude a pour conséquence de montrer que ce problème est soluble grâce à une connaissance de plus en plus approfondie de ses facteurs. Il est bien évident que la psychologie n'est pas près de parvenir à une prévision rigoureuse de toutes les manifestations de tous les individus. Mais ce serait une erreur de soutenir, comme les métaphysiciens ont toujours eu tendance à le faire, que cette imprévision tient à ce que, dans les phénomènes psychiques, il subsisterait « quelque chose » qui échappe à l'emprise de la science : la cause en est dans cette énorme complexité des dispositions psychostatiques et des manifestations psychodynamiques. Il y a là une remarque tout à fait générale : dès qu'un phénomène devient très complexe, sa prévision est assez illusoire : les phénomènes astronomiques sont prévisibles avec une rigueur bien plus grande que les phénomènes météorologiques, et cependant aucun dialecticien ne nie qu'ils ne soient les uns et les autres de même « nature ». La prévision en psychologie est sensiblement du même ordre qu'en météorologie et ce n'est qu'à la suite de préjugés subjectifs, dus à une longue

Digitized by Google

tradition, qu'on voit soutenir encore que ce qui se passe dans l'âme serait essentiellement différent des autres faits que nous observons.

§ 133. L'horreur instinctive du déterminisme et la croyance au libre-arbrite s'expliquent à la fois par le caractère du sujet qui y croit (§ 139) et par quelques remarques générales sur le mécanisme de nos actes, tel que nous l'avons étudié au cours du chapitre précédent.

Nous avons fait allusion déjà (§ 42) à cette recherche de l'agréable, à cette suppression du désagréable, constantes chez les êtres vivants. Il y a là un phénomène très primitif et en même temps très conscient : il suffit d'interroger n'importe quel individu sur le but de sa conduite ou de sa vie pour s'entendre répondre que c'est le « plaisir », le « bonheur » ou d'autres termes, qui évidemment sont pour lui synomymes et que nous aurons à préciser. On peut dire que tout homme agit toujours dans le but éloigné que la perception de son acte soit suivie d'une émotion et surtout d'un état d'humeur aussi agréable que possible. Si l'on considère la suite des états d'humeur (§ 147) : inquiétude, tristesse, énervement, gaieté, il est facile de vérifier que tout homme inquiet ou triste cherchera à passer dans un état moins pénible, que l'état d'énervement sera remplacé volontiers par un état neutre ou par la gaieté.

Tel est ce qu'on peut appeler le mécanisme apparent de nos actes ; quant au mécanisme profond, il est généralement inconnu, parce que sous la dépendance étroite de nos dispositions affectives-actives qui, elles, sont inconscientes. Nous avons déjà fait remarquer (§ 43) que l'émotivité n'agissait qu'indirectement comme déterminante de nos actes ; au contraire, les

Digitized by Google

autres dispositions interviennent souvent et il nous suffira, croyons-nous, de reprendre la liste de ces dispositions, en indiquant dans chaque cas les mobiles des actions qui leur correspondent.

L'avidité intervient toutes les fois qu'on agit « par crainte » (instinct de conservation, § 35), par orgueil, par intérêt ou, comme on dit souvent, « par raison ». La bonté est le mobile essentiel des actes effectués par imitation, par suggestion, par faiblesse, par sympathie, « par devoir » ; la sociabilité correspond aux actes effectués par vanité, par convenance, par snobisme. Enfin l'activité est la disposition qui joue un rôle prépondérant toutes les fois qu'on agit soit par goût ou « par plaisir », soit au contraire par habitude ou par paresse. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue qu'il peut fort bien arriver que plusieurs dispositions interviennent avec prédominance généralement de l'une d'entre elles ; on pourra se reporter à ce que nous avons dit sur les dispositions déterminantes et adjuvantes (§ 43).

§ 134. Nous avons montré aussi que les aptitudes intellectuelles ne sont qu'adjuvantes et ne peuvent jamais constituer les mobiles profonds de nos actes (§ 135). Au début d'une décision à prendre, nous sommes en face d'un certain nombre d'images, objets de reviviscence de souvenirs conservés par la *mémoire*. C'est alors qu'intervient l'*imagination*, en nous permettant, par une opération spéciale qui est l'évocation, de combiner ces diverses images et de prévoir, grâce aux apports de notre personnalité acquise tout entière, quelles seront les conséquences de tel ou tel acte. Cette propriété de l'imagination a conduit aux théories finalistes, que nous dénonçons comme une grave erreur psychologique et philosophique : le fina-

Digitized by Google

lisme s'efforce de montrer que le présent est déterminé par l'avenir ; dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas le mécanisme apparent de nos actes qui nous fait agir, ce sont nos dispositions qui, elles, sont antérieures à nos actes. Cette pseudo-finalité résulte d'une confusion entre les faits futurs et l'image que nous nous en faisons, images antérieures à nos actes.

L'évocation n'est qu'une opération préliminaire ; l'évaluation est, au contraire, directement liée à l'acte. C'est là qu'intervient avec efficacité le *jugement*, qui établit des rapports entre les diverses alternatives possibles dans le conflit actuel entre les dispositions « agissantes », de telle sorte que le jugement paraît dicter notre choix. Comme l'avait vu Spinoza, notre sentiment du libre-arbitre se ramène à « l'ignorance où nous sommes des causes qui déterminent nos actes, jointe à la conscience que nous avons de ces actions elles-mêmes » ; Leibniz écrit de son côté : « Nos actions dépendent de deux sortes de raisons : les unes sont les motifs conscients par rapport auxquels nous nous déterminons ; les autres sont les dispositions inconscientes de notre caractère[1], qui nous poussent à l'action. En agissant, nous ignorons celles-ci, de là vient l'illusion d'une indépendance que nous n'avons pas[2] ». C'est ce qu'exprime aussi un philosophe contemporain[3] ; « l'ambiguïté des futurs est toujours une apparence qui tient à ce qu'on fait abstraction de quelque circonstance déterminante ». Bref, le libre-arbitre est l'aspect subjectif, sous lequel le fatalisme de certains faits et le déter-

1. C'est précisément un des buts de cette étude de déterminer les dispositions auxquelles Leibniz fait allusion.
2. *Théodicée*, édition Gerhardt, tome VI, p. 130.
3. E. Goblot, *Traité de Logique*, p. 366, Colin, Paris, 1918.

Digitized by Google

minisme des lois naturelles se présentent spontanément à nous[1].

§ 135. Pour résumer les considérations qui précèdent, nous conclurons que, quand nous nous décidons pour un acte, c'est parce que nous *estimons* qu'il nous procurera le maximum possible d'humeur gaieté, de satisfaction, tout bien considéré. Cet ensemble de raisons constitue les *motifs* de notre conduite.

Ce que nous ignorons généralement au moment de l'acte, c'est la présence en nous de certaines dispositions déterminantes et la façon dont elles agissent: ce sont là, à proprement parler, les *mobiles* de notre conduite. Il est fatal, croyons-nous, que nos dispositions affectives déterminent notre comportement[2]; il arrive souvent que nous nous décidons à une combinaison de dispositions en désaccord avec les aptitudes intellectuelles, au détriment d'une autre combinaison en accord avec ces dernières (§ 136)[3], quitte à nous justifier ensuite par des raisonnements de logique subjective, de « logique des sentiments »: il arrive souvent que, comme l'écrivait le poète latin Ovide, « je connaisse le mieux, que je l'approuve et que je suive le pire ». La connaissance précise de la psychologie, en particulier de notre personnalité innée et du

1. Marcel Boll, *Attardés et précurseurs*, p. 120, Chiron, Paris, 1921.

2. Cette conception va à l'encontre des opinions courantes : c'est ainsi que souvent, quand on dit « quelqu'un n'a pas tout son bon sens », on croit que l'intelligence est insuffisante : opinion erronée, car il peut raisonner fort bien par ailleurs. Il s'agit là d'un débordement affectif (sur un point particulier), contre lequel le jugement reste impuissant.

3. Comme les aptitudes intellectuelles ne sont jamais qu'adjuvantes, il ne peut y avoir conflit qu'entre des dispositions ou encore entre leurs substituts (goûts, inclinations, croyances).

Digitized by Google

déterminisme de nos actes, ne supprime pas cette prédominance affective. Il n'en résulte nullement qu'un homme intelligent et instruit n'agira pas dans l'avenir autrement qu'un autre initialement très analogue, mais qui n'aurait pas une mentalité aussi riche: on conçoit par suite que le rendement d'un individu puisse être notablement amélioré par l'empreinte qu'ont laissée sur lui les événements, ainsi que nous le montrerons au début du prochain chapitre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

L'éducation, la punissabilité, le bonheur.

§ 136. L'éducation et le problème technique de la psychologie. — § 137. Le déterminisme et la punissabilité des actes antisociaux. — § 138. Le bonheur est essentiellement la résultante d'une bonne cénesthésie. — § 139. Possibilité d'une thérapeutique réalisant le bonheur.

§ 136. Affirmer le déterminisme psychologique, c'est affirmer d'une part, au point de vue scientifique, qu'il existe des lois, capables d'embrasser la psychologie, d'autre part, au point de vue technique, que la connaissance de ces lois permet une modification des phénomènes (dans un sens favorable à une meilleure adaptation de l'individu et de l'espèce). Tel est le sens que les savants sont à peu près unanimes à donner au concept de déterminisme, qu'il ne faut pas confondre avec le fatalisme dont nous rencontrerons tout à l'heure un exemple.

La modification, à laquelle nous venons de faire allusion, peut se concrétiser dans le mot *éducation*, au sens le plus général. L'éducation est à la fois possible et limitée : possible, puisqu'à la personnalité innée se superpose progressivement une personnalité acquise sur laquelle nous avons une certaine influence ; limitée, car la personnalité innée reste toujours prédominante et qu'elle demeure immuable,

Digitized by Google

du moins avec les moyens dont nous disposons actuellement.

Il faudrait bien se garder de croire que l'amélioration des individus par l'éducation résulte d'une « entorse » aux lois psychologiques. Bien au contraire, c'en est une conséquence ; et il est de toute importance, avant d'entreprendre cette œuvre d'éducation, d'avoir des connaissances aussi précises que possible sur la personnalité tant acquise qu'innée du sujet considéré. Cette modification résulte de l'introduction de nouveaux facteurs, parfaitement déterminés si l'on considère l'ensemble du monde, mais qui, étrangers à la personnalité à éduquer, paraîtront contingents par rapport à elle. Nous ne pouvons étudier en détail les moyens employés par la pédagogie en particulier et, d'une manière générale, par l'influence que prend un homme sur un autre. Mais il faut faire remarquer qu'*à la limite* cette influence peut être prise par le sujet sur lui-même, ce qui ne doit pas nous étonner, puisque nous sommes familiarisés avec ce fait que l'homme est à la fois acteur et spectateur de ses actes, par suite de l'indépendance relative de la vie affective-active et de la vie intellectuelle[1]. Le résultat de cette autoéducation correspond sensiblement à ce qu'on est convenu d'appeler l'expérience. C'est à ce propos que le raisonnement familier : « J'aurais agi de telle manière, si j'avais su » prend toute sa valeur, car, s'il ne peut en rien modifier le fait considéré, il n'en est pas moins de toute importance comme leçon, comme point de repère pour des événements futurs

1. Les combinaisons de dispositions affectives-actives en accord avec les aptitudes intellectuelles (§ 135) reprennent alors le dessus sur les autres combinaisons.

Digitized by Google

de même sorte. En d'autres termes, le fait de réfléchir sur ses actes passés constitue un important progrès dans la formation d'une personnalité acquise mieux adaptée.

En résumé, l'éducation, dans son sens le plus général, s'efforce de résoudre le problème technique de la psychologie, qui peut s'énoncer en ces termes : « étant donnée telle personnalité[1], comment peut-on porter au maximum son rendement tant au point de vue de l'espèce qu'au point de vue de l'individu ? ».

Ce problème technique soulève deux questions qui paraissent avoir une importance primordiale et sur lesquelles nous allons nous efforcer d'apporter des précisions : le problème dit de la « responsabilité » et celui du bonheur.

§ 137. De même qu'il rend possibles l'existence et l'application de principes moraux, le déterminisme reprend sur des bases positives et précises l'antique problème de la « responsabilité ». Tous les penseurs, quelles que soient leurs opinions et leurs croyances, se sont mis d'accord sur ce point que ce problème était essentiellement d'ordre sociologique, et la notion de responsabilité coïncide par suite avec le concept de *punissabilité*.

Le mérite d'un individu se confond avec son utilité sociale, et on reconnaît que le mérite est d'autant plus considérable que certains éléments de la personnalité innée ou que certaines conditions extérieures étaient plus rebelles à une bonne adaptation.

1. L'éducation est la technique qui correspond à la psychologie de la personnalité acquise, en admettant que la personnalité innée est fatalisée; nous verrons (§ 138) que le problème du bonheur dépend plutôt de la psychologie de la personnalité innée.

Digitized by Google

Inversement, doit être en principe considéré comme punissable tout être qui nuit à la collectivité : le châtiment est un acte de défense sociale, qui doit mettre le délinquant dans l'impossibilité de nuire, indépendamment de l'exemple que ce châtiment doit donner.

La punissabilité comporte une restriction essentielle : n'est punissable que l'homme qui a agi librement. La liberté ainsi entendue n'a rien de commun avec l'idée métaphysique de libre-arbitre que nous avons repoussée au chapitre précédent (§ 134). Avec la moraliste Ad. Landry[1], nous la définissons comme une certaine détermination, la détermination avec intervention du jugement : « ce sont les faits qui nous révèlent une telle liberté, en même temps qu'ils nous conduisent à un déterminisme parfaitement acceptable ». La punissabilité d'un acte antisocial varie donc en raison inverse de l'action adjuvante du jugement : les réflexes, même dans la mesure où ils pourraient constituer des réactions dangereuses, ne seraient donc jamais punissables, les actes (actes réfléchis) le seront toujours[2], et les impulsions — intermédiaires entre les réflexes et les actes — le seront parfois.

A un autre point de vue, les actes antisociaux se rattachent en général à deux dispositions : l'émotivité et la bonté, ou plus exactement à deux constitutions pathologiques ; la constitution hyperémotive est à l'origine des impulsions irrésistibles ; la constitution perverse cause les délits récidivants. Aussi le vol d'un cleptomane et le vol d'un pervers ont-ils des caractères psychosociologiques très différents. Le clepto-

1. *Principe de Morale rationnelle*, p. 93, 94 et 193, Alcan, Paris.

2. En dehors des cas pathologiques.

Digitized by Google

mane est un malade qu'il faut soigner : il n'est pas à proprement parler un ennemi de la société, car il agit, dans la plupart des cas, en éthique chaque fois que son hyperémotivité élective n'est pas en jeu. Le pervers, au contraire, cherche, dans toutes les occasions qu'il juge utiles, à tourner les lois ou à les violer ; il se met donc au ban de la société. Les considérations précédentes permettent de comprendre et de justifier l'indulgence instinctive des juges au sujet des crimes passionnels : de tels crimes sont commis par des émotifs qui ne récidivent pas et dont l'exemple ne risque pas de contaminer leurs contemporains.

En résumé, si le déterminisme psychologique a fait perdre toute signification à la notion de responsabilité[1] qu'il faut rejeter comme un problème apparent et mal posé, il conduit, au contraire, à définir avec précision la punissabilité, considérée comme moyen de défense de la société.

§ 138. Le problème du bonheur peut à juste titre être considéré comme le problème fondamental de la technique psychologique ; malheureusement, il faut reconnaître que, jusqu'à ce jour, il a été impossible de modifier l'homme à ce point de vue. Remarquons, d'autre part, que le problème du bonheur est le cas typique pour lequel l'introspection était nécessairement vouée à un échec complet, comme nous allons le montrer.

Le problème du bonheur revêt, en effet, deux aspects profondément différents, suivant qu'on considère un individu particulier ou l'ensemble des individus. Nos dispositions, et par suite nos goûts et nos inclinations,

1. Dans la mesure où il y a fatalisme de la personnalité innée, aucun individu n'est responsable : ce terme ne peut être conservé que comme synonyme de punissable.

Digitized by Google

tendent à se satisfaire, d'après leur définition même ; le bonheur est, par suite, lié à la satisfaction de ces dispositions, de ces goûts et de ces inclinations, satisfaction qui se manifeste par un état d'humeur de gaieté et par un sentiment concomitant de contentement. Un individu étant donné, les *facteurs externes* du bonheur auront par suite une certaine importance ; on a donc pu dire que la santé, la fortune contribuent au bonheur ; l'intelligence y contribue, aussi, indirectement, puisque c'est elle et plus spécialement le jugement qui permet une meilleure adaptation dans les diverses circonstances de la vie.

Ces facteurs externes, seuls conscients, sont les seuls que l'introspection spontanée nous décèle ; mais ils sont loin d'être les plus importants. Le bonheur est lié à la satisfaction de nos dispositions, sans doute ; mais certaines personnalités se satisfont bien plus facilement que d'autres ; certaines « se contentent de tout », d'autres « ne sont contentes de rien ». Si nous laissons de côté les cas nettement pathologiques, autrement dit ces variations considérables d'humeur qui constituent la cyclothymie, on peut affirmer que cette possibilité de satisfaction est, pour chaque individu, déterminée dès la naissance ; elle dépend essentiellement du degré de sa disposition activité, les gens nés excités seront heureux, les gens nés déprimés plutôt malheureux. La disposition activité est intimement liée à la cénesthésie : une bonne cénesthésie procure une bonne activité et crée le bonheur. Remarquons, en passant, que la cénesthésie n'est pas la santé : en dehors de la santé « générale », il y a toute une série de santés partielles, qui peuvent être dissociées : vigueur physique (squelette et musculature), appétit, appétit sexuel, système nerveux ; une bonne cénesthésie n'est autre chose qu'une bonne

Digitized by Google

santé du système nerveux. Il arrive souvent qu'une bonne cénesthésie coïncide avec une bonne santé générale, mais il n'est pas rare, non plus, que des êtres très délicats, des tuberculeux par exemple, se trouvent ou, ce qui revient au même, *soient* très heureux.

Comme l'avaient pressenti les Grecs [1], les *facteurs internes* du bonheur ont une importance de beaucoup plus considérable que celle des facteurs externes. On peut dire qu'en gros un homme n'est pas heureux parce que la vie lui réussit, mais que la vie réussit à ceux qui sont nés heureux. Nous avons fixé sensiblement à trois quarts la place de la personnalité innée, un quart étant laissé à la personnalité acquise (§ 61); c'est à peu près la même proportion qu'il faudrait assigner respectivement aux facteurs internes et aux facteurs externes du bonheur [2].

§ 139. Il résulte des considérations précédentes que les facteurs externes ne seront pas très efficaces pour remédier à une mauvaise cénesthésie. Spontanément, les hommes se sont efforcés de combattre l'ennui, le « cafard » le vague à l'âme, le dégoût de la vie, phénomènes physiologiques profonds, qui accompagnent la dépression et qui atteignent des proportions considérables, au moment de leurs crises, chez les mélancoliques anxieux. Les uns recherchent

1. Comme l'a nettement aussi indiqué Hume : « Vous me promettez de me rendre heureux; mais mon bonheur ne dépend-il pas de ma constitution interne? Il faut donc que vous ayez l'art de me refondre et que vos règles puissent me créer de nouveau » (*Les quatre philosophes*).

2. Les psychologues qui se sont occupés de la question — et tout récemment Payot (*la Conquête du bonheur*, Alcan, Paris, 1922), — ne paraissent donc avoir traité que le quart du problème.

Digitized by Google

les distractions et les amusements jusqu'à « s'étourdir » ; d'autres cherchent dans l'alcool [1] une « consolation » à leurs « chagrins » — et le problème de l'antialcoolisme risque bien de rester sans solution, tant qu'on ne le considérera pas comme lié à la lutte contre la mauvaise cénesthésie ; — enfin, il faut citer le mysticisme, essentiellement imaginé et pratiqué par les êtres qui ont besoin de se consoler : les constructions métaphysiques, mystiques, spirites trouveraient sans doute l'essentiel de leurs mobiles profonds dans cette recherche du bonheur.

Malheureusement, les succès de telles pratiques sont bien partiels et bien aléatoires, car elles s'attaquent aux facteurs externes, et non aux facteurs internes, du bonheur. Il semble bien que le problème soit d'ordre physiologique ; étant donné qu'on parvient déjà par un traitement approprié [2] à améliorer *légèrement* l'état des déprimés anxieux, on peut espérer qu'une connaissance plus approfondie du système nerveux permettra de fixer les bases d'une thérapeutique du bonheur.

Cette thérapeutique [3] permettrait de combattre à la fois l'excès de dépression et d'excitation, créerait une heureuse et favorable activité, améliorerait le rende-

1. Et dans les autres toxiques.

2. Repos, alitement, balnéation chaude, médicaments à base d'opium.

3. L'excès d'émotivité aggrave considérablement le caractère pénible de la dépression. C'est pourquoi le bonheur dépendra surtout d'une bonne activité, mais aussi d'un degré modéré de l'émotivité. Or activité et émotivité sont les deux dispositions plus spécialement actives et plus nettement liées aux mécanismes physiologiques (réflexes et variations du tonus). Comme telles, elles apparaissent accessibles à une thérapeutique biologique et, ainsi, on peut concevoir l'espoir de réaliser les conditons mêmes du bonheur.

Digitized by Google

ment des individus et produirait une plus grande somme de gaieté dans le monde, bref contribuerait puissamment à une meilleure adaptation de l'homme à son milieu. Pour se rendre compte des conséquences inouïes d'une telle thérapeutique, si toutefois elle est possible sans danger, il suffit de comparer l'humeur de ces excités hypomaniaques, toujours frais, toujours dispos, toujours gais, et de ces malheureux déprimés, sur lesquels pèse une sombre et irrémédiable fatalité. Ce n'est peut-être là qu'un rêve; mais, le jour où il se réaliserait, ce serait une nouvelle victoire d'une technique basée sur la science, c'est-à-dire sur la connaissance exacte des faits, et cela sur le point qui importe le plus à l'homme.

Digitized by Google

Digitized by Google

GLOSSAIRE[1]

Acte. — Extériorisation qui suit une décision.

Activité. — Disposition (innée) à l'action spontanée ; son degré est très lié à l'état de la cénesthésie.

Affectivité. — Terme générique servant à désigner l'ensemble de trois (avidité, bonté, sociabilité) des dispositions innées et des deux modes d'états acquis constitués par les goûts et les inclinations.

Aliéné. — Terme juridique appliqué au malade mental dont les troubles nécessitent des mesures de protection sociale (internement).

Ame. — Terme métaphysique, qui ne peut être employé que comme synonyme de personnalité.

Amour. — Terme servant à désigner plus spécialement l'inclination sexuelle, mais aussi à désigner par extension la plupart des fortes inclinations (amour maternel, amour fraternel).

Angoisse. — Degré extrême de l'état d'humeur inquiétude.

Anxiété. — Degré exagéré de l'état d'humeur inquiétude, moins fort que l'angoisse.

Appétit. — Premier stade d'élaboration de la nutrition vers l'avidité.

Aptitude. — État inné représentant une fonction fondamentale de la vie intellectuelle ; il existe trois aptitudes : mémoire, imagination, jugement.

1. Nous nous sommes efforcés ici de définir les termes du vocabulaire psychologique dans le sens où nous les entendons et nous avons cru utile d'y joindre quelques définitions plus ou moins classiques de la psychiâtrie.

Digitized by Google

Attendrissement. — Forme particulière de joie, se rapportant à la disposition bonté.

Attention. — Application du jugement.

Automatisme. — Forme prise par certains actes qui, à la suite de multiples répétitions, arrivent à s'effectuer avec une part de plus en plus infime d'attention (régression psychique).

Avidité. — Disposition affective (innée) à accroître sa part et à réclamer son dû.

Bonheur. — État résultant de la satisfaction de l'ensemble des dispositions; la réalisation de cet état dépend essentiellement de la cénesthésie.

Bonté. — Disposition affective (innée) à aimer les autres, à s'intéresser à eux.

Caractère. — Ensemble du tempérament et de la partie affective-active (goûts, inclinations, habitudes) de la personnalité acquise. (Synonyme de personnalité affective-active).

Cénesthésie. — Signifierait étymologiquement l'ensemble des sensations générales (internes). Doit être entendu comme le retentissement confus de la tonalité du système nerveux sympathique; c'est à la cénesthésie que sont dus les états diffus de bien-être et de mal-être.

Chagrin. — Synonyme de peine.

Colère. — Une des émotions, émotion excitante, correspondant à un obstacle et intermédiaire entre deux situations.

Comportement. — Terme de plus en plus employé pour désigner l'ensemble des manifestations d'un individu; synonyme de conduite.

Concept. — Synonyme d'idée.

Connaissance. — Croyance ayant un caractère objectif.

Conscience. — Connaissance globale, qui se développe et se continue en nous, de l'ensemble des manifestations de notre personnalité.

Constitution psychopathique. — Déviation innée (par hypertrophie ou par atrophie) d'une des cinq dispositions psychiques; chaque constitution est un « terrain » propre au développement de la psychose correspondante.

Digitized by Google

Contentement. — Sentiment lié à un état d'humeur de gaieté et prolongeant une émotion joie.
Contrariété. — Forme atténuée de colère.
Crainte. — Sentiment lié à un état d'humeur d'inquiétude et prolongeant une émotion frayeur.
Croyance. — 1° Dans son sens le plus large, système intellectuel accepté par l'ensemble de la personnalité.
2° Plus spécialement et dans un sens un peu péjoratif, le même système fortement entaché de subjectivité.
Cupidité. — Forme de l'avidité quand elle s'applique à la recherche d'avantages matériels (argent, objets...).
Cyclothymie. — Constitution psychopathique représentant la déviation innée de l'activité et se caractérisant par des oscillations, qui peuvent aller depuis l'agitation désordonnée (manie) jusqu'à la dépression stuporeuse (mélancolie).
Cynisme. — Terme proposé, faute de mieux, pour désigner un degré insuffisant de sociabilité (sans tenir compte du sens péjoratif habituel, qui vise en même temps un défaut de bonté).
Décision. — Phase terminale d'une évaluation.
Découragement. — Sentiment lié à un état d'humeur de tristesse et prolongeant une émotion peine.
Délire. — État pathologique, consistant en un système de convictions d'une fausseté évidente sauf pour le sujet lui-même.
Démence. — Psychopathie consistant en un affaiblissement progressif et définitif de l'intelligence.
Désir. — 1° Dans son sens psychologique, sentiment lié à un état d'humeur d'énervement et prolongeant une émotion colère (de forme souvent légère).
2° Dans un sens banal, synonyme d'intention, de projet...
Disposition. — Fonction fondamentale et innée de la vie affective-active ; il existe cinq dispositions : avidité, bonté, sociabilité, activité, émotivité.
Dynamisme. — Synonyme de comportement.
Effroi. — Synonyme de frayeur.
Émotion. — Retentissement traduisant le dynamisme direct de l'émotivité ; il y a quatre émotions : joie, peine, colère, frayeur.

Digitized by Google

Émotivité. — Disposition (innée) correspondant à la protection (défense, attaque, détente).

Énervement. — Un des états d'humeur, consistant en une forte hypertonie musculaire et toujours associée à un sentiment de désir.

Épouvante. — Forme exagérée de frayeur.

Espoir. — Sentiment complexe, consistant en une association de désir et de contentement.

Esprit. — Dans son sens positif, partie intellectuelle de la personnalité acquise (formée par les souvenirs et les croyances).

Étonnement. — Fait psychique très particulier, qui consiste en une perception en suspens de retentissement.

Évaluation. — Représentation par laquelle le jugement effectue une confrontation de l'événement actuel avec l'ensemble de notre personnalité, pour aboutir à une décision.

Évocation. — Représentation par laquelle se produit la combinaison des images. Cette représentation est sous la dépendance directe de l'imagination, mais le jugement intervient dans la part de choix que comporte cette représentation.

Extériorisation. — Manifestation motrice (mouvement de la vie de relation). Les principales extériorisations sont les réflexes, les impulsions, les actes réfléchis.

Faiblesse morale. — Expression appliquée en psychiâtrie pour désigner un excès de bonté.

Folie. — Terme usité couramment pour désigner les maladies mentales de forme grave ; son imprécision lui enlève toute signification scientifique.

Frayeur. — Une des émotions, émotion déprimante, correspondant à un danger et intermédiaire entre deux situations.

Gaieté. — Un des états d'humeur, consistant en une hypertonie musculaire modérée et toujours associée à un sentiment de contentement.

Génération. — Une des quatre propriétés primordiales de la vie, qui assure la conservation de l'espèce par la formation de nouveaux individus.

Digitized by Google

Goût. — Manière d'être de l'affectivité, acquise par la répétition de certains sentiments et qui tend à les reproduire. (Les goûts sont en rapport avec l'avidité, la sociabilité, l'activité et l'émotivité).

Habitude. — Manière d'être de la personnalité acquise, consistant dans la recherche élective d'actes souvent répétés et devenus aisés (chez Ribot, aspect physiologique de la mémoire).

Haine. — Passion représentant la forme exagérée des inclinations : antipathie, rancune, animosité.

Humeur (État d'). — État toujours associé à un sentiment et caractérisé par un degré particulier du tonus musculaire ; il existe quatre états d'humeur : gaieté, tristesse, énervement, inquiétude.

Hyperémotive (Psychose). — Psychose caractérisée par des crises nerveuses, des obsessions, des phobies, de l'anxiété et même de l'angoisse.

Hyperémotivité. — Synonyme de constitution hyperémotive.

Hypnose. — Sommeil hystérique, c'est-à-dire simulé — consciemment — par mythomanie.

Hystérie. — Forme de mythomanie consistant dans la simulation de symptômes maladifs. (Ce mot a été employé dans deux autres sens : vulgairement, hypertrophie du besoin sexuel; médicalement, névrose complexe décrite par Charcot et aujourd'hui abandonnée.)

Idée. — Résultat d'une évaluation.

Image. — Objet d'une reviviscence ou d'une évocation.

Imagination. — Une des aptitudes intellectuelles permettant la combinaison des images.

Impression. — Objet d'une perception.

Impressionnabilité. — Synonyme d'émotivité.

Impulsion. — Extériorisation se produisant sous forme d'une explosion motrice et dépendant d'un état d'humeur.

Inclination. — Manière d'être de l'affectivité, acquise par la répétition de certains sentiments et qui tend à les reproduire. (Les inclinations sont en rapport avec la bonté.)

Inconscient. — Ce qui, n'étant pas ou n'étant plus conscient, intervient cependant dans le dynanisme psychique.

Digitized by Google

Inquiétude. — Un des états d'humeur, consistant en des oscillations entre l'hypotonie et l'hypertonie musculaires et toujours associé à un sentiment de crainte.

Instinct. — Terme qui peut s'appliquer à trois des cinq stades d'élaboration des propriétés primordiales de la vie ; appétit, sexualité et spontanéité.

Intelligence. — Ensemble formé par les trois aptitudes intellectuelles : mémoire, imagination, jugement.

Intuition. — Forme rapide d'évocation, acceptée provisoirement (ou définitivement) sans contrôle du jugement. (Dans la philosophie bergsonienne, méthode spontanée, prétendue supérieure à l'intelligence, pour la pénétration des faits psychiques).

Irritabilité. — 1° Synonyme de réactivité. 2° Employé couramment aussi dans le sens d'émotivité coléreuse.

Irritation. — Synonyme de colère.

Joie. — Une des émotions, émotion excitante, correspond à un agrément et conclusion d'une situation.

Jugement. — Une des aptitudes intellectuelles permettant la discrimination des idées et de leur valeur. (On dit aussi « un jugement » pour désigner l'énoncé d'un rapport.)

Lésions. — Altérations destructives des tissus, en particulier des centres nerveux, décelables par les procédés actuels de recherches.

Libre (Acte). — Synonyme d'acte réfléchi.

Maladie mentale. — Maladie se manifestant par des perturbations du fonctionnement psychique, avec lésions ou sans lésions (il vaudrait mieux dire « maladie psychique », car une maladie mentale n'est pas toujours une maladie de l'intelligence).

Manie. — Psychose caractérisée par une agitation motrice et une exaltation intellectuelle plus ou moins désordonnées ; c'est une des deux psychoses qui se développent sur le terrain de la cyclothymie. (Employé vulgairement pour désigner les formes exagérées ou gênantes des habitudes).

Manifestation. — Toute forme que peut revêtir la vie (psychique) dans son dynamisme.

Mélancolie. — Psychose caractérisée par une inertie motrice et une lenteur intellectuelle plus ou moins stupo-

Digitized by Google

reuses ; c'est une des deux psychoses qui se développent sur le terrain de la cyclothymie.

Mémoire. — Une des aptitudes intellectuelles, permettant la conservation des impressions et leur reviviscence sous forme d'images.

Mentalité. — Ensemble de l'intelligence et de l'esprit. (Synonyme de personnalité intellectuelle.)

Moi fondamental. — Expression bergsonienne, que nous précisons dans le sens de « personnalité innée ».

Moi superficiel. — Expression bergsonienne, que nous précisons dans le sens de « personnalité acquise ».

Motilité. — Une des quatre propriétés primordiales de la vie, qui permet à l'individu de se déplacer dans le milieu ambiant.

Mythomanie. — Psychose caractérisée à la fois par la production d'attitudes simulées et de récits inventés.

Nerveux (Sujet). — Terme vulgairement employé pour désigner des formes légères de constitution psychopathique, surtout d'hyperémotivité.

Névropathe. — Terme employé à tort comme synonyme atténué de psychopathe.

Névrose. — Terme employé par atténuation pour désigner les formes légères des maladies mentales (surtout des psychoses).

Nutrition. — Une des quatre propriétés primordiales de la vie, qui assure la conservation de l'individu par un équilibre entre les assimilations et les désassimilations.

Objectif. — Vérifiable expérimentalement.

Ontogénie. — Étude de l'ordre dans lequel se développent les fonctions et les organes dans l'individu.

Opinion. — Terme employé pour désigner l'intermédiaire entre la connaissance (objective) et la croyance (subjective).

Orgueil. — Forme de l'avidité quand elle s'applique à la recherche d'avantages non matériels (autorité, influence...).

Paranoïa. — Psychose caractérisée par des systèmes délirants de persécution et de grandeur (vulgairement : manie de la persécution, folie des grandeurs).

Passion. — Forme exagérée d'un goût ou d'une inclination.

Digitized by Google

Passionnel (État). — Forme exagérée d'un sentiment.

Peine. — Une des émotions, émotion déprimante, correspondant à un désagrément et conclusion d'une situation.

Pensée. — Synonyme de vie intellectuelle.

Perception. — Représentation par laquelle s'exerce la perceptivité.

Perceptivité. — Premier stade d'élaboration de la réceptivité vers les aptitudes intellectuelles.

Personnalité. — Ensemble de la personnalité innée et de la personnalité acquise.

Personnalité acquise. — Ensemble formé par les goûts, les inclinations, les habitudes, les souvenirs et les croyances; toutes ces manières d'être sont conservées par la mémoire.

Personnalité innée. — Ensemble formé par les cinq dispositions affectives-actives et les trois aptitudes intellectuelles (dispositions et aptitudes étant élaborées à partir des quatre propriétés primordiales de la vie).

Perverse (Constitution). — Constitution psychopathique propre aux individus qui, en raison de l'insuffisance de leur disposition bonté, récidivent dans les actes délictueux et antisociaux.

Perversion. — Toute manifestation dangereuse ou nocive; les perversions résultent parfois directement d'une constitution perverse, mais aussi d'autres constitutions (constitution hyperémotive par exemple) et même d'autres causes complexes (démence...).

Peur. — Synonyme de frayeur.

Phylogénie. — Étude de l'ordre dans lequel se développent les fonctions et les organes dans l'espèce.

Pitié. — Variété de découragement, dépendant du rapport qui s'établit entre son objet et la disposition bonté.

Psychiatrie. — Ensemble des recherches et des connaissances sur les maladies mentales; on dit aussi pathologie mentale.

Psychique. — Qui a trait à ce qu'on désigne par affectivité, activité et intelligence; ne pas confondre avec psychologique.

Digitized by Google

Psychologique. — Qui se rapporte à la psychologie, c'est-à-dire à l'étude de tout ce qui est psychique.

Psychodynamique. — Une des deux parties de la psychologie, celle qui a trait au comportement de la personnalité.

Psychopathe. — Sujet présentant une constitution psychopathique.

Psychopathologie. — Méthode qui consiste à uliliser, pour la connaissance de la psychologie normale, les résultats de la psychiâtrie.

Psychose. — Maladie mentale non accompagnée de lésions décelables.

Psychostatique. — Une des deux parties de la psychologie, celle qui étudie les éléments de la personnalité (innée et acquise).

Réactivité. — Un des deux premiers stades d'élaboration de la motilité (vers l'émotivité) sous l'influence des sollicitations externes.

Réceptivité. — Une des quatre propriétés primordiales de la vie, qui permet à l'individu d'être influencé par le milieu ambiant.

Réflexe émotif. — Extériorisation toujours associée à l'émotion et liée à une brusque rupture du tonus musculaire.

Représentation. — Manifestation intellectuelle ; perception, évocation ou évaluation.

Responsabilité. — Ou plus exactement punissabilité : état des individus vis-à-vis desquels la société peut exercer des mesures de répression. (Il n'y a en général punissabilité que pour les actes réfléchis.)

Retentissement. — Manifestation affective, liée à la coexistence d'un système d'images et d'une variation du tonus musculaire ; les émotions, les sentiments et les états passionnels sont des retentissements.

Reviviscence. — Représentation par laquelle le souvenir d'une impression s'actualise sous forme d'image. Cette représentation est sous la dépendance directe de la mémoire, mais le jugement intervient dans la part de reconnaissance que comporte cette représentation.

Digitized by Google

Sensation. — Manifestation par laquelle s'exerce la réceptivité (sert aussi pour exprimer l'objet de cette manifestation).

Sensibilité. — Terme à éviter dans la terminologie psychologique à cause des sens très divers (réceptivité, réactivité, émotivité, affectivité) dans lesquels il a été employé.

Sentiment. — Retentissement toujours lié à un état d'humeur et prolongeant une émotion.

Sexualité. — Stade d'élaboration intermédiaire entre la génération et les deux dispositions : bonté et sociabilité.

Sociabilité. — Disposition affective (innée) à s'efforcer de se faire aimer des autres, de les intéresser à soi.

Souvenir. — Acquisition intellectuelle résultant d'une impression que la mémoire peut fixer, conserver et actualiser sous forme d'image dans une reviviscence.

Spontanéité. — Un des deux premiers stades d'élaboration de la motilité (vers l'activité) sous l'influence de l'équilibre interne.

Statisme. — Synonyme de personnalité.

Subjectif. — Non contrôlable par l'expérience (scientifique).

Tempérament. — Proposé pour désigner, en psychologie, l'ensemble formé par les cinq dispositions affectives-actives.

Tendresse. — Sentiment de contentement, dépendant du rapport qui s'établit entre son objet et la disposition bonté.

Terreur. — Forme exagérée de frayeur.

Tristesse. — Un des états d'humeur, consistant en une prédominance d'hypotonie musculaire et toujours associée à un sentiment de découragement.

Vanité. — Forme habituelle de l'excès de sociabilité.

Volonté. — Modalité du caractère, qui consiste dans la facilité de prendre des décisions et qui dépend surtout de l'association de beaucoup d'activité et de beaucoup de jugement.

Digitized by Google

LISTE DES TABLEAUX SYNOPTIQUES

Pages

Tableau résumé des maladies mentales 35
Constitutions psychopathiques et psychoses constitutionnelles 49
Constitutions psychopathiques et dispositions affectives-actives 54
Psychophylogénie 81
Psychostatique : les éléments de la personnalité innée . . 100
Psychoontogénie 107
Psychostatique : l'ensemble de la personnalité 131
Les éléments constituants du caractère 155
Définition de quelques modalités du tempérament 166

Cycle psychique complet 176
Cycle physiologique 179
Cycle idéatif 179
Cycle automatique 183
Cycle cénesthésique 183
Cycle passionnel 185
Classification des émotions 217
Évolution dynamique des émotions 222

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉSULTATS DE LA PATHOLOGIE MENTALE

CHAPITRE I. — **Les méthodes de la psychologie.**

§ 1. Les faits psychiques. L'introspection ; sa nécessité, ses difficultés ; son insuffisance. 9
§ 2. L'observation objective ; ses imperfections. 12
§ 3. L'expérimentation en psychologie. La psychophysique ; la psychophysiologie et la psychopathologie. 14
§ 4. Echec relatif des deux premières méthodes d'expérimentation. 18

CHAPITRE II. — **L'utilisation de la psychopathologie.**

§ 5. Définition de la psychopathologie ; son importance fut pressentie par Auguste Comte. 19
§ 6. La voie ouverte par Théodule Ribot. 20
§ 7. Les trois propositions fondamentales de la psychopathologie. 23
§ 8. L'interpolation en psychologie. 25
§ 9. La psychopathologie ainsi comprise permet de préciser le problème psychologique. 26

CHAPITRE III. — **Les maladies mentales.**

§ 10. Classification des maladies mentales, fondée sur la présence ou l'absence de lésions visibles ; psychopathies lésionnelles (acquises) et psychoses constitutionnelles (innées) 28

Digitized by Google

Pages

§ 11. Caractères distinctifs de ces deux groupes de maladies au point de vue psychologique 31
§ 12. Les cinq psychoses constitutionnelles : paranoïa, folie morale, mythomanie, manie, mélancolie, hyperémotivité 32
§ 13. Chaque psychose constitutionnelle correspond à une constitution psychopathique 34

CHAPITRE IV. — **Les constitutions psychopathiques.**

§ 14. Les constitutions psychopathiques sont innées et permanentes; chacune d'elles crée un terrain propice au développement d'une psychose constitutionnelle 36
§ 15. La constitution paranoïaque se définit par une tendance exagérée à l'orgueil 39
§ 16. La constitution perverse est propre aux sujets qui récidivent dans les actes antisociaux. 40
§ 17. La constitution mythomaniaque est le besoin des créations artificielles et fausses (en paroles et en actes). 41
§ 18. La constitution cyclothymique se révèle par des variations anormales (par excès ou par défaut) de la dépense d'activité. 43
§ 19. La constitution hyperémotive est caractérisée par la promptitude, l'intensité et la durée des réactions. 46
§ 20. Tableau synoptique des cinq constitutions et des psychoses qui leur correspondent 48
§ 21. Importance psychologique des récents progrès de la pathologie mentale. 49

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉLÉMENTS DE LA PERSONNALITÉ (Psychostatique),

CHAPITRE V. — **Les dispositions affectives-actives : Le tempérament.**

§ 22. Confrontation des constitutions psychopathiques et des états dits normaux ; classification des dispositions 53

Digitized by Google

Pages

§ 23. L'avidité ou disposition à acquérir. 56
§ 24. La bonté ou disposition à aimer 57
§ 25. La sociabilité ou disposition à plaire. 58
§ 26. L'activité ou disposition à agir 60
§ 27. L'émotivité ou disposition à se défendre 63
§ 28. L'ensemble des dispositions ou tempérament . . . 65
§ 29. Les limites du pathologique et du normal. 66

CHAPITRE VI. — **Les propriétés primordiales de la vie et leur élaboration (Psychophylogénie I).**

§ 30. La vie sous ses formes les plus simples : elle se manifeste par quatre propriétés : nutrition, génération, motilité et réceptivité. 68
§ 31. La réceptivité, ou possibilité d'éprouver des sensations. 71
§ 32. Les propriétés précédentes apparaissent comme nécessaires et suffisantes pour définir la vie; fonctions de conservation et fonctions de relation 72
§ 33. Le premier stade d'élaboration des propriétés primordiales : appétit, sexualité, spontanéité, réactivité et perceptivité 74
§ 34. Ce qu'il faut entendre par instinct 76
§ 35. Les cinq dispositions affectives-actives considérées comme élaboration des trois premières propriétés biologiques. 77
§ 36. La quatrième propriété primordiale conduit aux aptitudes intellectuelles. 80

CHAPITRE VII. — **Les aptitudes intellectuelles : L'intelligence (Psychophylogénie II).**

§ 37. Raisons pour lesquelles la psychopathologie ne renseigne pas directement sur les aptitudes intellectuelles. 82
§ 38. Les opérations spontanées sur les perceptions : conservation, juxtaposition et discrimination. . . 85
§ 39. La mémoire ou aptitude à retenir; l'imagination ou aptitude à combiner; le jugement ou aptitude à abstraire 86
§ 40. Le développement de la vie intellectuelle. 89

CHAPITRE VIII. — **La personnalité innée.**

§ 41. La personnalité innée comprend le tempérament

Digitized by Google

Pages

et l'intelligence : elle est primitive, permanente et fondamentale 90
§ 42. Dispositions et aptitudes sont indépendantes les unes des autres ; leurs rôles déterminant et adjuvant 93
§ 43. Chacune des dispositions joue un rôle prédominant, à un certain point de vue. 95
§ 44. Chaque aptitude intellectuelle est un adjuvant indispensable 97
§ 45. La vie psychique est une synergie des dispositions et des aptitudes. 99

CHAPITRE IX. — **L'adaptation progressive de la personnalité innée (Psychoontogénie).**

§ 46. Par l'exercice même de la vie, les dispositions et aptitudes deviennent successivement efficaces . 101
§ 47. La vie passive, la vie spontanée et la vie réfléchie. 102
§ 48. Rapprochement entre le développement de l'individu et l'évolution de l'humanité. 105

CHAPITRE X. — **La personnalité et le comportement.**

§ 49. Les difficultés de la connaissance de la personnalité innée 108
§ 50. Une même manifestation peut avoir des origines extrêmement dissemblables. 109
§ 51. Distinction essentielle entre la psychostatique et la psychodynamique. 111

CHAPITRE XI. — **La personnalité acquise.**

§ 52. L'interdépendance de l'individu et du milieu physique, biologique et social. 114
§ 53. Exemples d'interactions des dispositions affectives-actives 115
§ 54. Comment se forme la personnalité acquise. . . . 118
§ 55. Facteurs externes et internes de cette formation : rôle essentiel de la mémoire 119
§ 56. L'aspect intellectuel de la personnalité acquise : souvenirs et croyances 120
§ 57. L'aspect moteur de la personnalité acquise : habitudes. 121
§ 58. L'aspect affectif de la personnalité acquise : goûts et inclinations 122

Digitized by Google

Pages

§ 59. Les inclinations ne doivent être confondues ni avec les sentiments, ni avec les modalités du caractère 124
§ 60. Les passions sont les formes particulièrement intenses des goûts et des inclinations. 125
§ 61. Coup d'œil d'ensemble sur la personnalité : parallèle entre la personnalité innée et la personnalité acquise. 127

CHAPITRE XII. — **Les mentalités.**

§ 62. Les aptitudes intellectuelles comme éléments constituants de l'intelligence. 132
§ 63. La mémoire : les grands mnésiques et les oublieux. 133
§ 64. L'imagination : chimériques et positifs. 135
§ 65. Le jugement dans les pensées et dans les actes : sensés et débiles. 136
§ 66. Association des aptitudes. 137
§ 67. Coloration de l'intelligence par les dispositions affectives-actives 138
§ 68. Intervention de la personnalité acquise : formation de la mentalité à partir de l'intelligence initiale. 140
§ 69. Indications sur la distinction classique entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. 142

CHAPITRE XIII. — **Le caractère : Ses éléments constituants.**

§ 70. Définition du caractère : les dispositions affectives-actives en sont les éléments constituants 145
§ 71. L'avidité comme élément constituant du caractère : cupides (orgueilleux) et désintéressés (modestes). 147
§ 72. La bonté : bons et méchants. 148
§ 73. La sociabilité : simulés et cyniques. 149
§ 74. L'activité : excités et déprimés 150
§ 75. L'émotivité : impressionnables et impassibles. . . 152
§ 76. Possibilité d'une notation des éléments constituants. 154

CHAPITRE XIV. — **Le caractère : Ses modalités.**

§ 77. Synthèse des caractères à partir des éléments constituants du tempérament 156
§ 78. Association de deux éléments constituants ; quelques exemples 157

Digitized by Google

Pages

§ 79. Combinaisons de trois ou quatre dispositions. . . 159
§ 80. Analyse de cas complexes : la paresse, le courage, la « volonté » 160
§ 81. Coloration du tempérament par les aptitudes intellectuelles. 162
§ 82. Intervention de la personnalité acquise : formation du caractère à partir du tempérament primitif. . 163
§ 83. Remarques sur le nombre de caractères possibles et sur la prévision en psychologie 165

TROISIÈME PARTIE

LES MANIFESTATIONS DE LA PERSONNALITÉ (Psychodynamique).

CHAPITRE XV. — **Le cycle psychique.**

§ 84. Passage de la psychostatique à la psychodynamique 171
§ 85. Le dynamisme psychique peut être systématisé par une suite de cycles. 173
§ 86. Exemple de cycle psychique complet 176
§ 87. Les cycles sont souvent incomplets ou inachevés. 177
§ 88. Le cycle physiologique 178
§ 89. Les cycles idéatifs : le raisonnement et la rêverie. 180
§ 90. Les cycles automatiques 182
§ 91. Les cycles sous-jacents : cycles cénesthésiques et cycles passionnels 184
§ 92. Enchevêtrement de ces différents cycles : leur fréquence relative et leur durée. 186

CHAPITRE XVI. — **La vie intellectuelle (pensée) : Les représentations et l'attention.**

§ 93. On se bornera exclusivement à situer la pensée dans le cadre du dynamisme général 188
§ 94. La perception et la reviviscence : leurs résultats (impressions et images). 189
§ 95. L'évocation, choix et combinaison d'images. . . . 190
§ 96. L'évaluation, génératrice d'idées : la vérité objective 191
§ 97. La vie intellectuelle soulève deux problèmes classiques: ceux de l'attention et de la conscience. . 192
§ 98. L'attention est le jugement en acte 194

Digitized by Google

Pages

§ 99. Les degrés de l'attention 196
§ 100. L'automatisme 197
§ 101. L'attention et la personnalité 198

CHAPITRE XVII. — **La conscience (Personnalité acquise II).**

§ 102. Les faits conscients sont objets d'attention, puis se conservent par la mémoire. 201
§ 103. Les deux ordres de faits conscients. 203
§ 104. Comment a pu se développer l'illusion d'une conscience planant au-dessus de la vie psychique 203
§ 105. Les degrés de conscience : la subconscience et l'oubli. 206
§ 106. L'inconscience; extension abusive de son domaine : l'hystérie et l'hypnose. 207
§ 107. Premier type d'inconscient : la cénesthésie. . . . 208
§ 108. Deuxième type d'inconscient : la personnalité innée 209
§ 109. Troisième type d'inconscient : possibilité d'inconscience des habitudes, des goûts, des inclinations et des souvenirs. 210
§ 110. La connaissance sensible et la connaissance intelligible. Rôle de la conscience. 212

CHAPITRE XVIII. — **La vie affective-active : Les émotions et les réflexes.**

§ 111. Aperçu historique sur les émotions (Descartes, Malebranche, Kant, Ribot). 214
§ 112. Classification des émotions 215
§ 113. Les réflexes sont des ruptures brusques du tonus musculaire : la diffusion motrice. 217
§ 114. Enumération des réflexes émotifs. 219
§ 115. Les théories de l'émotion 220

CHAPITRE XIX. — **La vie affective-active : L'humeur et les impulsions.**

§ 116. Le sentiment-humeur suit l'évocation et dépend de l'ensemble de la personnalité 221
§ 117. Classification des états d'humeur : leur définition par le tonus musculaire. 223
§ 118. Association des états d'humeur 224
§ 119. Les impulsions, extériorisations violentes des états d'humeur 225

Digitized by Google

Pages

CHAPITRE XX. — **La vie affective-active : Sentiments et états passionnels.**

§ 120. Le sentiment, retentissement subjectif de l'humeur. 227
§ 121. Un grand nombre de sentiments sont à base de bonté 228
§ 122. Association de sentiments-types. 229
§ 123. La succession des sentiments-types 230
§ 124. Les états passionnels 230
§ 125. Importance de l'humeur dans ces épisodes pathologiques des normaux. 232

CHAPITRE XXI. — **La vie affective-active : Les actes et la « volonté ».**

§ 126. Ce que la volonté n'est pas. 234
§ 127. Psychologiquement, la décision est plus importante que l'acte 235
§ 128. La volonté n'est qu'une modalité du caractère. . 236
§ 129. L' « éducation de la volonté »; la liberté 238

CONCLUSION

CHAPITRE XXII. — **Le déterminisme psychologique : Apparences de finalité et de libre-arbitre.**

§ 130. Coup d'œil d'ensemble sur la psychostatique. . . 243
§ 131. Coup d'œil d'ensemble sur la psychodynamique. . 245
§ 132. Tout le psychique doit être considéré comme objet de science, quelque complexe qu'il soit. 247
§ 133. Mécanisme apparent et mécanisme profond 248
§ 134. A quoi tiennent l'apparence de finalité et l'illusion du libre-arbitre 249
§ 135. Motifs et mobiles de nos actes. 251

CHAPITRE XXIII. — **L'éducation, la punissabilité, le bonheur.**

§ 136. L'éducation et le problème technique de la psychologie. 253
§ 137. Le déterminisme et la punissabilité des actes antisociaux 255
§ 138. Le bonheur est essentiellement la résultante d'une bonne cénesthésie. 257

Digitized by Google

Pages

§ 139. Possibilité d'une thérapeutique réalisant le bonheur. 259

GLOSSAIRE 263

LISTE DES TABLEAUX SYNOPTIQUES. 273

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES 275

Digitized by Google

Digitized by Google

1393-4-22. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ, PETIT & Cie
Rue de Damiette, 2, 4 et 4 *bis*.

Digitized by Google